

Jean AJALBERT

de l'Académie Goncourt

L'EN-AVANT DE FRÉDÉRIC MISTRAL



DENOËL ET STEELE

L'EN-AVANT
DE
FRÉDÉRIC MISTRAL

DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES RÉCENTS

Les Mystères de l'Académie Goncourt (Férenczy).

L'Énigme de Clemenceau (N. R. F.).

L'Indochine par les Français (N. R. F.)

La Tragique Aventure du R. 101 (Les Portiques).

A paraître en Avril 1932

Auvergne (Albin Michel).

Inr. A. 31.187

246465

Jean AJALBERT

de l'Académie Goncourt

L'EN-AVANT

DE

FRÉDÉRIC MISTRAL



DENOËL ET STEELE

19, RUE AMÉLIE, 19

PARIS

56028

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota: 56717
Inventar: 56028

RC
137/02

1950

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage douze exemplaires sur Japon Impérial, contenant une lettre autographe de Mistral et numérotés de 1 à 12; six exemplaires sur Hollande, contenant une carte-lettre autographe de Mistral et numérotés de 13 à 18, sept exemplaires sur papier pur fil, contenant une carte autographe de Mistral et numérotés de 19 à 25, et cinquante exemplaires sur alfa, numérotés de 26 à 75.

B.C.U. Bucuresti



C56028

Copyright by Denoël et Steele 1931.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A Joseph NOULENS

Ambassadeur de France, ancien Ministre.

... (mais d'abord, mon ami, depuis « la cinquième » vers 1876, à « Bonaparte-Fontanes-Condorcet » ...)

... à qui je dois de connaître, dans ses replis intimes, depuis notre jeunesse, son fier et savoureux pays de Gascogne...

... bien affectueusement, je dédie ce livre, achevé dans sa chère maison de "Laubade" dont le Poète de Maillane eût aimé l'enseigne chantante, soleilleuse et fleurie...

J. A.

L'En-Avant de Frédéric Mistral

CHAPITRE PREMIER

Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord
Vuejo abord
Lis estrambord
E L'ENAVANS DI FORT (1).

Première rencontre avec Frédéric Mistral. — A Champrosay, chez Alphonse Daudet, avec Edmond de Goncourt. — D'Aurillac en Avignon. — Le Mas de Fourques. — Promenades et lectures provençales. — De Mireille à la Grenade entr'ouverte. D'Aigues-Mortes aux Baux.

C'est d'Auvergne que je suis allé en Provence, du patois cantalien à la langue d'oc, d'Arsène Vermenouze, notre poète d'Aurillac, à Frédéric Mistral, de Maillane, où de 1891 à 1925, je devais passer tant d'heures enivrées, dans l'intimité du maître, puis dans la confiance

(1) Coupe sainte — Et débordante, — Verse à plein bord — Verse à flot — Les enthousiasmes — Et l'EN-AVANT des forts.

que me continua sa compagne admirable, qui maintient la flamme du souvenir autour de la mémoire sacrée...

Première apparition à Champrosay, vers 1885, chez Alphonse Daudet à qui je dois tant d'autres rencontres émerveillées. Une apparition, car je ne fis que le voir, du bout de la table. Guère plus de vingt ans, je n'aurais pas osé l'aborder. Pourtant des convives, sans doute, j'étais le seul ému de ce voisinage... Je connaissais *Mireille*, le *Poème du Rhône*, les *Iles d'Or* que je m'essayais de déchiffrer dans le texte — avec mon patois cantalien, en m'aidant de la traduction. Frédéric Mistral, le *Félibrige* — que l'on ne voyait trop qu'à travers les félibres du café Voltaire, dont beaucoup étaient plus familiers avec l'argot de Paris qu'avec le parler de « Calendal » !

Toutes ces foules d'un « pays » comprennent les éléments les plus bigarrés. Au dîner celtique, Renan ne s'étonnait pas autrement d'apercevoir un nègre !

Dans le train du retour, la raillerie, plus que la sympathie, s'exerçait sur le poète provençal ; provincial, aussi bien, pour nos écrivains ignorants de la prodigieuse renaissance. Je ne crois pas que, des familiers du Grenier ou de la rue Bellechasse, de Paul Hervieu à Mirbeau, de J.-K. Huysmans à Jules Renard, d'Abel Hermant

à Henri Lavedan, aucun se soit douté que c'était là-bas, sous le ciel d'Avignon, que se construisait le Temple durable...

Nord et Midi.

Il suffit de feuilleter son *Journal* pour constater qu'Edmond de Goncourt n'avait guère prêté attention à l'œuvre des bâtisseurs de Fontségugne...

Le 10 avril 1884.

Un beau front, des yeux limpides d'enfant, quelque chose de bon, de souriant, de calme, fait par une vie de plein air méridional. Du bon vin, et l'enfantement facile de chants et de poésies troubadouresques...

Oui, cette mesure, cette santé, ce fort équilibre qui tranchaient ici avec la maladie, cette agitation, cette inquiétude des milieux littéraires de Paris. Surtout, Mistral était olympien, avec une subtilité d'Ulysse, qui avait bien démêlé le pour et le contre, dans son aventure de gloire précoce. Paris! Il avait vite senti qu'il n'en était pas, qu'il n'en serait jamais, et comme il avait regagné sagement le village natal, pour y situer son empire !

Des poésies troubadouresques ! M. de Goncourt y reviendra l'année suivante, où Alphonse Daudet l'a entraîné dans un voyage nostalgique au pays des cigales :

26 septembre 1885.

A la fin du déjeuner, dans la pauvre auberge de l'endroit, Mistral nous déclame sa pièce de vers, qu'il a intitulée : La Chatouille, et il m'apparaît comme un beau et solide paysan qui aurait quitté sa blouse, avec, dans le menton et le cou, un peu de la déformation qui vient aux chanteurs de café-concert...

Evidemment, nos littérateurs, des maîtres aux disciples, du romantisme au naturalisme, au symbolisme, ne se souciaient mie du Félibrige. Et Mistral ne suivait guère la production livresque et les querelles d'écoles des Franchimans. A chacun son rêve et sa tâche.

Il y a loin de Levallois-Perret à Avignon, et de la Seine au Rhône, voire du Puy-Mary au Mont-Ventoux. Je m'avançais, par étapes enchantées. D'avoir aperçu Mistral, un soir, sous les arbres de Champrosay, cela m'avait libéré des entraves des cénacles et des parlotes étroites. Qu'il était grand, sain et majestueux aisément, si loin de nos petites histoires. Je fis une grande enjambée, jusqu'en Auvergne, d'où l'on plonge sur le Midi. Je « plaquai » la *Fille Elisa*, et nos pâles petites filles de banlieue et du faubourg, pour les héroïnes dorées de la mer et du soleil méditerranéens. J'avançais, avec

la pratique de notre Arsène Vermenouze, dans le savoir et le goût du dialecte voisin. Car, je ne fais pas que lire des yeux, j'en jouis de la racine à la fleur. Comme le disait sa vieille paysanne de mère après une lecture de *Mireille*, que lui avait faite son fils :

— *Je n'y ai pas tout compris, mais j'y ai vu une étoile...*

Pour moi, Vermenouze fut la bonne étoile — vers le Félibrige, et notre rencontre ne lui fut pas inutile. Je l'ai racontée en maints chapitres (1).

Concours de *cabrettaires* (nos tambourinaires), à Aurillac, en 1891, où j'entends Vermenouze — un négociant au poil déjà grisonnant — déclamer des vers en patois. Il y a un petit groupement local où Jasmin, naguère, a semé la bonne parole. Je me lie avec Vermenouze, dont j'emporte les essais que je fais lire à Paris, — *Flour de Brouso* — édités par l'initiative et aux frais d'Armand Delmas (où je mets une préface). Le nom, l'œuvre cheminent au long du Rhône, et Mistral y voit *le signe*. Voici Vermenouze de toutes les fêtes, en attendant de devenir capiscol-majoral du Haut-Pays — doté

(1) *L'Auvergne... Les Veillées d'Auvergne... Au cœur de l'Auvergne... Les mystères de l'Académie Goncourt.*

d'une petite revue la *Cobrette*, qui dure encore. Elle ne manque pas de collaborateurs. Pour le talent, c'est plus rare. Il ne suffit pas d'écrire en patois pour s'avérer poète et de s'enrégimenter « félibre » pour égaler Mistral. Beaucoup trop le croient, comme si d'être de la Société des Gens de Lettres conférait quelque qualité « d'homme de lettres » !

Mais avant de descendre en Avignon avec Verme-nouze, j'avais tâté le terrain, battu le pays de l'olivier et de la vigne, de la garrigue de Nîmes au rivage d'Aigues-Mortes, de la montagne des Baux à la mer phocéenne. Quel émerveillement de nature pour des yeux de Paris, même dessillés par l'Auvergne !

1895-1900, c'était au Mas de Fourques, près de Lunel, la demeure d'été des Ménard-Dorian, où l'automne rassemblait, autour de l'incomparable hôtesse, les jeunes ménages de Georges Hugo, de Léon Daudet, le mien. Le matin, on partait à bicyclette, en troupe, avec Marié Delna, — la voix inouïe, — l'enfant de la maison où s'était décidé son avenir — pas encore dix-huit ans — qui préludait à ses triomphes en ameutant les villages de quelques chants de sa voix inlassable.

L'après-midi, le grand breack aux solides chevaux emportait les invités dans la campagne... où la moindre

carrière abandonnée fait figure de ruine romaine ! (Au départ, au retour, on n'échappait pas à une vision, qui désolait le papa Ménard : il fallait, sans détour possible, pour prendre, de Lunel, le chemin de Fourques, passer devant une maison grossièrement numérotée dont les pensionnaires souvent, goûtaient le frais, assises devant la porte, en caraco et jupon, en peignoir-chemise, de toutes couleurs, demi-nues, fardées, fleurs dans les cheveux, fumant la cigarette, écaillant le poisson ou préparant des légumes, la pomme d'amour rouge, la violette aubergine. Toutes plaintes étaient restées vaines. Deux ou trois jours, elles se renfermaient — pour revenir à leurs habitudes.)

Mais, de toutes ces excursions, l'on ne rapportait pas de vision qui pût diminuer ce Mas de Fourques, la demeure des maîtres — mais mitoyennant avec les ser-viteurs du domaine, le berger et les moutons à droite, les vigneron et les chais à gauche, une petite grille basse et légère, une bande de fleurs séparant, seules, le logis — de la ferme, des bêtes, de la cour, où, les dimanches, les domestiques de Paris se mêlaient à la farandole paysanne...

Et, derrière ce jardin, où chaque arbre, du citronnier au grenadier, avait été planté dans le roc, et que de fleurs, de la rose au chrysanthème !

La porte poussée — toute une manœuvre (à quoi il fallait initier et soumettre les arrivants), de soulever un rideau, de se glisser entre la toile et la porte pour déjouer les moustiques, quelle surprise de cet intérieur de château ou de couvent aux murs de forteresse, aux salles voûtées, toutes garnies d'étoffes et de meubles anciens du terroir. Et, sur la table, chaque jour, s'offrait quelque mets, quelque pâtisserie de recettes loyales, respectées et exécutées par la vieille cuisinière née ici, et qui tenait les fourneaux de vacances en nous y préparant des plats de ménage, des paysans de la Crau — des guardians de La Camargue. Le vin, de la vendange, commun et râpeux, mais du vin...

De la conversation, de la musique, des livres ; dans la longue galerie, ouverte sur le salon, des bibliothèques — de livres reliés, de l'autre siècle : *Cours de littérature-Lamartine...*

Je ne l'avais pas lu. Le volume s'ouvrit : *Frédéric Mistral...*

« *Il y a une vertu dans le soleil* »...

Il avait deviné, senti, compris, lui, le poète des *Méditations* : il n'était pas de Paris — du côté du Rhône et de la Saône, — non de la Seine. Je ne m'arrêterai pas de lire, toujours plus avant.

Il n'y avait pas que Mistral ! Toute sa pléiade ! Un jour, en Avignon, Léon Daudet me prend, chez Roumanille, la *Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel ! Ah ! de quelles dents je mordais dans le fruit saignant d'amour. Toute la boutique Roumanille allait y passer... Les Poèmes, la Terre, c'était tout un. Je croyais lire, me souvenir — et, non, je ne rêvais pas, c'était « Mireille » à la cueillette des olives, c'était « Zani », c'était « la Belle d'Août », c'était « la fée Estérelle »...

Toutes, je les rencontrais, à travers le pays de cette Aigues-Mortes qui naguère, n'émergeait de ses étangs qu'avec un maigre visage de fièvre, qui se campe aujourd'hui en Bacchante ivre d'automne, après vendanges, pampres défaits, dénoués autour du corps, en Bacchante, lourde de vin, accotée à la Cour Constance, comme à un muid gigantesque...

Il y a eu plus de changements, depuis la *Bérénice*, de Barrès, qu'il ne s'en était marqué depuis saint Louis.

Aigues-Mortes ! Maintenant, le vin de vie.

On a défriché le marécage ; des compagnies puissantes ont bouleversé la région ; avec les roseaux on fixe les sables capables dorénavant de porter des ceps, et de ces zones arides, on a fait monter des grappes, tiré du vin ; tout un commerce énorme, toute une industrie se sont implantés ; Aigues-Mortes s'est repeuplée, et ce qui



ne trouvait pas place au dedans s'est installé au dehors ; de là, de la gare à la ville, ces maisons et ces masures, ces magasins et ces chantiers, toute cette agitation de négoce, aux rives des chenaux d'où, il y a six cents ans, saint Louis partait pour les croisades ; et, dans les rues d'Aigues-Mortes même, ce n'est plus que futailles et barricades ; en face de la maison dite de François I^{er}, en mémoire de son entrevue avec Charles-Quint, un pressoir est rouge encore de marc écrasé ; les marteaux des foudriers et tonneliers retentissent dans les hangars de construction, une odeur vineuse, une odeur de Bercy passe dans l'air ; des caillots de tartre sèchent aux rebords des fenêtres...

Mais que les poètes ne se consolent pas de ces transformations en imaginant autour d'Aigues-Mortes, dans cet océan vinicole, les antiques vendanges, avec de folles théories de vendangeurs, de vendangeuses aux lèvres pourprées de rires, grisées de jus nouveau ; adieu, vendanges ; adieu, paniers d'autrefois ; ce sont des machines qui vendangent, ici, et du sable qui a poussé le cep jusqu'à la bouteille où l'on cachète le vin, elle n'est plus à chanter, la vieille chanson de la vigne au vin ! Des rails passent à travers les domaines, où courent des bennes de fer, qui conduisent la récolte aux cuves, où elle est soumise à des laminoirs, et le

liquide par des canaux descend droit aux foudres, d'où il s'en ira aux pièces, aux bouteilles de verre, par opérations successives, à quoi quelques douzaines d'hommes seulement sont occupés pour une production de cent mille hectolitres. Tout cela est de telles proportions que cela atteint à la grandeur, ces magasins aux avenues extraordinaires, où dans quelques rangées de foudres fantastiques vient aboutir si facilement, mécaniquement, le vin de ces centaines d'hectares de vignobles que l'on traverse ou parcourt, vers Aigues-Mortes et Jarras...

Aigues-Mortes, le Grau-du-Roi... et l'on voyait jusqu'à la mer, jusqu'au petit port méditerranéen, grouillant de barques, au soleil, ce nostalgique horizon vide, ce ciel et ces étangs, qui semblaient n'avoir d'autre mission possible, ce ciel, que de découper les créneaux et les tours de ces remparts encore intacts, jusqu'au jour de leur effritement dernier, les étangs voisins, d'en refléter un pan, ou de doubler, de multiplier, par les cadres miroitants des salines, les féeries, les fantasmagories des soleils couchants... Aigues-Mortes... Le Grau-du-Roi... Mais Jarras est là, maintenant, menaçant de gagner encore, et l'on ne peut plus entendre prononcer Aigues-Mortes sans voir, comme à quelques murs de

vignerons, des myriades de bras verts tendus autour de la forteresse, comme pour monter à l'assaut de ces remparts... Vision que l'on ne peut écarter...

Des Baux, d'où les yeux circulent sur le plus complet panorama de Provence, sur la Crau et la Camargue, la plaine, les étangs, la montagne, le Rhône, la mer... L'un des plus opulents châteaux de la province, où se tenait cour d'amour, où vivaient quatre mille habitants : aujourd'hui, une centaine de feux seulement, au bord de ces fabuleux décombres. Tout cela bien noté par M. de Goncourt :

26 septembre 1885.

Excursion aux Baux. Une éternelle chaîne de rochers, aux dentelures étranges, et à l'extrémité de cette chaîne, une ville dont les habitations sont en partie creusées dans la pierre, une ville où l'on ne sait pas où finit la roche, où commence la construction, et une ville abandonnée, où semblent à la fois avoir passé un incendie et une peste...

CHAPITRE II

Le Midi bouge : Corrida de muerte. — Présidence de Frédéric Mistral et harangues de Jean Carrère. A la préfecture. — Chez les Boers. — Les ongles, rue de la Paix. — La Tripolitaine ; Jean Carrère, citoyen de Rome.

Par ces automnes de Fourques, je ne voyais guère Mistral qu'avec le groupe de familles et d'amis, en brèves visites, où, le plus effacé, il ne pouvait me remarquer. Je ne pouvais que constater son allure de grandeur et de simplicité, dans cette retraite glorieuse, ouverte à tous les hommages de la route, de la carriole du paysan à la reluisante machine de l'Américain.

— On me visite comme un monument historique, me disait-il plus tard.

Dans ces traversées de Maillane, on pouvait juger de la sagesse de sa vie limpide et facile, qu'il avait préférée à l'exode où pour Alphonse Daudet et Paul Arène qui y avaient trouvé fortune et renommée — (le minimum pour ce dernier) tant d'autres n'avaient connu que le

bref succès du tambourinaire. Il fallait que le Capoulié se montrât au milieu de ses fidèles pour que l'on pût prendre une idée de popularité, si grave, pure, illimitée, si contagieuse. De loin, le récit de telles manifestations pouvait, par quelque détail, porter à sourire. Mais, à l'endroit, comment n'être pas roulé dans l'enthousiasme général !

Le Midi bouge !

Oui, tout est rouge, tout est flamme, tout est beauté, rythme, amour !

Voici que des affiches annoncent une grande *corrida de muerte* aux arènes de Nîmes, sous la présidence de Frédéric Mistral. Du Nord, on veut faire interdire le truculent spectacle ! Il circule des pétitions, appuyées d'articles frémissants de notre sentimentale Séverine, de Léopold Lacour. Ah ! ces pétitions, ces interventions arbitraires et risibles ! Comme, ce printemps, pour interdire les pousse-pousse à l'Exposition Coloniale. On juge immoral qu'un Asiatique tire une voiturette légère, chargée d'un voyageur de 50 à 80 kilos et, de pas de loin, 100 avec moi ! Je n'ai jamais vu un coolie tomber à la course. Mais, par toutes nos rues, on croise des apprentis de douze ans, des vieillards traîner à la bricole des voitures à bras, lourdes de matériaux, qui nécessite-

raient un cheval défendu, lui, par la Société protectrice des Animaux. Et nos Crinquebille ! Et nos marchands de quatre-saisons.

Et j'ai signé sans savoir !

Je n'avais jamais vu.

Mais, depuis Séville et Madrid, j'ai changé d'avis. De Fourques, nous n'en manquons plus une, de Béziers, d'Arles, de Nîmes. Or les pouvoirs publics se sont ébranlés. Défense de mise à mort, sous peine d'amende. On peut risquer la justice de paix — et la condamnation à 16 francs — pour cinquante mille francs de recette. Quelle réclame ! La course avec mise à mort ! La liberté de tuer le taureau devient un article de foi des félibres. Qu'ils y viennent le préfet et les gendarmes ! Ils y viennent pour dresser le procès-verbal, té ! quand la course est courue et le taureau dans la poussière. Car, ils sont *aficionados* ; comme tout le monde, ici, aux horizons de la Camargue.

Aussi quel triomphe de notre cadet de Gascogne, Jean Carrère (n'est-il pas du Lot-et-Garonne ?) quand il haranguait les foules échauffées de soleil, vibrantes aux beaux discours. De ces campagnes ardentes, Jean Carrère en a conté quelques-unes dans ses souvenirs du *Petit Provençal* d'où je détache la page suivante :

« Nous avions avec nous tous les députés sans exception et tous les hommes politiques de toutes nuances : catholiques aussi bien que protestants, juifs comme libres penseurs et même les socialistes les plus fidèles aux principes.

« Je m'en rendis compte tout de suite quand je pénétrai dans la grande salle populaire où nous attendait un public composé pour le moins de cinq mille personnes assemblées dans une espèce de vaste salle, avec plus de cent personnes qui se tenaient pressées sur l'estrade, laissant à peine à ceux qui devaient parler un peu de place pour s'y tenir debout.

« Et moi, qui avais préparé savamment un beau discours sur les libertés communales, remontant au moins jusqu'au moyen âge, avec tous les développements successifs que comportait mon idée première ! Ah ! c'était bien un discours pareil qu'attendait une salle pareille ! Et je compris tout de suite qu'il fallait immédiatement changer et même supprimer le plan primitif de mon discours, si je voulais être compris par ce grand public éminemment populaire.

« Alors, me jetant littéralement à l'eau, d'une improvisation forcée, je créai de toute pièce un discours nouveau que je n'hésitai pas à commencer par les paroles suivantes :

« Citoyens de Nîmes, n'oubliez pas que vous étiez une cité florissante et glorieuse, alors que votre rivale Lutèce, qui maintenant veut conduire vos destinées, n'était qu'un bourg de pêcheurs sauvages, perdu dans les joncs d'un petit îlot de la Seine. »

« Je dus m'arrêter après cette improvisation, tant fut immense et frénétique l'accueil du public; on m'acclama de partout et l'on poussait des cris variés, maudissant le grand Paris, qui voulait empêcher la belle ville de Nîmes de donner librement des courses de taureaux. Un instant même, je craignis que le chaud public de Nîmes ne me portât immédiatement en triomphe, ce qui eût par trop raccourci mon œuvre oratoire. Mais après les acclamations trois ou quatre fois renouvelées, je pus reprendre mon discours, et j'en profitai pour vilipender sans vergogne le pouvoir central et pour accuser de tyrannie les fonctionnaires envoyés par lui dans nos paisibles populations méridionales.

« Et, après un quart d'heure ou vingt minutes d'éclats déclamatoires sans cesse interrompus par l'ovation croissante du public, je crus pouvoir terminer ma harangue par cette phrase définitive, jetée à la passion de la foule :

« Et maintenant, citoyens, si le pouvoir central persiste à faire litière de nos libertés, nous irons, s'il le faut, dans l'asile et tanière de notre ennemi le plus

déclaré, et nous mettrons le feu aux documents qui condamnent nos courses... »

« Une ovation plus formidable que la première accueillit ces paroles, tout le peuple se précipita vers l'estrade et je fus emporté sur les épaules des plus robustes vers la porte de sortie. Mais, là, une surprise m'attendait, qui remplit mon cœur d'épouvante.

« De toutes parts des cris s'élevaient :

« — A la préfecture ! A la préfecture !

« Cette fois, je l'avoue, je commençai à me repentir de m'être laissé aller à des mouvements d'éloquence qui pouvaient peut-être me conduire à une catastrophe ! Ils avaient donc compris que je les invitais à envahir la préfecture ? Je ne l'avais pourtant pas nommée !

« Et ma promesse à Mistral ? Moi qui avais juré qu'en toute circonstance, je resterais toujours extrêmement prudent dans mes paroles ? Eh bien ! oui ! elle était complète ma prudence. Pourvu, Seigneur, qu'ils n'aillent pas jusqu'à mettre le feu au bâtiment majestueux qui servait d'asile — de *tanière*, comme j'avais dit moi-même — au haut fonctionnaire représentant le pouvoir central !

« Et les citoyens continuaient toujours à vociférer :|

« — A la préfecture ! A la préfecture !

« Allons ! ça y est ! me disais-je en moi-même. Il n'y

a plus qu'à se résigner et à attendre ! Peut-être qu'à la dernière heure, ça s'arrangera.

« Et je comptais vaguement, sur quelque intervention providentielle survenant au dernier moment comme dans les romans de cape et d'épée ! Et je fermais les yeux pour ne rien voir du sort affreux vers lequel la foule m'entraînait malgré moi ! et j'entendais toujours cette foule qui criait impitoyablement :

« — A la préfecture !

« Et je rouvris, courageusement, mes pauvres yeux, pour voir dans quel destin on allait me précipiter...

« ...Mais quoi ! La foule qui marchait au pas accéléré, m'emportant toujours sur de houleuses épaules, cette foule menaçante dont la moindre agitation m'épouvantait, voici qu'elle passait, sans s'y arrêter, devant les grilles de la préfecture ! Et non seulement elle ne s'arrêtait pas devant ces grilles, qu'imprudemment on avait même entr'ouvertes, mais encore la foule échangeait joyeusement des mots aimables et des quolibets avec les factionnaires qui guettaient paisiblement devant les portes ! J'étais littéralement ahuri ! Je croyais faire un mauvais rêve dont le réveil allait être terrible !

« Mais non ! La foule qui marchait toujours, tourna tout à coup dans une rue transversale et, finalement, me déposa devant un café brillamment illuminé, qu'on

appelait le Café de la Préfecture. C'est là que mes nouveaux amis, les *aficionados*, m'avaient, pacifiquement, préparé un *punch d'honneur*. Et je dois avouer que, jamais, cette liqueur sirupeuse et fastidieuse, que l'on appelle un punch, ne me parut plus rafraîchissante. J'en bus deux ou trois verres avec délice !

« ...Seulement, je me suis toujours demandé si les gens du Midi, malins et moqueurs sans y paraître, n'avaient pas, par malice, préparé leur « punch d'honneur » justement dans un café avoisinant la préfecture, afin d'assister, à l'avance, aux tribulations par lesquelles je pourrais passer ! »

Là, j'ai vu Mistral extérieur, dominant de sa fière stature tout un peuple qui l'acclamait d'une seule âme... Comment résister, analyser, ne pas se laisser dériver dans le courant anonyme. (A Rome, plus tard, au Colisée, la vision me revenait de notre cirque de Nîmes, où d'un geste auguste Frédéric Mistral donnait le signal...) Il ne présidait pas, il régnait, faisant de toute chaise un trône. Il n'apparaissait pas qu'il eût jamais fait rien d'autre que de conduire, de haranguer, d'enflammer des foules. Quel César fut salué de plus de vivats que notre Empereur du Soleil, paraissant dans la tribune des arènes — avec Jean Carrère, menant le

branle, précédant les toréadors dans une calèche triomphale, pavoisée de drapeaux, chargée de fleurs...

Ah ! de ce Carrère ! tout exubérance et chaleur ! Il avait repéré notre loge nombreuse, assez voyante. Et voilà qu'il faisait dédier le premier toro à Mme Ménard Dorian, fort embarrassée de ce protocole d'abattoir ! Les chapeaux, les cannes, les oranges, les cigares volaient des gradins vers le sable rouge.

— Que faut-il faire ?

— Jetez-lui ce que vous voudrez, m'enseignait Jean Carrère, votre chapeau, votre étui à cigares — qui était un souvenir d'or et d'argent et d'amitié : je ne l'ai jamais revu. D'ailleurs, je ne fume plus, et puis, à cette époque, l'Espagne était si pauvre !

Mais de ce Carrère, il faut bien lui dire mes bons souvenirs. Comme il animait sa génération ! Destinée déviée — qui a brillé, de feux à éclipses... Limité à quelque chapelle, il en fût devenu le grand prêtre, se fût gardé une théorie de fidèles. Mais il étouffait dans les cénacles. Il lui fallait l'aventure.

C'est avec le rêve de rallier les nations sœurs à l'idéal latin, à la suprématie, à l'empire des races latines, que ce cadet de Gascogne débarquait pour conquérir Paris,

au quartier Latin, il y a quarante ans. La flamme sacrée luisait dans ses yeux. Il possédait toutes les forces et les séductions de la voix et du verbe, tant de facilités naturelles de parler et d'écrire, dont sa vie nomade ne lui a pas assez permis de faire un usage plus fréquent et pratique. Mais il suffit de l'avoir entendu, une fois, dans quelque improvisation à la foule, il suffit de l'avoir entendu, une fois, dire ses vers de jeunesse ou chanter quelque amoureuse chanson de Provence, pour demeurer convaincu et pouvoir attester que l'on a passé à côté d'un orateur et d'un poète — qui n'ont pas donné, par la suite, toute leur mesure.

Du premier coup, il a touché la popularité, et la plus difficile, celle des camarades d'école. Quelque chahut d'étudiants avait excité la police, sous le ministère Charles Dupuy. On voulut user de la manière forte. Dans une bagarre, Nuger, à la terrasse d'un café, fut tué, d'un porte-allumettes lancé à la tête. Ce fut le signal des plus violentes émeutes. Et Jean Carrère apparut comme le chef de la jeunesse, ardent et beau, brun, musclé, avec un masque de César intrépide et têtu que n'a pu oublier la génération qu'il conduisait à l'assaut du Palais-Bourbon, aux grilles fermées, et, derrière, la troupe massée. Là, Carrère, devant la responsabilité imminente d'un conflit meurtrier, escalada un piédes-

tal et harangua... Il fallait de l'éloquence et de l'autorité, subtile et vigoureuse, pour faire reculer ceux qu'il avait entraînés ! il sut les convaincre de retourner.

Mais cet incident n'est rapporté que pour montrer de quelle action sur ses contemporains était capable Jean Carrère. Il ne recherchait pas le suffrage des étudiants, et ne se préparait pas à la politique. Plus qu'aux Facultés, il fréquentait les milieux littéraires où, chaleureux disciple de Hugo et de Mistral, il tombait en plein mouvement symboliste et décadent.

Comment prêcher l'évangile méridional à des fervents de la brume du Nord et d'Ibsen ? Par ailleurs, le félibrige, tel qu'il se présentait aux Parisiens, avec ses banquets, inaugurations, randonnées, bateaux et trains de plaisir, ne servait guère qu'à ridiculiser la renaissance félibréenne, qui, pour feu Carrère et ses amis, jetait les fondements du futur empire des races latines. Pour Carrère, le félibrige ne devait pas être que de la littérature, une glorification du génie et du talent des écrivains de la langue d'oc. Il s'enivrait à la *Coupo Santo*, où les félibres de café et de palmes académiques ne font que tremper les lèvres au moment des discours. Il prêtait aux mots toute leur signification première :
D'un ancien peuple fier et libre — nous sommes peut-

être la fin — et si les félibres tombent — tombera notre nation...

D'une race qui regerme — peut-être sommes-nous les premiers jets ; — de la patrie, peut-être nous sommes — les piliers et les chefs. |

Il était prêt à partir en guerre, pour délivrer la « Comtesse » à l'appel de Frédéric Mistral :

Ah! si l'on savait m'entendre!

Ah! si l'on voulait me suivre!

Et il partit, délaissant le sombre et froid Paris, et il partit se battre, un peu seul, pour les libertés du Midi... Par ses conférences tumultueuses, il excitait à la résistance contre les ordres du Nord qui prétendait réglementer les plaisirs d'Occitanie, et interdire la mise à mort aux corridas ! Aux bêtes et aux hommes il apportait le réconfort de sa parole et de sa présence. Il prenait le maquis, — dans la Camargue, d'où, menant la vie du guardian, il bravait les lois. A Nîmes, glorieux, maître des arènes, acclamé par les aficionados en délire, contre les édits préfectoraux, il ordonnait la fête du sang. Ou bien, retiré à Aix, qu'il déclarait être la seule ville essentiellement intellectuelle de France, il manquait d'y être emprisonné en vertu des lois scélérates. Ne l'a-

vait-on pas suivi, au buffet de la gare, où, entre deux trains, il recevait mystérieusement un prêtre — le poète Louis Cardonnel, ordonné abbé ? De là, des notes de police où Jean Carrère était noté comme « anarchiste soudoyé par le clergé. »

Aux dernières années du siècle il ne fut pas d'assemblée méridionale sans Jean Carrère. Il proclamait qu'on ne saurait donner trop de fêtes, « la seule richesse sportive du peuple », ici-bas. Et de ressusciter les fêtes des races heureuses, le félibrige, par la communion de la joie, n'inclinerait-il pas les esprits vers la religion nouvelle ? Et, tandis que Sainte-Estelle, Jeux Floraux, cour d'amour, s'achevaient en quelque « brinde », la « Coupo Santo » versant « l'énergie des forts », il s'en allait, rêvant « le long des canaux par où les galères étaient parties vers les croisades, et, tandis que le soleil s'éteignait dans les flots d'améthyste, nous songeâmes qu'il y avait encore des aventures à l'horizon ».

L'aventure, ce fut le départ pour le Transvaal, tous les chemins mènent à Rome — qui nous valut trois volumes sur l'épopée du Cap.

Correspondant de guerre enflammé du *Matin*, ses photographies retardaient la circulation sur le boulevard Poissonnière. Popularité éphémère ! Une guerre chasse l'autre ! On oubliait déjà, — cet après-midi qu'il sortait

de la gare Saint-Lazare, par la rue d'Amsterdam, où je venais de déjeuner à la « Taverne anglaise », de J.-K. Huysmans, lancée dans *A Rebours...* Des passants se massaient sur quelque badauderie. Je traversai la chaussée : un homme en kaki, guêtré, mouchoir rouge au col, feutre à larges bords avec la jugulaire...

— Carrère !

Tout de suite, il me contait :

— Mon cher Ajalbert... J'arrive du Havre, ce matin... Je cours au journal...

— Mais, deux heures. Vous n'y trouverez personne... Vous avez déjeuné ?... Venez prendre un café, un bock...

Nous bavardions à une terrasse, puis, il m'accompagna, place Vendôme, où je devais acheter une lime à ongles, un cuir à rasoir...

Le boutiquier me proposa :

— Voulez-vous me prêter votre pouce, une seconde... J'ai un nouveau produit...

Et le voici qui me passe un enduit, frotte avec une brosse, saupoudre de quelque coraline, astique avec une peau, me rend un ongle brillant comme une glace où se mirait Carrère...

— Oh, Monsieur, vous avez les mains bien fatiguées.

— La guerre... Je reviens du Transvaal...

L'homme s'empare des phalanges héroïques, poursuit l'expérience...

— Vous prenez ce pot ? Vous gardez cette boîte ? Trois gouttes de ce siccatif... Et ce polissoir...

Le marchand fait des paquets. Je règle mon compte.

A Carrère, qui n'ose dire non :

— C'est 80 francs.

Ce qui mettait l'ongle à 8 francs chaque ; il en coûte de rentrer dans la civilisation.

Carrère paie et le voilà parti, son fusil en bandoulière qui devait lui peser moins lourd à l'épaule qu'à la main son imprévue, futile et coûteuse emplette : de quoi se polir les ongles jusqu'à la fin de ses jours !

L'aventure, ce fut le mariage avec Nelly d'Arc, une femme écrivain de grand talent, de forte culture et d'origine ou d'attaches italiennes, traductrice de Mathilde Serao qui devait fixer Jean Carrère en Italie, y diriger ses premiers itinéraires, d'abord à Naples, au « Mattino », lui montrer la voie triomphale où toute la nation, d'un geste unanime, lui fait aujourd'hui cortège.

Car, Jean Carrère était parti, correspondant de guerre du *Temps*, à Tripoli. Il y reçut des coups de poignard.

A Tripoli, il n'était point qu'un passant du journalisme, en quête d'informations et d'actualités sanglantes. Il était aux côtés de l'Italie, — la France méridionale, si vous voulez, ce qui fait un, pour lui. Il était le champion de « l'idéal latin », à travers une vie, d'apparence dispersée, parce qu'on n'en sait pas jalonner les étapes et qu'on n'y songe pas, d'ailleurs, dans une presse peu soucieuse de ce qui n'est pas le parlementarisme ou le théâtre. Il était l'homme d'une mission et d'une destinée, qui n'auront pas été si chimériques, puisqu'il s'est imposé comme tel à l'Italie. Pense-t-on que de Turin et de Milan à Florence et à Rome, de la lagune de Venise et de l'Adriatique au golfe de Naples un tel sursaut des cœurs se serait produit, pour une agression contre un journaliste — s'il ne s'était agi de Jean Carrère, tout à l'heure promu citoyen de Naples et, demain, de Rome.

Car, ce fut un retour triomphal, de ville en ville — où on lui décernait tous les honneurs. Son logis romain de la via Boncompagni n'était plus tendu, décoré, par toutes les chambres, que de diplômes, de couronnes, de bronzes, d'étendards de reconnaissance...

Tout Paris a passé chez le correspondant du *Temps* officiellement accrédité, quand le roi et la reine l'eurent reçu avec Mme Nelly Carrère. Il avait ses entrées de

la Cour au Vatican, assagi, discret, trop — et c'est bien regrettable... Que de choses il aurait à dire ! Mais, en ces vingt années, où, dans le conseil de la Ville Eternelle, il a appris la vertu du silence, le métier d'écrire lui est-il apparu comme le plus vain parmi les agitations vouées au néant et à la poussière...

CHAPITRE III

Les Arlésiennes. Les « Folies Arlésiennes ». — Le cinquantenaire de Font-Ségugne (1904). — Les Sept gais félibres. — Du « Tavel » de la Comète. Les chaires de langue romane. — Le demi-prix Nobel.

1900-1904, court séjour en France, entre deux voyages en Extrême-Orient — et courte halte en Provence, entre deux trains, de Marseille à Aurillac. Je ne pouvais passer devant Arles, Avignon, sans m'y arrêter. Après la vie secouée du bord, les semaines de relations forcées, l'escale finale, le tumulte de la Canebière, quel reposément à Arles, d'une soirée, seul, à regarder le va-et-vient de la petite vie de province, du café sur la placette du Forum, avec ses arbres pachydermiques : au printemps, en semaine, sans touristes encore. Ce n'est pas que l'hôtel du Forum ou son concurrent l'hôtel du Nord offrissent bonne chère et grand confort !

— On ne fait que passer, s'excusent les propriétaires. Cela se comprend.

Rien pour retenir le voyageur !

Mais après un mois de cabine, n'importe quelle

chambre, quel grand lit semblent bons. Pas de tramway, de voiture — les petits omnibus du train, plus rien. Au pas des portes, en toutes boutiques, la femme est belle, de la jeune fille à la vieille Arlésienne, ces visages au profil grave et pur, ce regard droit et fier — des demoiselles, des dames — pas des paysannes, « des commises », des ouvrières. Et ce costume... Mais déjà s'insinuaient les modes bâtarde. Aussi, les fêtes du félibrige n'étaient pas inutiles avec leur culte du passé. Et, en bien des villages, l'autorité de Mistral contribuait au maintien des coutumes...

Les Arlésiennes (y a-t-il des Arlésiens ? on ne voit qu'elles) sont belles, et le savent. Regardez-les marcher, redressées, assurées, dans leurs robes droites, leur fin tablier, le délicat et savant assemblage du fichu, des dentelles sur le sein, coiffées de ce seyant, délicieux diadème arlésien. Elles passent, vont et viennent, assez hautaines. Et cette allure un peu méprisante ne manque pas de noblesse. Cette grâce sévère, ce charme précis, comme drapé, à plis voulus, cette beauté qui s'embellit encore en se parant et s'ornant et se tenant. Oui, comme cela diffère, d'avec l'attrait débraillé, gros et commun — encore qu'elles soient vives comme l'anguille, d'autres riveraines du Rhône, toujours un peu fillasses. Oh ! qu'on les distingue de loin, fraîches ou mûres, dans les

foules du Midi, les Arlésiennes ! N'exercent-elles pas leur beauté, aussi, comme un sacerdoce ? On le croirait à tout ce qu'il y a d'appris, de recherché, de digne, plus, mieux que de la coquetterie, dans leur allure noble et composée. (Un matin, en Espagne, vers je ne sais plus quelle ville, je fus intrigué de la manœuvre monotone que, pendant des heures, les instructeurs commandaient à de jeunes recrues : « Le pas de la procession », que je leur vis exécuter le lendemain à une fête religieuse. Je ne serais pas étonné qu'il y ait eu jadis un cours de maintien pour Arlésiennes, à qui la descendance doit ces façons passées dans la race.)

Quelle émotion que, pénétrant dans cette Arles, aux ruelles si joliment enroulées autour de ces arènes, d'y rencontrer ces filles harmonieuses comme les chefs-d'œuvre de la statuaire antique ! Ailleurs, presque toujours, éclate le disparate de la population actuelle et du décor où elle se meut, posé et superposé par les âges ! Ici, rien qui choque ; et lorsque parmi les tombeaux de pierre des Alyscamps, quelque jeune fille d'aujourd'hui va se promener, dans sa belle toilette de fête, l'âme des aïeux les plus lointains doit se réjouir de la fidélité de sa descendance au plus ancien passé !

Oh ! Arlésiennes, tâchez que cela dure, tâchez de ressembler longtemps aux photographies que l'on vend de vous dans les parages du café Brusque. Petites sœurs de Mireille, songez à garder la gloire, dont chacune de vous a sa part, qui frissonne aux syllabes magiques de ce mot, l'Arlésienne... Ce serait dommage de mal tourner, de ne pas rester vous...

Or, vous faites de ces peurs à l'étranger qui peut vous surprendre, comme nous, l'autre soir !

Car, dites, qu'est-ce que vous alliez faire, ce triste soir des « morts », à ces horribles « Folies-Arlésiennes », où le désœuvrement m'avait conduit ! Vous étiez là, en grand nombre, autour des tables poisseuses de bière, de sirop, dans la fumée du tabac assistant aux chansons et danses de « music-hall » — on devine lesquelles, à l'instar.

Et nos Arlésiennes applaudissaient aux quadrilles gigotés par des « Goulue » et des « Nini-Patte-en-l'Air » de tournée ; et elles s'esclaffaient à « Ta-ra-ra-boum-de-ay » ; elles se pâmaient oui, les sœurs de Mireille, à tout cet argot et à ces dislocations de barrière, à du « franchiman » de café-concert, ô Mistral !

Et nous nous en attristâmes comme d'une trahison. Vous n'avez pas le droit, filles d'Arles, tant vantées et chantées, de déchoir, de dégrader l'image que l'on a de

vous — sur laquelle pour moi se pose désormais cette sale buée de « beuglant ».

Mais quoi, cela vous est bien indifférent, ô fiérottes, le prêchi-prêcha d'un chroniqueur dont vous ne comprendrez pas l'apitoiement à votre égard.

Il y a vingt-cinq ans de ces soirs mélancoliques. Sans doute, ce n'était là qu'exceptions — peut-être même des « Arlésiennes » nocturnes pour l'étranger. Car je devais en voir des foules, et des foules, des Arlésiennes fidèles à elles-mêmes, et des Provençales authentiques, par la dizaine d'années heureuses qui vont suivre...

Car, désormais, je fus de toutes les fêtes. Vues de Paris, des manifestations de village : pas même un sous-préfet, pas même un délégué de la Société des Gens de Lettres. En quoi ces réunions auraient-elles pu intéresser la politique, la littérature — qui se tient — ne peut se tenir qu'à Paris.

Pour moi, des souvenirs brillants, comme d'hier, qui n'ont rien perdu de leur éclat, tant ces journées flambaient de génie et de grandeur. Il suffisait de voir Frédéric Mistral, pour s'incliner dans la certitude — comme à Saint-Pierre, les fidèles, quand, dans la *sedia gestatoria*, passe le Saint-Père...

Aux arènes de Nîmes trônait sa puissance populaire. A Font-Ségugne, en 1904, pour le cinquantenaire de l'éclosion du Félibrige (1854), c'était le sceau de la gloire, sur l'œuvre triomphale, dans cette émouvante commémoration où le chef demeurait seul de la phalange décimée des Aubanel, des Gras, des Roumanille...

La Santo Estello de 1904, à Font-Ségugne ! j'y fus avec Vermenouze, Armand Delmas, Henri Delteil, Jean Carrère et sa femme qui nous organisa le pique-nique dans le bois de la propriété où, un demi-siècle avant, s'était groupée l'ardente jeunesse des adeptes de la Cause :

Au grand flambeau
S'allument les audaces
Et nous fondions dans l'Espace,
L'empire du soleil.

« Il était écrit au ciel qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleine primevère de la vie et de l'an, sept poètes devaient se rencontrer au castel de Font-Ségugne... Roumanille, un propagandiste qui, sans en avoir l'air, attisait incessamment le feu sacré autour de lui. »

C'était la Sainte-Estelle d'où s'est envolé le chant des

Félibres, inséré au premier numéro de *l'Armana Provençau* pour le bel an de Dieu 1855 :

Nous sommes des amis, des frères,
Etant les chanteurs du pays :
Tout jeune enfant aime sa mère,
Tout oisillon aime son nid :
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont, pour nous autres, un paradis.

Tous des amis joyeux et libres
De la Provence tous épris.
C'est nous qui sommes les félibres
Les gais félibres provençaux.

Roumanille, Paul Giera, Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral et Alphonse Tavan. Il fallait baptiser le groupe qui rêvait de réhabiliter la langue méprisée :

— Mes amis, dit Mistral, il existe un vieux récitatif qui contient le mot prédestiné où il est dit que la vierge rencontra Jésus au temple parmi *les sept félibres de la loi*.

— Va pour *félibre* et *félibrige*, votèrent les sept convives.

Les félibres de la loi? Quelle loi?

Maintenir et restaurer la langue maternelle, le parler

des aïeux délaissé pour le français envahissant ; le mérite de nombre d'écrivains patoisants, dispersés, ne suffisait pas à enrayer la décadence fatale. La loi, ce devait être le *trésor du félibrige*, le dictionnaire qui coûta à Mistral vingt années d'opiniâtre et savant labeur.

— Les milliers de mots retrouvés, ranimés, auxquels le génie du poète allait rendre leur sens dévié, leur son éteint, leur pureté ternie...

Les gais félibres provençaux !

— La gâté, c'est la marque et l'effet du génie, écrivait Michelet.

Les *sept* de Font-Ségugne, à qui porta chance le nombre *sept* ! N'y a-t-il pas à Avignon sept églises, sept portes, sept collines, sept hôpitaux, sept échevins, sept papes pendant sept ans ! Sept lettres dans Mistral.

Désormais, le provençal était une langue sacrée par le génie et la foi.

(Comment ne pas se rappeler la page des mémoires où Mistral raconte son premier voyage aux Saintes-Maries-de-la-Mer, avec Mathieu, à quatorze pèlerins dans la même charrette. Il y avait une jolie fille, pleurant et chantant, devenue folle d'avoir été abandonnée par son galant. L'orage surprit la caravane ! il fallut des-

cendre par la route noyée de déluge, pendant une lieue, où Mistral chargeant sur ses épaules la belle innocente lui sauva le trajet dans le gâchis et la boue... N'est-ce pas ainsi qu'il avait tiré de l'ornière la misérable langue natale pour la conduire au clair soleil ?

Pendant toute sa vie, le père de Mireille donnera le fier appui de son bras à la belle Provence.

Mais les félibres de marque, des invités pénètrent dans le castel pour un vin d'honneur, et quel ! On a offert au maître un petit baril enrubanné, la bonde cachetée de cire, au millésime de 1870, du « Tavel » comme il n'y en a plus, de l'année de la comète, de 1870, où le 31 décembre Alphonse Daudet écrivait à son grand compagnon de jeunesse :

— *Mon capoulié, je t'envoie par le ballon monté un gros tas de baisers. Et il me fait plaisir de pouvoir te les envoyer en langue provençale. Comme ça, je suis assuré que les barbares, si le ballon leur tombe entre les mains, ne pourront pas lire mon écriture et publier ma lettre dans le Mercure de Souabe.*

Toun félibre,
Alphonse DAUDET.

Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose ; toute l'œuvre de Mistral est traduite en allemand, en vers allemands plutôt deux fois qu'une, comme en anglais, en polonais, en italien, en suédois, en espagnol, en roumain, en tchèque, en hongrois, en russe, etc. Il y a des chaires de langue romane en Finlande et en Amérique ; un recueil de morceaux choisis du Capoulié est entre les mains des écoliers prussiens, et la récompense mondiale du prix Nobel fut décernée à l'auteur de *Mireille*, de *Calendal*, des *Iles d'or*, et, dans sa personne, à tout le félibrige.

Mais il ne faudrait pas croire que l'Allemagne fût désintéressée, même sur le terrain philosophique. Elle entendait faire d'une université allemande le plus grand foyer des études romanes, alors que Mistral et ses amis le voulaient à Montpellier.

La *fondation allemande Diez* est destinée à rapprocher Romains et Germains, soit à détacher les philosophes italiens, espagnols, roumains de la France, tout en lui demandant sa souscription. Les Félibres ayant organisé à ce sujet une manifestation latine à Montpellier, la diplomatie tudesque s'en mêla au point d'inquiéter le gouvernement français, qui songea à interdire les fêtes méridionales pour éviter des incidents, et les malveillances de la presse d'outre-Rhin. (Ceci rapporté par Mistral, à Marius André.)

Pour le *Prix Nobel*, cela ne se décida pas sans « tirage » comme le rapporte Jean Carrère :

« C'était en décembre 1901. Un journal avait annoncé que le premier *Prix Nobel* avait été donné au grand poète de Provence. C'était on le sait, une annonce prématurée, puisque le *Prix Nobel* ne lui fut donné que trois années après, et que le premier lauréat officiel fut le poète français Sully Prudhomme, l'auteur trop fameux du *Vase Brisé*. Je m'indignai que, pour la première fois que le *Prix Nobel* était donné, les académiciens suédois aient pensé à un poète honorable, mais simplement distingué, plutôt qu'au grand poète épique et lyrique qui honorait un peuple entier, et créait toute une littérature. Mes articles furent, sans doute, agréables à Mistral, qui m'écrivit, à leur propos, cette lettre, si modeste, et qui signale de sa part, une bonne grâce si pleine d'ingénuité, un peu maligne dans le fond :

Maillane, 22 décembre 1901.

Mon cher ami, mon très fidèle, je vous dois un flot de remerciements, et pour vos félicitations au sujet de la dépêche (heureusement apocryphe), qui me donnait le Prix Nobel, et pour l'extrême honneur que Pascalou me fit, dans deux articles du Soleil, deux charmants et brillants articles.

Vos appréciations, et quelques autres de la presse, qui a été pour moi très bonne, m'ont causé, je vous l'assure, une joie plus intime que l'annonce inattendue de l'aubaine scandinave. J'étais bien décidé, si la chose avait tenu, à consacrer cet argent au Félibrige sacro-saint. Mais comme tout doit se payer, j'y perdais, moi, ces loisirs dont Virgile, au contraire, remerciait Auguste : Deus nobis hæc otia fecit ! Si vous saviez la pluie de lettres quémandeuses qui me tombaient chaque matin ! J'en étais arrivé, dans l'affaire de huit jours, à 150.000 francs de quêtes et de requêtes. Enfin, me voilà délivré du souci d'être riche, goûtant mieux que jamais cette médiocrité plus ou moins auréa que le bon et sage Horace a souhaitée pour le poète ; et je vous en souhaite autant, quoique vous fussiez fort capable de vous accommoder et débrouiller de l'opulence.

En vous serrant les mains.

FR. MISTRAL.

Cette lettre, où chaque mot révèle un esprit de bonne humeur et de tranquille résignation aux faits, fut heureusement contredite, trois ans plus tard, par l'attribution, tardive, en vérité, du *Prix Nobel* au grand Mistral, qui aurait dû bénéficier le premier de cette récompense qui semblait faite surtout pour lui. Et

encore, le prix de 1904 fut partagé en deux, et Mistral n'en obtint que la moitié.

Nous avons su, depuis, que l'Académie suédoise couronna Mistral, en quelque sorte sur sa réputation universelle. Il paraît que les traductions en suédois, que Mistral n'avait pu surveiller lui-même, par ignorance de la langue, étaient extrêmement médiocres et ne donnaient nulle idée de la merveilleuse simplicité du texte. L'Académie le nomma quand même, de confiance. Mistral, du reste, comme il l'avait annoncé en 1901, dans la lettre que j'ai citée, consacra exclusivement au Félibrige toute la somme touchée à l'Académie suédoise, sauf, je crois, une petite somme qu'il passa directement à un félibre pauvre et particulièrement estimé par lui.

CHAPITRE IV

Les statuts du Félibrige. — Les Félibres de Paris. — Séparatistes, fédéralistes, autonomistes.

Font-Ségugne 1904, où, les lèvres trempées de Tavel, le survivant de l'insigne pléiade d'oc, à travers le parc crépusculaire, devait avoir, avec mélancolie, glissé tant d'ombres chères dont les voix sont tues — avec orgueil aussi :

Les bâtisseurs sont morts
Mais le temple est bâti...

Entre Mistral et Roumanille se place Théodore Aubanel, l'auteur de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon*, ainsi jugé par Alphonse Daudet :

« Moins épique et moins haut que Mistral, ce grand Frédéric Mistral, que le navire de Virgile, toujours visible à l'horizon bleu des mers latines, semble avoir débarqué sur le rivage provençal ; moins peuple et moins

naïf que Roumanille, Aubanel possède la passion qui leur manque à tous deux. »

Maniéré parfois, mais si souvent d'un élan sincère, dans l'amour des femmes et du soleil. Quelle tendresse jolie dans la pièce au refrain célèbre :

Miroir, miroir, fais-moi la voir, toi qui l'as vue si souvent.

Quelle âpreté du désir, quelle fougue de sensualité irritée dans la *Vénus d'Avignon* :

Vagabonde, sa [chevelure noire se retrouse en torsades, en boucles, un velours cramoisi l'attache, fouetté du vent, de rouge il tache son visage brun et son cou nu...

Ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers...

Et c'est à Aubanel que dans les *Filles d'Avignon*, l'on doit le vers le plus sensuel qui ait peut-être été écrit dans aucune langue :

Lou femelan superbe emai fugue pourri.

(Le *fémnin*, encore qu'il soit corrompu.)

Lou femelan (le femellan ?) est intraduisible.

Mais il faut nous borner à un sec précis de la prodigieuse expansion félibréenne où les œuvres maîtresses abondent parmi plus de cinq mille ouvrages, et tant d'almanachs et de journaux dont *l'Armana Provençau* paraissant à Avignon depuis 1855 et tirant à 10.000 exemplaires.

Depuis Font-Ségugne, les œuvres se sont succédées, l'idée félibréenne s'est accentuée et, en 1862, aux jeux floraux d'Apt, ses statuts définissent le but du félibrige « de conserver longtemps à la Provence sa langue, son caractère, sa liberté d'allures, son honneur national et sa hauteur d'intelligence; car telle qu'elle est la Provence nous plaît ».

Le félibrige comprend sept sections de sept membres, plus un *Capoulié*.

En 1867, le Catalan Balaguer, proscrit, est chaudement reçu en Avignon, et en 1868, rentré en Espagne, invite à son tour les Provençaux : on commence à parler de *fédération latine*, le félibrige déborde les frontières. Entre temps, les Catalans ont offert aux félibres la *Coupo Santo* pour laquelle Mistral a composé l'hymne aux sept couplets chantés sur un vieux Noël de Saboly. La Coupe, gardée par le Capoulié, circule aux banquets annuels de la Sainte-Estelle.

Et la cause va de conquêtes en conquêtes, avec la

sympathie active des maîtres de langues romanes, comme Paul Meyer et Gaston Pâris. La commémoration du centenaire de Pétrarque à Avignon, sur l'initiative de Berluc Porunis, en 1875, le grand concours philoollique de Montpellier en 1874, sont des dates mémorables. Au provençal se rattachent, un à un, les autres dialectes méridionaux, languedocien, gascon, dauphinois, limousin, béarnais, etc... L'heure a sonné pour le félibrige de se voter une constitution élaborée par Mistral, le baron Ch. de Tourtoulau et le marquis de Villeneuve-Eslapon. « Le félibrige est établi pour grouper et encourager tous ceux qui, par leurs œuvres, conservent la langue du pays d'oc, ainsi que les savants et les artistes qui travaillent dans l'intérêt de ce pays. »

L'organisation est la suivante :

Le félibrige comprend sept sections, de sept membres, plus un Capoulié.

Des félibres majeaux et des félibres mainteneurs — reliés par les maintenances de chaque grand dialecte d'oc, divisés en écoles.

Les cinquante félibres majeaux choisis parmi les maîtres du gai-savoir forment le *Consistoire félibréen*, dont le bureau est composé d'un *Capoulié*, président

et administrateur, d'assesseurs, de syndics, et d'un chancelier, secrétaire et trésorier élus pour trois ans.

Les insignes du *Capoulié* sont l'étoile d'or à sept rayons. Les félibres mainteneurs, en nombre illimité, portent une pervenche en argent.

La maintenance crée des *Ecoles*, réunions de félibres régionaux, présidées par des *Copiscolse*.

Tous les sept ans, assemblée plénière et grands jeux floraux. Tous les ans, à la Sainte-Estelle, assemblée générale. Le lauréat des jeux floraux choisit une reine qui le couronne de l'olivier d'argent.

En avril 1897, l'autorisation administrative était accordée à l'association du félibrige « dont les travaux ont pour but la culture et la conservation de la langue provençale ».

Ainsi, depuis l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539) où François I^{er} défendit d'employer une autre langue que le français dans la rédaction des actes publics ce document était le premier dans lequel le gouvernement français relevait la langue d'oc de sa déconsidération en lui reconnaissant le droit de se reconstituer.

A Paris, les Méridionaux ne pouvaient manquer de s'organiser. En 1875, la *Cigale* était fondée par MM. Maurice Faure, Baudoin et Xavier de Ricard, puis la *Société*

des Félibres de Paris, par M. Paul Mariéton, chancelier du félibrige, fondateur en 1885 de la *Revue félibréenne*, le Chorège des représentations d'Orange, l'auteur de la *Terre provençale* et de poésies en français. C'est au *Café Voltaire* que se réunissaient les félibres de Paris, accueillant tous les patois des 14 millions de Français de langue d'oc. M. Lintilhac, sénateur du Cantal, a fait le voyage à travers le monde et la poésie des félibres, et en a rapporté les impressions de critique et d'admiration les plus charmantes. M. Lintilhac n'était pas orateur qu'en français : il l'était aussi savoureusement dans le parler d'Aurillac, illustré à jamais par les *Flours de Brouso*, de Vermenouze qui, dans la pauvre bure d'Auvergne, s'est taillé un riche manteau de gloire. M. Lintilhac se croyait à peine des titres suffisants pour passer d'une conférence de l'Odéon aux guéridons du Café Voltaire, quand il s'aperçut que Florian, que les Félibres vont fêter à Sceaux, tous les ans, est vénéré tout simplement pour avoir fait chanter à l'un de ses personnages la romance provençale :

Aï, save d'un village
Un jouine, tendre pastourel...

soit :

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant...

Et l'étonnement ne diminuait pas chez les profanes, quand les Cours d'amour et les farandoles, aux fêtes de Sceaux, se trouvaient présidées par Renan, des Côtes-du-Nord.

Pourtant, les félibres de Paris n'en étaient pas moins des Félibres authentiques et le rayonnement de leurs œuvres françaises n'avait pas changé le sentiment d'un Paul Arène et d'un Alphonse Daudet, toujours d'esprit et de cœur avec l'ami, le maître de Maillane...

Ainsi, le Midi faisait du bruit, par tant de fêtes sur fêtes, de randonnées infatigables, fêtes dauphinoises et vauclusiennes en 1888, fêtes gasconnes et franco-espagnoles en 1890, fêtes rhodaniennes et méditerranéennes en 1891, fêtes d'Orange en 1894, et, depuis, en continuant à faire de la besogne. Mais en s'élargissant, en s'étendant jusqu'aux extrêmes limites du pays méridional, le félibrige ne pouvait se restreindre à l'unité initiale de Font-Ségugne. Il y eut des partis nouveaux, ardents, l'extrême-gauche du félibrige rouge, comme le qualifie M. G. Jourdanne, à qui l'on doit une excellente *Histoire du Félibrige*, qui nous présente Félix Gras, l'auteur des *Carbounié*, comme l'incarnation de la seconde génération félibréenne. Félix Gras succédant, comme *Capoulié* à Roumanille, malgré ses opinions

républicaines, devait rallier par la force de son caractère et la valeur de son œuvre tous les suffrages.

Ainsi que Mistral, il repoussa, en trois vers devenus fameux, les théories séparatistes.

Mistral, dès 1861, s'était écrié :

« *Sian de la grando Franço, e ni court ni coustré!*

(Nous sommes (les Provençaux) de la grande France, ni en deçà ni à côté !)

Car on voulait trop se souvenir des *Sirventes*, des *Iles d'or*, de la *Comtesse*, d'une superbe envolée contre la centralisation :

Moi je sais une comtesse — qui est du sang impérial — en beauté comme en noblesse — ni au loin ni en haut — elle ne craint personne ; — et pourtant une tristesse — voile de brume l'éclair de ses yeux...

Ah ! si l'on savait m'entendre

Ah ! si l'on voulait me suivre.

Félix Gras, lui, chantait :

Ame moun village maï que toun village,
Ame mo Provenço maï que to provinço,
Ame la Franço maï que tout.

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout.

D'ailleurs, un mouvement littéraire pareil qui, en un demi-siècle, avait accumulé les chefs-d'œuvre, publié des centaines de journaux, de revues, d'almanachs, et plus de cinq mille volumes, rappelé à tout un peuple la beauté de son histoire et ressuscité son génie traditionnel, ne pouvait rester limité à la poésie. Plus que d'autres, la jeunesse méridionale devait sentir le joug d'une centralisation, hostile à ce renouveau de langue, — qui ne signifie pas un recommencement du passé, mais une reprise vigoureuse de la race. Il semble bien que dans ses revendications de décentralisation, de régionalisme, voire de fédéralisme, le parti jeune-félibrige ait eu à cœur d'écarter cette folle et sempiternelle hypothèse de séparatisme. Ainsi s'exprimaient MM. Frédéric Amouretti, Charles Maurras et Auguste Martin en leur appel de 1892, inséré dans *l'Aioli* :

« Nous avons assez de nous taire sur nos intentions fédéralistes quand les centralisateurs parisiens en profitent pour nous jeter leur méchante accusation de séparatisme. Infantillage et ignorance ! Nous levons les épaules et nous passons.

« Nous sommes autonomistes, nous réclamons la liberté de nos communes, nous sommes fédéralistes... Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais

sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas; nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner. »

CHAPITRE V

*Roumanille, maître de Mistral. — L'Armana Prouvençau. —
La librairie de la rue Saint-Agricol. — Une reine du Félibrige.*

Mais revenons à Roumanille, dont il faut toujours rappeler le rôle initial, qui donna l'essor au félibrige ! Le premier des sept enfants d'un jardinier de Saint-Rémy — Jean Denis, qui avait fait les guerres de l'Empire jusqu'à Waterloo, Joseph — apprend le latin au collège de Tarascon. Professeur à Nyons, puis à Avignon il y reçoit, comme élève, Mistral, qu'il surprend à écrire des vers provençaux :

— Veux-tu que je t'en dise, moi ?

« Et voilà le maître récitant les *Deux Agneaux*, *Madeleine*, une vraie éclosion de fleurs d'avril, de fleurs de prés, de fleurs annonciatrices du printemps félibréen qui me ravirent de plaisir et je m'écriai :

« Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière !...

« Nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que,

pendant un demi-siècle, nous avons marché ensemble pour la même œuvre technique, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais. »

Ainsi raconte F. Mistral touchant son initiation radieuse.

Roumanille, dont la mère ne comprenait pas le français... c'est pour elle qu'il avait composé sa première pièce dans l'idiome natal :

Toi qui sais, ô Roumanille,
tresser dans tes harmonies
et les larmes des peuples
et le rire des jeunes filles
et les fleurs du printemps.

Le professeur-poète, de douze ans plus âgé (né en 1818) que son disciple, quittait l'institution Dupuy, pour entrer comme prote à l'imprimerie Séguin. La popularité lui viendra vite : pour son œuvre charmante, primesautière, familiale, où la foule retrouve son sentiment honnête et simple ; et, comme représentant du parti catholique, à la révolution de 1848, Veuillot ne devait-il pas le saluer en ces termes :

« Nous sommes de même souche ; donne ta main, frère Roumanille, cette main qui fait le signe de la croix ! »

Des dialogues, des chants, des contes, des articles,

Joseph Roumanille mène « le bon combat », tandis que Mistral danse la *Carmagnole* en chantant le fameux couplet de la montagne :

Plantons le thym, plantons le thym,
Républicains, il reprendra !
Faisons, faisons la farandole
Et la montagne reflleurira.

La tourmente apaisée, on revint à l'union décisive pour la Cause, la seule...

Paul Mariéton a fait précéder d'une introduction biographique qui reste définitive : *Les Oubrets*, en vers, où l'on a réuni en 1903 les divers recueils de poésie de Roumanille :

« — La poésie chantante, idéaliste, fleurait l'aubépine comme celle des troubadours ; sa verte prose, au réalisme terrien, les fortes senteurs des garrigues... »

Celui qui avait restauré dans sa dignité la langue provençale pour avoir été le premier à la faire pleurer devait être aussi et surtout le grand rieur de son pays, un Rabelais, pudique et chrétien (un Rabelais de famille). Cette multiple maîtrise et la sûreté, bientôt reconnue, de son goût, le prédisposaient à devenir le coryphée des lyres indigènes ; déjà, de 1836 à 1847, il avait entretenu des relations suivies avec nombre de

collaborateurs du *Tambourinaire* et du *Bouil-Abaisso*. Avec Mistral, enfin, lui apparut un confident supérieur et un enthousiaste de ses rêves.

Roumanille faisait alors partie à Avignon (1849) d'une association charitable, la *Société de la foi*, qui devait être le modèle de la *Société St-Vincent de Paul* et il donnait un feuilleton moralisateur en provençal dans la « Commune » qui devait être le premier des journaux à un sou...

« Possédé qu'il était du démon des groupements », il ne tardait pas à utiliser le précieux rez-de-chaussée de son journal pour y convoquer tous les chanteurs du parler d'oc. Ils accoururent. Roumanille débarbouilla de leurs orthographes fantaisistes ces écrivains de divers pays et son autorité s'en accrut pour le plus grand nombre. »

En 1892, Roumanille réunit dans un volume *Li Provençalo*, des œuvres de trente et un de ses collaborateurs, avec préface de Saint-René Tallandier dont l'ami, Brizeux, alors malade à Montpellier, fut des premiers à saluer la renaissance rhodanienne en traduisant les vers bretons *Li Sounjarello*, en dédiant aux futurs félibres un *Chant bardique*, son chant du cygne.

Mais tous ne voulaient pas se plier à la nouvelle orthographe. D'une querelle avec les dissidents sortit l'idée d'un congrès dont Roumanille prit l'initiative.

Ce fut le 25 août 1852, le *Congrès d'Arles*, le premier *convito*, où se « décidait l'épuration linguistique et orthographique « du provençal. » La profonde culture et le goût parfait de Roumanille, les intuitions géniales de Mistral qui préludait aux savantes recherches de son *Trésor du Félibrige*, leur permirent de fixer l'idiome, tout en prêchant d'exemple avec leurs propres livres : — « On ne confie rien d'immortel à des langues toujours changeantes », a dit Bossuet.

Cette épuration était nécessaire ; des chefs-d'œuvre devaient la consacrer : et le parler classique des félibres, entendu de Nice à Avignon, devait tenter par sa formule rhodanienne tous les écrivains provençaux.

La jeune gloire triomphale de Mistral, d'Aubanel, devait éclipser l'œuvre primordiale du poète, désormais plus célèbre comme prosateur, comme animateur de l'*Armana prouvençau*. Cependant, on n'oubliait pas les services du précurseur « de cette première et tierce personne de la trinité provençale dont la postérité ne sépara pas les noms des leurs. »

En 1888, à l'initiateur du Congrès d'Arles de 1852, au protagoniste de la journée de Font-Ségugne de 1854, on décerna pour ses soixante-dix ans le pontificat de *Capoulié*.

Il devait mourir en 1891, trente ans après qu'il s'était écrié :

Maintenant, Seigneur, je puis mourir,
Maintenant que j'ai vu fleurir
L'arbre que j'ai planté en Provence.

Le père des félibres, plein de foi et de vertu, dont la vie exemplaire d'art et d'humanité s'est résumée en cette phrase suprême, à ses derniers moments, où son bras avait les mouvements involontaires de mourants :

- Que cherches-tu ? lui dit sa femme.
- Je cherche des mains d'amis à serrer.

Donc, j'entrai : *Librairie Roumanille*, rue Saint-Agri-
col.

A la devanture, j'avais vu : *Fumeurs d'opium*, de Jules Boissière — épuisé.

A la caisse, une grosse vieille dame à cheveux gris, exubérante mais d'une bonhomie relevée, distinguée, plus que bourgeoise :

— Eh, c'est une erreur... Le volume de mon gendre ! Il n'y en a plus... Je ne sais comment il se trouve en montre...

Je me fais connaître.

— Monsieur Ajalbert ?... Mais nous avons lu votre ar-

ticle, l'autre jour, dans le *Gil Blas*... et nous ne savions où vous remercier... Térése... Térése... C'est M. Ajalbert.

Enjambant des tas de livres, traversant deux ou trois pièces, je me crus soudain transporté à Hanoï ; dans un salon de meubles, de paravents, de broderies annamites — peuplé de tous les souvenirs de la vie coloniale du ménage.

Térése Roumanille, qui fut une « reine du félibrige », des plus légitimes par la beauté et le savoir, — ayant de qui tenir, — avec Mlle de Chevigné, devenue Mme Bichofsheim, puis Mme Francis de Croisset... Térése Boissière, par son mariage, en 1891, avec le poète de *Provensa* (1884) en vers français, et *Li Gabian* (en vers provençaux avec traduction en français, — 1899). C'est au retour de son premier séjour en Indochine, que Jules Boissière, parti fonctionnaire avec M. de Lanesan, épousa Térése, qui l'accompagna à Hanoï (une des premières Françaises coloniales de ces temps de la conquête) où il mourut en 1897. Là-bas, même, il continuait de pratiquer la langue d'oc, en des pièces sur le *Bouddha* ou le *Cimetière d'Annam*. — *Li Gabian*, avec ce quatrain de Frédéric Mistral, qui devait être témoin à ce mariage, comme il le fut, plus tard pour Mlle de Chevigné :

C'est ici le livre fier, débridé, charmant,
D'un Félibre emporté sur le dos de la vague,
Et la brise d'amour nous l'a sur l'onde bleue
Rapporté tout moite et dominant l'oubli.

Li Gabian, dédié à Mlle T. R...

En deux sonnets, dont je veux donner la traduction,
où l'on ne peut retrouver la chaleur et l'arome de l'original :

A UNE REINE

Reine, si nous étions au temps des galants chevaliers,
Si j'étais duc hongrois ou patrice à Venise,
Avec noire cuirasse, avec écu sans devise,
Pour toi je m'avancerais sur le champ du tournoi.

Tu me verrais détrôner les plus fiers, les plus braves ;
Les dames m'apporteraient le rameau de laurier vert :
Alors, levant la tête, et le front découvert,
Je crierais que tu es belle et que je suis ton esclave.

Las ! il a passé, le temps, le noble temps des anciens ;
Nous ne pouvons plus conquérir la couronne des rois,
Je ne sais rien que chanter ta bonne grâce et ta noblesse.

Cependant nous sommes bien les fils des chevaliers d'antan :
Mieux qu'eux je t'ai gardé la fleur de ma jeunesse,
Et, comme l'empereur, j'ai attendu sept ans.

*
* *

Les autres t'apporteront la fortune et la gloire,
Ils verseront à tes pieds les diamants et l'or,
Les fruits du Nouveau-Monde et l'encens et l'ivoire ;
Je ne suis qu'un pauvre poète et je te donne mon cœur.

Ce cœur, je l'ai porté vers les îles d'Asie :
Je l'ai gardé chaud et pur comme à mon premier jour ;
Je l'ai parfumé de foi, d'espoir, de poésie,
Et, dedans, j'ai enfermé ton nom et mon amour.

Par la mer tempétueuse et les terres étrangères,
J'ai roulé sept ans, sept ans j'ai fait la guerre,
Plus loin que Marco-Polo et Jean d'Alamanon.

Pour toi je gardais esclave mes rêves d'homme libre :
Et, si tu ouvres demain le cœur de ton poète,
Tu y trouveras encore mon amour et ton nom.

5 août 1891.

CHAPITRE VI

Térèse à la Barthelasse. — Le palais du Félibrige. — Frédéric Mistral préférait Arles. — Tribulations administratives. — Une lettre d'Aristide Briand. « Ça ne va pas tout seul ». — Correspondance avec Frédéric Mistral. — Vive Provence.

Plusieurs fois l'an, depuis vingt-cinq ans, je devais revenir, seul, ensuite avec ma femme chez Térèse et, ces derniers étés nous passions un mois ensemble, à Royat, où les médecins, hélas ! l'avaient envoyée trop tard...

On ne put que la prolonger dans les transes d'un mal incurable... ||

Je m'annonçais, j'arrivais; le programme était invariable. Dîner aux recettes provençales avec assaisonnement de toutes les herbes de la garrigue. Des aubergines, des courgettes, des pommes d'amour — à la bohémienne ! Petits oiseaux, perdreaux, melons de Cavaillon, avec le Tavel et le Châteauneuf-du-Pape.

Le lendemain, on me confiait Térèse, comme une enfant, avec mille recommandations de ne pas rentrer

tard, de ne pas prendre froid ; et en route pour la Barthelasse, pour le « Vieux Moulin » — coquilles d'écrevisses et poisson du Rhône.

Pour Tèreèse, c'était l'évasion — les amis de Paris qui, de temps à autre l'enlevaient à la réclusion dont elle supportait la règle sans révolte aucune...

Elle s'inclinait gentiment à toutes contraintes des siens. Elle voyageait, mais non sans prétextes. Que de combinaisons ! A Londres où, passionnément, elle étudiait la gravure en couleurs, à Paris pour y voir ses beaux-parents — et ses amis.

Il fallait commencer par la belle-mère Boissière, et le cousin, M. Fleuriau, l'homme de lettres centenaire, avec qui l'on dînait d'un laitage à six heures ; coucher à sept !... Une huitaine ainsi. Après quoi, la voyageuse simulait son départ pour Avignon ; de la gare, revenait à un hôtel ; enfin seule...

Oh ! elle avait trouvé un hôtel paisible... sur les quais : pas de bruit (il y a vingt ans), peu de gens la nuit ; des « habitués » vers le soir, rien que des hommes de lettres, des artistes, M. de Charlus..., Jean Lorrain...

Chère innocente Tèreèse...

— Encore ce soir, Tèreèse ! grondait doucement maman Roumanille...

— Mais je ne veux pas laisser M. Ajalbert dîner seul.

Et va pour le Vieux Moulin, une terrasse sur le Rhône : guinguette de jour, et des dimanches, personne le soir.

— La même table que d'habitude, madame ?

Evidemment, le restaurateur ne pouvait croire au hasard — qui la faisait ainsi changer de cavalier !

C'est là-dessus que, rouge de confusion, Mme Boissière me raconte :

— Je suis venue, ici, hier, avec Myriam Harry et son mari. Evidemment, le maître d'hôtel nous a pris pour deux couples. C'est affreux.

Mme Boissière était gênée.

— Deux couples ? Ah ! ah ! quel était le quatrième ? C'est du joli.

— Son secrétaire...

— Ils se mettent à deux pour bafouiller dans ce charabia prusso-tropical.

— Vous n'aurez plus à l'éplucher. C'est Jules Le-maître — qui lui corrige la *Petite fille de Jérusalem*.

Térèse est morte à la cinquantaine, alors que maman Roumanille, qui corrigeait encore les épreuves de l'*Armana Prouvençau* à 90 ans, à sa première maladie, se récriait :

— Mais docteur, vous n'allez pas me laisser mourir à la fleur de l'âge !

Chaque soir, et dix fois par jour, n'ai-je pas sous les yeux, dans ma chambre, cette photographie qui réunit Mistral et Daudet avec cet autographe :

*A mon ami Jean Ajalbert en souvenir de ma jeunesse.
Daudet et Mistral au Mas de Vers dans une prairie de
Camargue, 1885*

Alors, le poète avait 55 ans, ô jeunesse !

Térèse est morte, — d'un cœur secret, usé de deuils, de contraintes, et d'élans charmants et magnifiques, d'une modestie suprême... Oh ! si tous, nous réunissions ses lettres, que de volumes — qui honorerait le félibrige et le féminisme...

Térèse est morte... Tout le mois précédent nous l'avions vue chaque jour — à Royat. Partout, elle s'installait, comme dans la chambre étroite du quai Voltaire... dans un petit décor d'étoffes, de portraits, — son service à thé sur une malle... Quel chagrin si l'on avait refusé... D'ailleurs du thé choisi, d'Annam, « thé de mandarin », séché sur les fleurs fraîches de lotus ou de jasmin, et qu'elle savait préparer... Sur sa table, des livres : *Du côté de Guermantes* — et une édition ancienne de *Pantagruel* — allant de Marcel Proust à Rabelais qui étaient de tous ses voyages...

N'est-ce pas elle qui a dressé le catalogue de la bibliothèque de Jules Lemaître, léguée à Léon Daudet, qui avec Mme Léon Daudet peuvent témoigner de la grâce douce, effacée et fière, de cet être de sacrifice et d'élite !

Ainsi, vers 1906, par ma connaissance passionnée du pays, par mes amitiés resserrées autour de Maillane, j'étais au cœur de la place, non plus le passant occasionnel, mais le pèlerin fidèle, quand le hasard vint me permettre de rendre au maître un service qui me valut, je puis dire, sa reconnaissance et sa plus vive confiance. Cela suffit à me consoler de l'oubli et de l'ignorance de tant et tant qui ont omis de se souvenir, ou n'ont pas su que l'édification du *Palais du Félibrige*, le grand rêve de la vieillesse de Mistral, n'est pas sans me devoir la première pierre de sa laborieuse fondation.

Or, le Chef est demeuré seul, de la phalange des Aubanel, des Gras, des Roumanille, pour mener la cause à la consécration universelle... Seul, il aura vu le Pactole affluer au Rhône, et les cent mille francs d'un prix Nobel tomber dans la *Coupo Santo*, qui ne semblait pas destinée à s'emplit jamais d'un tel flot d'or, — de l'or du Nord venant éclairer le Midi.

Mais l'illustre poète n'a pas voulu mettre en cave la vendange heureuse. Il a convié toutes les ombres chères de ses compagnons disparus à la libation glorieuse du *Cinquantenaire de Mireille*, et de l'érection de sa statue à lui, Mistral, vivant ! Et pour qu'elles puissent assister magnifiquement aux prochaines commémorations arlésiennes, il leur a préparé un logement : le *Palais du Félibrige*.

Tout de suite, avec sa superbe habituelle, le lauréat du *Prix Nobel* avait trouvé l'emploi de la somme. Souverain de l'idéal, dont toute l'existence s'était tenue dans la simple maisonnette de famille, il rêvait parfois d'une résidence plus grandiose, non pas pour lui dont l'ambition finale était le petit mausolée au cimetière du village natal ! — mais pour l'Empire du Soleil ! Oui, un Palais du Félibrige, où emménagerait et s'augmenterait le *Muséon arlaten*, trop à l'étroit à un étage du Tribunal de Commerce ! Le *Muséon arlaten*, précieux et naïf reliquaire de la tradition familière et du génie poétique de la Provence ! Mistral avait tourné son dévolu sur le bel ancien hôtel de Laval, du xv^e siècle.

Comme le note fort bien Marcel Coulon, entre Avignon et Arles, le cœur de Mistral ne balançait pas :

« Bien que Maillane soit moins éloigné d'Avignon que d'Arles, cette dernière ville est la capitale de son terroir. Mistral est un Arlésien, et non point un Avignonnais. *Mirèio* sa première œuvre et son chef-d'œuvre, le poème qu'il a le plus tiré de lui-même, de ses souvenirs initiaux, se passe en terre arlésienne. Arles s'y trouve telle qu'elle dut apparaître aux yeux de Mistral enfant, car c'est par la bouche d'un enfant que le poète lui rend hommage. »

Eh quoi, jamais été en Arles ?
J'y suis allé, moi qui vous parle !
Belle, j'y suis allé, et par terre et par eau.
Arles ! si loin elle s'allonge
Que du grand Rhône qui la longe
Elle tient les sept bras qu'il plonge
En mer... Des bœufs marins paissent dans ses îlots.

Arles a ses chevaux sauvages ;
Arles, l'été, fait davantage
De blé, qu'il lui faudrait pour sept ans se nourrir !
Le lait y coule par fontaines ;
De poissons ses barques sont pleines.
Et sur l'effroi des mers lointaines,
Ses fiers navigateurs voguent pour l'enrichir...

Et, tirant gloire merveilleuse
De sa patrie soleilleuse,

Il disait, le gentil drille, en sa langue d'or,
La mer bleue baisant ses rives,
Et Mont-Majour dont les olivés,
Font les meules toujours actives,
Et le cri qu'aux marais fait ouïr le butor.

Mais, ô cité brune et merveille ;
La merveille de tes merveilles,
Il oublia, l'enfant, de la dire : le ciel
Arlaten à tes filles donne
Leur beauté pure de madone,
Comme les raisins à l'automne,
Des senteurs aux montagnes, et ses chants à l'oisel...

(Cette citation permettra de juger de l'entreprise de Marcel Coulon de substituer aux traductions en prose de Frédéric Mistral une traduction en vers. Cette initiative soulève discussions et polémiques, qui s'éteindront avec le temps — où l'on ne jugera plus que sur pièces, tandis qu'actuellement il s'explique suffisamment que la veuve du poète ne veuille connaître d'autre version française que celle de Frédéric Mistral. Mais l'effort tenace et désintéressé de Marcel Coulon, Nîmois, mistralien de naissance et de culture, ne saurait laisser indifférents les lettrés du félibrige, les profanes, curieux d'approcher au plus près le maître de la renaissance provençale.)

Aussitôt, Frédéric Mistral allait se trouver aux

prises avec les contingences locales, municipales, départementales et gouvernementales ! Et moi aussi ! Mais pour moi, c'était toute joie et tout honneur que le hasard me permît de servir le maître de Maillane et de l'aider à se diriger dans le dédale des difficultés administratives — et à en sortir. C'est ce qui me procura l'occasion, avec son assentiment, de crayonner ces souvenirs au portail du monument avant qu'il ne fût ouvert aux pompes officielles.

Donc, on négociait avec une lenteur toute méridionale — qui risquait de n'aboutir que pour le Centenaire, Frédéric Mistral avait offert d'acheter l'hôtel de Laval, où était le Collège — que l'on se proposait de transférer à l'École Primaire Supérieure, en construction.

Grâce à l'aubaine particulière, la ville, sans grever ses finances, pouvait désaffecter l'ancien immeuble, et installer une école plus vaste pour recevoir les élèves du Collège. Mais il fallait l'agrément du Ministère. Si la suppression était décidée, en principe, du vieux collège appelé à se confondre dans la jeune école, la solution pratique exigeait quelque délai. Mistral commençait à s'inquiéter des retards bureaucratiques. Un soir de juin 1906 qu'il disait ses doutes en ma présence je lui proposai de tenter une démarche précise auprès du nouveau grand maître de l'Université : Aristide Briand.

Oh ! je n'affirmerai pas que Mistral ait accepté d'enthousiasme de s'adresser au rapporteur de la Séparation ! Enfin, il me confia le petit dossier, et, peu après, il pouvait m'écrire :

Mon cher ami,

Je vous remercie pour l'activité que vous avez mise à présenter et à recommander à M. Briand le projet relatif au Muséon arlaten. Je vous donne copie de la charmante lettre que m'a adressée M. Briand. Si vous croyez qu'il soit urgent de remercier votre ami dès à présent, vous voudrez bien me le faire dire.

F. MISTRAL.

Voici la lettre du ministre dont je prends le texte sur la copie conforme de la main de Mistral :

Mon cher maître,

J'ai été mis au courant de votre généreux projet par M. Ajalbert et j'ai pris connaissance des documents qu'il m'a soumis. J'ai mis immédiatement la question à l'étude et j'espère que nous pourrons trouver une solution favorable à vos désirs. Soyez assuré que je la cherche avec la sympathie la plus vive pour votre projet et la plus respectueuse pour votre personne et pour votre œuvre.

Aristide BRIAND.

Ainsi, le poète jetait son trésor par les fenêtres dans l'Hôtel de Laval, le maire d'Arles acquiesçait et le ministre se montrait favorable.

J'étais fier de moi, je ne le cacherai pas.

Or, il n'y avait rien de fait et tout se disloquait, la semaine suivante. C'était le désarroi, mélancoliquement traduit en trois lignes :

Voici, mon cher ami, le renseignement que je reçois et que je vous communique non sans embarras... Qu'il est difficile de faire un peu de bien!

F. MISTRAL.

C'eût été trop beau que cela se déroulât simplement comme une farandole!

J'avais demandé une note sur la situation du Collège pour joindre au dossier. Un ami de Mistral s'était précipité chez le principal du Collège, qui lui avait affirmé que l'établissement n'avait jamais été aussi florissant, que pas un de ses élèves n'émigrerait à l'école nouvelle :

Arles, le 13 août 1906.

A F. Mistral,

Dès que j'eus reçu votre lettre du 10 août, je cherchai à me renseigner sur l'objet de la demande Ajalbert; la seule personne qui put me fournir des tuyaux précis était

le principal du Collège. Or M. Castel passe ses vacances à la campagne dans les environs du Petit Clar.

Nous avons donc samedi, M. Eyssette et moi, pris un fiacre et nous nous sommes rendus à la campagne de M. Castel.

Il résulte des affirmations de M. Castel que notre Collège n'est nullement en décadence ; et que le chiffre de 190 élèves qu'il comptait à cette heure n'a peut-être été jamais atteint. Voilà un renseignement puisé à la source.

M. Castel nous a d'autre part affirmé que l'état déplorable des constructions constituant le Palais de Laval nécessitait comme réparations indispensables des sommes folles. Quand on aura dépensé 50.000 francs dans cet immeuble, on ne s'apercevra d'aucun changement, presque, dit-il. Les toitures sont à refaire ; et toutes les menuiseries des fenêtres (il y en a une centaine au bas mot) et tous les carrelages. Ce sera un gouffre de dépenses que cet immeuble-là, et quand on y aura dépensé des cent mille francs on s'apercevra que l'argent dépensé l'aura été au profit de la ville, propriétaire, sans qu'on ait la certitude, de voir le contrat de location respecté jusqu'au bout.

Excusez-moi, maître, de vous donner mon avis très franc sur une combinaison qui n'est avantageuse qu'en façade (c'est le mot). Le projet de contrat que j'avais rédigé en 1904 n'était en somme qu'un contre-projet bien

défectueux puisque le Maire en vient d'accepter les grandes lignes et que la ville y trouve admirablement son compte.

Mais voilà, M. Ajalbert ne sait rien de tous ces dessous et il pousse, il pousse...

Le 17 août, découragé, F. Mistral m'écrivait :

Maillane, 17 août 1906.

Mon cher ami,

La question devient embarrassante et ne pourra être éclaircie que par l'expérience qui va se faire. Dès que l'Ecole primaire supérieure en construction sera ouverte, on verra si la plupart des élèves du Collège passeront à la Primaire comme le croit le maire d'Arles, ou s'ils resteront collégiens, comme le dit le Principal.

Il y a, en plus, d'après la lettre que je vous ai communiquée, les grosses réparations qui seraient à faire au Palais de Laval ; s'il n'y a pas d'exagération (ce que je saurai par l'architecte du monument qui va du reste être classé).

Laissons donc traîner l'affaire, car rien ne presse et nous sommes logés. D'ailleurs, nous pourrions nous camper aussi dans quelque autre ancien hôtel d'Arles, et nous en avons trois ou quatre en vue. Mais l'hôtel de Laval, le plus spacieux et le mieux placé de tous, aurait ma préfé-

rence, si une fois classé, le ministère des Beaux-Arts voulait aider à la restauration.

Je regrette, mon cher Ajalbert, de vous avoir causé tout ce tracas de démarches et je vous suis quand même extrêmement reconnaissant de l'empressement extrême que vous avez mis à m'être agréable. Quan vai plan, vai van. Attendons.

Je vous remercie la main dans la main.

F. MISTRAL.

Mais je ne restais pas inactif, comme le constate la lettre suivante :

Maillane, 22 septembre 1906.

Mon cher ami,

Hier, le maire d'Arles m'a lu une lettre de l'Inspecteur d'Académie lui annonçant que le ministre acceptait la désaffectation du palais de Laval et l'annexion du Collège d'Arles à l'Ecole primaire supérieure de la même ville.

Le maire m'a déclaré que, moyennant un don de 10.000 francs à la Ville pour les dépenses de l'annexion, le conseil municipal, nous accorderait le palais en question pour l'installation du Muséon arlaten. Je vais donc d'ici là huit jours lui présenter notre projet de transaction avec les conditions qui nous paraissent nécessaires pour assurer l'autonomie absolue de notre fondation. Il nous faudra

environ 80.000 francs pour la restauration du monument et son aménagement. C'est une forte somme, mais je me lancerai quand même dans cette dépense, si la municipalité accepte nos conditions.

J'espère que la solution aura lieu dans le sens désiré — et je vous remercie de nouveau pour le bon coup d'épaule que vous nous avez donné.

Cordialement.

F. MISTRAL.

Malgré tout, Mistral redoutait du tirage, ou quelque manœuvre de la dernière heure :

22 novembre 1906.

Mon cher Ajalbert,

Ne vous ayant pas vu à votre retour d'Italie (car je vous crois de retour), je vous écris à Paris pour avoir de vous le bon et dernier coup d'épaule au sujet du Muséon arlaten. Le maire d'Arles est à Paris en ce moment pour obtenir du ministre Briand l'ordonnance définitive qui autorise la désaffectation du local occupé par le Collège d'Arles et l'annexion de celui-ci à l'École primaire supérieure créée en cette ville.

Votre amicale influence ne sera pas inutile, car il me revient que certaines oppositions couvaient : l'enseignement primaire aurait peur d'être subordonné à la direction du

Principal du Collège à la suite de l'annexion. J'espère bien que le ministère ne se laissera pas influencer par ces motifs minimes et que, grâce à M. Briand, le Muséon arlaten, premier musée ethnographique de France, pourra se développer comme il le mérite, dans le plus beau palais d'Arles. Mon cher ami, il y a urgence, aidez-nous, je vous prie. En vous serrant la main.

F. MISTRAL.

Ces quelques extraits de correspondance indiqueront assez par quelles tribulations Mistral ne s'est acheminé que lentement vers le palais du Félibrige.

Enfin, tout s'arrangeait peu à peu et victoire nous restait.

Maillane, le 30 décembre 1906.

Mon cher ami,

Merci pour les étrennes que vous m'offrez pour mon jour de l'an neuf : La Noël de Mistral (Siècle) et Le Rêve de Mistral (Avenir du Tonkin) ; c'est charmant et exposé en parfaite ordonnance.

Mais j'ai encore besoin de votre « Sésame, ouvre-toi ! » pour l'effective livraison de mon palais Laval malgré le traité signé avec le maire d'Arles qui me livre ce local après cette année scolaire, malgré l'assentiment de Briand qui nous fut communiqué par l'Inspecteur universitaire de

Marseille, malgré le voyage que le maire d'Arles fit pour hâter la solution : la tardive évacuation du Collège, et l'aménagement qui devra suivre, renverront notre prise de possession à deux ou trois ans.

Si j'avais votre âge, mon cher Vercingétorix, et votre barbe blonde, je pourrais attendre sans impatience. Mais songez que, dans trois ans et demi j'aurai atteint, si Dieu et sainte Estelle le permettent, quatre âges d'hommes comme Nestor. Il ne faut pas plaisanter avec pareilles échéances. Je vous souhaite, mon cher Ajalbert, toutes sortes de bonheurs et je prie, en vrai croyant, Notre-Dame d'Arpajon de vous payer en bonne mère tout ce que vous ferez pour le félibre des Saintes-Maries.

F. MISTRAL.

Je suis payé avec faste de quelques brefs dérangements ! La tâche était facile d'incliner à la requête d'un Mistral le ministre Aristide Briand ; il suffisait qu'il connût l'affaire. Ma courte ambassade n'eut pas à s'épuiser en diplomatie ! Et le triomphe s'apprête :

24 janvier 1909.

Mon cher Ajalbert,

Les fêtes arlésiennes pour le cinquantenaire de Mireille et l'inauguration du palais Félibrige auront lieu à la Pentecôte. Je n'ai pas oublié que vous nous aidâtes de tout

cœur à hâter la désaffectation de ce vieux collège d'Arles que j'ai payé 40.000 francs de mon argent de poète. Ne parlons pas du reste, je veux dire de la restauration dudit Collège et de son appropriation au Muséon arlaten ! C'est le prix Nobel qui en fait les frais. Les travaux sont terminés et le transport des collections provençales a lieu actuellement.

Vive Provence !

F. MISTRAL.

Et vive Mistral qui, si simplement et affectueusement, veut bien se souvenir qu'à la couronne d'or et d'étoiles du Félibrige nous avons mêlé un brin de genêts d'Auvergne.

CHAPITRE VII

A Maillane. — La maison du Génie et du Sage. — Les objets du culte. — La salle à manger ; la chambre à coucher. — Portrait par Lamartine. — La journée de Mistral.

Désormais, je fus un familier de Maillane où naquit Frédéric Mistral le 8 septembre 1830, au Mas du Juge son premier regard ouvert sur « la chaîne des Alpilles ceinturée d'oliviers, comme un massif de roches grecques, un véritable belvédère de gloire et de légendes » au milieu de l'immense et riche plaine tout unie qui va de la Durance à la mer, qu'en mémoire peut-être du sauveur de Rome, du vainqueur des barbares, Caius Marius, on nomme encore la *Caieou*...

Maillane, l'honneur de la contrée, qui tire son nom du mois de mai, *Maiano*, suave comme *Mireio*, ces deux mots heureux de huit lettres : Maillane « qui ne s'oublie jamais » où :

 Tout le dimanche on s'aime...
 Puis, au travail sans trêve
 S'il faut le lundi se ployer...
 Nous buvons le vin de nos vignes
 Nous mangeons le pain de nos blés.

Ici, Frédéric Mistral est né, d'une de ces familles de ménagers qui vivent sur leur bien en aristocrates de leurs terres. Il fut baptisé Frédéric ; mais, raconte le poète, parce que, ni au presbytère, ni à la mairie, on ne voulut accepter le prénom proposé par sa mère : *Nostradamus* par souvenance du fameux astrologue natif de Saint-Rémy ! *Nostradamus* ! L'enfant était voué aux astres.

En 1885, le père mort, la bastide natale passée à d'autres propriétaires, Mistral vint occuper la maison de Maillane qui lui était échue en partage, en face de celle qu'il occupe aujourd'hui. Mais derrière ces murs il ne faut point chercher de révélations profondes. L'œuvre splendide n'est point éclos dans ce bureau paisible du rez-de-chaussée. C'est un génie de plein air, de parfums et de rayons que celui de Mistral qui composait ses poèmes à travers champs dans ses promenades vespérales « tout le poème de Provence vivant, chantant autour de lui avec son front d'azur et son encadrement d'Alpilles ».

Il n'avait qu'à sortir pour s'en trouver ébloui :

« Ne voyais-je pas Mireille en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane, qui venaient pour les vers à soie cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, faneuses, vendangeuses, oliveuses, la poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée

de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes ?

L'inspiration était dans le ciel :

Lou souleu me fa canta!

Le soleil me fait chanter... Et, à travers le crépuscule, auprès du vannier, du laboureur, du bûcheron, du devineur de sources, du chercheur de simples, du berger de brebis, il recueillait passionnément le langage du terroir, les coutumes, les traditions. Le logis de Maillane n'était qu'une dépendance pour engranger la récolte lyrique de chaque jour !

Une heure et demie de voiture : car il faut s'y rendre ainsi, partant d'Avignon, par la route blanche traversant de clairs villages, des cultures finement aménagées, entre leurs palissades de roseaux, derrière quelque bordure d'osiers aux vieilles souches — taillées et retailleées en moignons étranges, avec ça et là quelques lignes de hauts et noirs cyprès décoratifs, et, à l'horizon, ces Alpilles désertiques où la lumière et l'ombre seules montent ou dévalent, par ces rochers incultes, ces falaises poudroyantes...

— Chez Mistral le poète ? interroge le conducteur ; car il est un autre Mistral, parent et voisin, enrichi dans

l'industrie, dont l'auto transporte le poète aux solennités d'Arles ou d'Aix.

— C'est là.

C'est là, entourée d'arbres et d'arbustes, blanche et carrée, toute simple, de justes proportions, une maison semblable à tant d'autres, qui a le mérite de ne pas se faire remarquer... Pourtant, que de remarques à noter qui lui confèrent son caractère si particulier ! Elle ne se distingue point par de faciles ornements. Tout est dans l'allure, qui ne doit rien au hasard.

C'est là.

L'attelage s'arrête, non loin de l'église, près de la place ; il suffit de pousser la grille — et vous n'y êtes pas ! Vous avez pénétré par le côté, sur la cour ; il faut tourner pour gagner le jardin sur lequel donne la façade et la maison apparaît tout autre qu'on ne l'avait aperçue. De loin, avec son front élevé, ne semblait-elle pas accessible à tout passant, son jardin à tous les regards ? Et vous voyez maintenant que vous n'avez rien vu ! En effet, de la route en contre-bas, l'habitation est comme dressée sur un socle, dans l'enclos en élévation. D'un coup d'œil on croit avoir pénétré dans la glorieuse demeure, de prime abord si peu défendue. Or, la haie de lauriers qui couronne le mur de soutènement du jardin en terrasse arrête toute curiosité de l'extérieur !

A l'angle des deux routes, tout contre le village, c'est un ermitage, dans la paix et le mystère, sous le soleil et dans les fleurs.

Car je ne sais pas de jardin plus délicieux que ce petit coin de Paradou, dont Mme Mistral entretient harmonieusement le désordre champêtre. Il y a de beaux lauriers, beaucoup de lauriers. Il y a aussi à foison une certaine petite plante d'encens, dont l'arome domine, à certains jours d'été. C'est comme une petite herbe naine, très pâle dont les feuilles minuscules semblent avoir absorbé toutes les poussières des chemins. Et des myrtes, dont Mistral a donné le nom provençal à l'une de ses héroïnes : *Nerto*. Des tournesols et des roses trémières, violiers rouges, cosmos rouges et blancs, des balsamines et des ancolies, des pétunias et des reines-marguerites et de la verveine. Les fleurs, les feuilles, les branches s'entremêlent dans le foisonnement d'une poussée joyeuse. Il y a, surtout, le figuier et le puits à la margelle usée, et le banc tourné vers la porte au-dessus de laquelle une tête d'Arlésienne est sculptée dans la pierre.

Ce n'est point seulement ici la demeure du Génie, c'est la retraite du Sage qui a inscrit au cadran solaire, illustré d'un lézard, les trois vers :

Beau lézard bois ton soleil...
L'heure ne passe que trop vite,
Et demain, il pleuvra peut-être...

Vous avez franchi la grille, vous avancez, cherchant l'entrée de la maison fermée, comme endormie, mais déjà les chiens noirs sont accourus aboyant doucement, puis reculant. La servante, la Marie-du-poète, ainsi la désigne-t-on, a surgi au-devant de l'étranger. Si vous êtes attendu, Mistral est dans le vestibule déjà, la main tendue.

Frédéric Mistral, ayant fondé le *Muséon arlaten*, tout d'abord avec ses propres collections, n'a conservé que des souvenirs intimes, comme le buste de Gounod, par Carpeaux, un buste de Lamartine à l'antique, cent objets naïfs, comme des ex-voto, gentiment conservés, qui ont pu faire croire que Mistral y attachait une valeur d'art, et comme si un dieu se préoccupait de la qualité de l'encens, du vin blanc de la messe, des affreuses choses qui enlaidissent les temples, des peintures, gravures, statuettes, médailles relatives à son œuvre, surtout à Mireille, répartis dans le vestibule qui sépare le cabinet de travail du salon et mène à la salle à manger. C'est une pièce charmante, du Louis XVI campagnard. Chaises et fauteuils laqués vert d'eau, avec le pétrin,

le buffet, la panetière de Provence du XVIII^e siècle, des originaux exquis de ces meubles aujourd'hui recopiés dans le monde entier. Aux murs, de vieux cuivres du pays, des chaudrons reluisants, un fusil qui a fait des guerres, le fusil du père, des grès, des faïences de Moustiers, deux grands brocs émaillés de vert de Sisteron, cadeau de Paul Arène, demeurant vivant dans la mémoire de Mistral avec Alphonse Daudet vers qui sa pensée retourne sans cesse, comme vers la grande amitié de sa jeunesse et la grande tendresse de sa vie.

A Noël, dans cette salle à manger, Mme Mistral dresse la crèche traditionnelle : une montagne de carton, recouverte de verdure, un peu de neige simulée et des santons provençaux, la sainte Vierge, l'enfant Jésus, le bœuf, l'âne et tous les bergers connus, dont les paysans savent les noms ; un petit lumignon dans une veilleuse rose adore l'enfant Jésus nuit et jour ; quand vient l'Épiphanie, on ajoute les rois.

Chaque jour, pendant quelques heures, cette maison est traversée de visiteurs : nombre d'écrivains et d'artistes se sont assis à la table accueillante ; reporters et photographes ont fait assaut d'indiscrétion professionnelle. Nul n'a vu de la maison et de ses hôtes que ce

qu'il convenait au maître de laisser savoir. Il n'a jamais admis personne dans l'intimité réservée de son existence. Quelle leçon de retenue et de pudeur en ces temps de publicité dévergondée !

Je peux dire que sa petite chambre était une cellule de moine, au lit de bois, à la chaise de paille, au lavabo de marbre, aux ustensiles de toilette méticuleusement nets et rangés. Et c'est tout. Il est extraordinaire comme le détail des contingences quotidiennes s'abolit autour de Mistral. De lui, de son entourage, de sa maison, il n'émane rien que de simple et de sublime. De la conversation littéraire ou familière, se trouve écarté tout ce qui la rabaisserait au propos personnel.

Dans ses *Mémoires*, récits d'enfance et de jeunesse, nulle confidence de journal : il n'est pas de ceux qui « se racontent ». En dehors de son œuvre, il s'est tu, ne livrant rien de lui-même, comme s'il avait rougi de n'être pas tout à fait un dieu.

Quelle erreur et quelle ignorance de Paris de n'avoir aperçu le poète de Maillane que parmi le bruit des Félibrées, les farandoles, et les tambourinaires ! Avec Hugo et Lamartine, Mistral aura été populaire, mais sans rien devoir à la politique, et en écrivant dans une langue étrangère, (étrangère pour les trois quarts de la France d'aujourd'hui), mais nationale pour le Midi et

reconnue par les peuples de Méditerranée. De cela, nos littérateurs ne se rendent pas compte. Or, Mistral est compris de toute la race latine qui a puisé aux sources romanes. Et, en outre, par leur ordonnance classique, par la construction de ses vastes poèmes, *Mireille*, *Calendal*, *Narto* sont bien plus accessibles aux esprits de culture française que toute la production ordinaire, trop spécialisée, du roman et du théâtre contemporains.

Frédéric Mistral a voulu le triomphe du Félibrige, dont il est l'incarnation. Il a mis au service de la cause un demi-siècle de génie et de pensée, de sagesse, et de prudence, sans rien laisser au hasard. Il n'a point été qu'un merveilleux roseau pensant de la petite patrie et de la terre natale. Poète inspiré, il n'y a pas eu de génie plus conscient et qui ait su mieux se discipliner ; le succès ne l'a point surpris ; il revint tout de suite de la pointe poussée à Paris pour asseoir dans son village la capitale d'un empire dont l'éclat rayonne sur le monde.

Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, lorsque l'article de Lamartine le faisait célèbre :

« *Sa physionomie simple, modeste et douce n'a rien de cette tension orgueilleuse des traits ou cette évaporation*

des yeux qui caractérise trop souvent les hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires. Ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal est à l'aise dans son talent comme dans ses habits : la parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne au berger, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accueil, gouverne toute sa personne. Il intéresse, il émeut ; on sent dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi.

Lamartine nous peint le jeune Provençal qui aurait pu être un jeune provincial, à l'aise dans ses habits. Il n'en a point changé la coupe, non plus que celle de sa barbe.

De combien de nos grands contemporains préoccupés de « se faire une tête » peut-on en dire autant ? Prenez les photographies de Mistral depuis les plus anciennes : il est toujours le même, il est lui.

Toujours sur la flottante chevelure noire ou blanche, sur le vaste front, le feutre à larges bords ; toujours la chemise à col rabattu où se noue une lavallière, toujours la jaquette déboutonnée sur le gilet droit. Le poète est

d'accueil familial, d'une patience inlassable, d'une humeur égale et gaie. Mais il y a de la majesté, de la grandeur dans sa simplicité, la dignité des rois et des bergers, comme avait défini Lamartine. Certainement d'instinct, il répugne à la petitesse du commérage et à l'autobiographie. Mais il lui a fallu le dessein arrêté ainsi et l'énergie de débouter les indiscrets ; car les assauts à son intimité n'ont pas manqué.

Les visiteurs qui de tous pays s'empressent en foule à Maillane, et à qui le maître semble se donner en se livrant si peu, n'aperçoivent qu'une vie contemplative sous un ciel enchanté, parmi les lauriers et les fleurs enivrantes.

En réalité, il n'est pas de journées plus occupées que celles de Frédéric Mistral. Les mille soucis et les quotidiennes contrariétés ne respectent pas sa glorieuse solitude, et ne le laissent pas impassible. Mais c'est de haut qu'il juge les broutilles humaines. Il les sait inévitables comme les mauvaises herbes dans le champ de blé. La sensibilité de Daudet lui faisait comparer la gloire à un cigare fumé par le bout allumé. Mistral ne la prend que par le bon bout, et n'en tire que les bonnes bouffées. Et puis au service de sa puissante et subtile sagesse, n'a-t-il pas les plus tendres et les plus intelligents conseils ? Auprès du poète, les passants, sous

l'éblouissement du génie, ne prêtent qu'une attention polie à la présence de madame Mistral, silencieusement effacée : de la maîtresse de maison ils ne sauront que la bonne grâce timide, la douceur charmante, le pur regard, la fraîcheur du visage ! Or, Mme Mistral est la grande prêtresse attentive du culte. De l'intelligence la plus avisée, elle a sur tout et tous le jugement le plus perspicace ; elle était l'ineffable conseil de son mari et sa vigilante défense contre trop de tentatives quelquefois disgracieuses. Avec quel tact elle s'entendait à écouter les conversations oiseuses ! Avec quelles précautions, elle faisait apporter le foulard ou la couverture du maître quand l'heure se refroidit ! Comme elle entretenait l'ambiance simple et harmonieuse, avec l'aide de la Marie-du-poète, la servante fidèle qui est de la maison, où sa franchise dévouée, son respect gracieux, son libre parler sonore contribuaient à établir cette atmosphère de simplicité et de grandeur patriarcales !

L'emploi du temps à Maillane ? Lever à sept heures ; après un léger café au lait, Mistral travaillait jusqu'à midi où il déjeunait sobrement de plats rustiques, peu de viande, buvant le vin de son cru bien trempé d'eau, ni café, ni alcool. Après-midi, le maître recevait, lisait, et régulièrement abattait ses quatre ou cinq kilomètres

avec sa femme. En 1884, après un dîner chez Daudet, Goncourt notait :

« *Mistral se met à nous parler de son procédé de travail, de ses vers fabriqués aux heures crépusculaires, à l'heure de l'endormement de la nature ; le matin, dans les champs, selon Mistral, étant trop plein du bruyant éveil de l'animalité.* »

Le souper à [sept heures, [le coucher à [neuf heures...
Mais quelles journées remplies...

De sept heures à midi, correspondance, qui se chiffre par dix ou quinze lettres, et ce n'est pas le remerciement, d'un mot banal, aux envois de livres ; mais le plus souvent de longues lettres personnelles. Des livres qu'il reçoit en quantité, ceux relatifs au Félibrige doivent aller au musée d'Arles, les autres à la bibliothèque d'Avignon : les dédicaces ne traîneront pas sur les quais. Dans l'énorme courrier qui arrive à Maillane, l'*Argus de la Presse* joue un grand rôle : il paraît d'innombrables articles sur le Félibrige et ses poètes que Mistral dépouille pour conserver le plus important aux archives félibréennes.

Correspondance particulière ou générale, tout est absolument classé. Un bibliothécaire professionnel ne viendrait pas à bout de la tâche qu'assume Mistral, chaque matinée. Il y a les lettres d'affaires compliquées

et pressantes, fort nombreuses, auxquelles réplique le créateur du *Muséon arlaten*, avec la méthode d'un juriste : Mistral avait fait son droit. Dans quelques négociations, j'ai pu apprécier de près la promptitude et la justesse de ses vues et de ses décisions sur les points les plus arides.

CHAPITRE VIII

Notre protocole, de Maillane à Arles. — Les dons au « Muséon ». — Pas de catalogue. — De « l'Humanité » à « l'Avenir du Tonkin ». — Au café Brusqué. — D'un hôtel à l'autre. — La mort des Alyscamps.

Les vingt dernières années de sa vie, Frédéric Mistral les avait vouées au « Muséon arlaten », au « Palais du Félibrige. »

Un protocole s'était institué entre nous, à mes passages en Provence, deux ou trois fois l'an. Le mercredi je déjeunais à Maillane, le jeudi, j'invitais Mistral à Arles.

J'avais couché à Avignon, je le prenais en cours de route. On gagnait le palais Laval à pied, de la gare. Du pas des portes, des fenêtres, les visages s'avançaient, se penchaient, des rideaux s'écartaient, des yeux luisaient aux vitres, on retirait les enfants, quelque chaise du trottoir qui auraient pu obliger le maître à en descendre.

Au Muséon, la gardienne, ses filles ; celle-là robuste, allègre, épanouie ; celles-ci pures et graves, dans l'attente du fiancé, accueillent et renseignent.

Je ne me lasse pas d'admirer.

Musée exemplaire, incomparable, qui devrait servir de modèle pour toute province, musée de la Provence de la race, de son histoire intime, de ses traditions familiales, un musée pédagogique et souriant, la plus aimable leçon de choses — et qui n'a pas la froideur cirée et dure d'un musée, tant la vie palpite dans cette exposition rétrospective de tout ce qui caractérise, de la plante à l'homme, les origines, la grâce, la beauté, le génie de la petite patrie. Le poète ne pouvait pas refuser les hommages qui lui venaient en objets hétéroclites, gravures, statuettes, peintures, couronnes, dont s'encombraient le salon de Maillane... des objets de qualité discutable, qui pouvaient porter à sourire et n'avaient valeur que de souvenirs.

Au Muséon, Mistral ne se laissait pas envahir. Il ne s'agissait pas d'entasser des bibelots au hasard, comme il se pratique trop souvent dans les galeries de sous-préfecture. Ici, l'on suivait un plan mûri de poète et de constructeur pour un mouvement déterminé. Il *épurait*, comme pour la langue, dans le *Trésor du Félibrige*.

« — J'ai fait le dictionnaire des *choses provençales*, j'étais l'homme né pour cette œuvre. »

« — J'éprouve à faire tout ça, écrivait Mistral à

Mariéton, tout le bonheur que Goethe prête à son vieux Faust aveugle, quand il comble un bras de mer. »

« — Oh ! monsieur ! disait-il à un étranger qui s'émerveillait que cela lui coûtât si cher, l'argent, c'est à la portée de tout le monde ! »

Aussi tout le monde est-il invité à contribuer.

Mistral a l'idée d'écrire à Rothschild.

Bien ! Seulement voilà : Rothschild n'est-il pas, comme Crésus, un mythe poétique ? S'il existe, comme il y en a plusieurs, quel Rothschild est le vrai ? Auquel faut-il s'adresser ? Il appartient à Mariéton d'éclairer un pauvre Maillanais, et voilà l'utilité du brave chancelier ! Il écrit à Pierpont-Morgan, qui ne répond pas.

Boni de Castellane donne cinq mille francs. Le Midi fortuné est réquisitionné : *Vermouth Noilly-Prat*, *Cagnotte de Monaco*.

Et cependant l'on n'aurait pas été loin, si Mistral n'avait reçu en 1906 cette moitié du prix Nobel, cent mille francs, qui servirent à acheter à la ville d'Arles et à mettre en état le palais de Laval. Arles, d'ailleurs, ne perdit pas l'occasion d'un excellent marché : toutes les couronnes suédoises furent pour elle, pour ses maçons et ses plombiers, et le poète, qui en affaires se révéla toujours inhabile, laissa lui glisser dans la main l'admirable chapelle, qui eût fait un musée idéal

d'art religieux provençal. Elle ne fut pas comprise dans la vente, et sert aujourd'hui d'entrepôt de sacs à plâtre. Elle contient même un des plus beaux retables du Midi, qu'il fut question d'aliéner. Amis du *Museon arlaten*, ouvrez l'œil, veillez, réclamez la chapelle !

Quand Mistral, refusant une candidature législative, écrivait à Mariéton :

« — Nous avons fait route avec les pauvres. C'est avec eux qu'il faut rester ! »

Il donnait une devise au *Museon arlaten*. Il n'y eut pas d'autre don princier que le sien, mais affluèrent ceux des paysans, des petits bourgeois. De là provient la plus grande partie du mobilier et des costumes, aujourd'hui le plus précieux ensemble de France. Avec sa ligne de chance, Mistral créa son musée au dernier moment où ce fut possible. La ruée des antiquaires d'exportation de la vieille Provence, la spéculation, la contrefaçon allaient commencer. Mistral ne se trompait pas quand il comparait sa mission à celle de Noé, son musée à l'arche provençale d'avant le déluge (il mourut cinq mois avant la guerre). Le déluge de la civilisation mercantile a envahi Arles, qui était encore un musée en plein air à la fin du XIX^e siècle, et qui a perdu en

vingt ans toute sa belle chevelure de ferronnerie et de sculptures.

Pendant quinze ans, Mistral consacra au musée tous ses jeudis. Un jour qu'un académicien faisait en automobile la tournée obligatoire Mistral Saint-Rémy, les Baux-Montmajour, le poète, en le reconduisant à sa voiture, disait :

« — Voilà ce qu'il me faudrait pour aller à Arles ! »

Mais, en bon félibre, il faisait route avec les pauvres, c'est-à-dire qu'il prenait la patache maillanaise, montait dans le train omnibus à Graveson.

D'abord, il aura trouvé « l'hôtel Laval », splendide spécimen d'architecture seigneuriale du XVI^e siècle qui sans les travaux de restauration de 1908 à 1910, allait à la ruine...

Il fallait un poète pour constituer cette salle d'entrée : salle de la Flore, de la Vigne et de l'encens, avec la botanique et l'entomologie de la contrée : deux murs, les plantes les plus rustiques avec les propriétés pratiques ou médicinales de la croyance populaire, toutes les étiquettes tracées de la main de Mistral.

Une salle d'honneur à la porte sculptée d'étoiles à sept rayons, escalier d'honneur dont le corps de la rampe, du ferronnier Rougier, d'Aix-en-Provence, est un enrou-

lement de pervenches, la plante symbolique du Félibrige, avec aux murs les drapeaux et bannières des corporations.

Salle des costumes d'Oc, porte de Louis Santet. tableaux, gravures, dossiers, photographies, aquarelles : des vitrines d'étoffes, de coiffes, de fichus, de rubans, de costumes anciens de femmes, d'hommes, de hautes poupées, des éventails, des bijoux.

Salo félibrenco, les portraits d'innombrables félibres.

Salle des pâtres, gardiens et Gens des Mas. Panoplies d'objets rustiques, des instruments agricoles aux selles et tridents de la Camargue.

Salle du meuble provençal, des arts et métiers : garde-robe, panetières, moulins à sel, blutoir, rouets, poterie populaire et faïences de luxe, poids et mesures romaines, pharmacie populaire, métiers à soie, serrurerie ancienne, tableaux de broderie, moules à gaufre, collection de lanternes, le berceau languedocien et le « chef-d'œuvre » du maître-ouvrier d'art, Noailles.

Salles des rites, costumes et légendes : une tarasque et sa fille sexapode à la queue tirebouchonnée, des talismans, des amulettes, des reliquaires, médailles, sautoirs, santons, harnachement de Saint-Eloi, images religieuses.

La chambre espousico, avec des meubles authentiques,

où des mannequins : gardes-malades, visiteurs, servantes en costumes précieux s'empresment autour du lit de l'accouchée avec offrandes et vœux au nouveau-né :

Qué fugue, toun enfant, boun coumo lou pan, pur comme la sau, pleu comme un iou, dre coume uno brouqueto (1).

Salo calendalo (où est reproduit, par des mannequins du sculpteur Férigoule, un souper de Noël, avec sur la table aux trois nappes, où brillent trois chandelles, tous les mets du cru, du *pan calendau* aux escargots et au céleri habituels.

Une salle de l'histoire de Provence, avec blasons, monnaies, etc...

La salo mistralenco, avec le Berceau de Mistral, où est déposé le manuscrit de *Mireio*.

Salle du Rhône et de la Mer.

Salle Jules-Charles-Roux : Tous les instruments de musique, tambourins, du XVIII^e siècle, et galaubets, bijoux, miniatures.

Enfin, la Bibliothèque.

J'avais offert à Mistral de faire le catalogue illustré

(1) Qu'il soit ton enfant, bon comme le pain, pur comme le sel, plein comme un œuf, droit comme une allumette.

du *Muséon* dans le format de mon petit *Guide de Malmaison* (aux éditions de la librairie Nilson). A Paris ! Quand il y avait Avignon, Marseille. Tout de suite les objections du commerce indigène. Le projet traîna — et il n'y a pas de catalogue. L'inventaire détaillé a été envoyé à la préfecture, lors du contrat de donation, et n'en est pas revenu. Il n'en reste qu'un brouillon illisible et incomplet, avec l'accroissement des collections.

Que l'on excuse ce long et sec aperçu, mais Mistral a donné à cette tâche beaucoup de son cœur, de sa pensée. Le moindre don lui était cher. J'avais intéressé Mme Menard-Dorian au *Muséon arlaten*. Avec quelle exactitude il m'en remerciait :

Maillane (Provence), le 20 mai 1907.

*Je suis heureux, mon cher ami, de vous savoir logé au château impérial de la Malmaison et je vous en félicite. Je verse cette semaine les 40.000 francs que j'ai promis à la ville d'Arles pour la cession emphytéotique du palais de Laval, et nous pourrons à la fin de l'année scolaire employer à l'aménagement du *Muséon arlaten* les 60.000 francs qu'il me reste du prix Nobel. Tout ça, grâce à votre amicale entremise, et merci encore. Ce brave Osiris, le restaurateur de la Malmaison, a eu tort d'oublier le *Muséon de Mistral* dans la distribution des millions qu'il a faite en son testa-*

ment. Si j'avais eu l'occasion de lui faire une visite, il aurait peut-être légué une centaine de mille francs pour la restauration du palais d'Arles, car il m'envoyait tous les mois une caisse de son vin de Sauternes ! Enfin, quelque bonne âme nous aidera peut-être à parfaire le monument.

Je vous serre la main de tout cœur.

F. MISTRAL.

P.-S. — *Mme Menard-Dorian nous a envoyé quelques bijoux arlésiens très jolis.*

Maillane, 17 octobre 1909.

Mon cher ami,

Si vous pouvez venir déjeuner à Maillane demain lundi, nous vous attendrons jusqu'à une heure de l'après-midi. Notre ordinaire de village vous changera un peu de la cuisine des hôtels. Si vous avez quelque projet sur Avignon, et qu'il vous soit impossible d'accepter notre invitation, vous voudrez bien m'envoyer une dépêche aussitôt ma lettre reçue. Mais si je n'ai pas de dépêche, nous comptons sur vous pour le déjeuner.

Reçu aussi une jolie lettre de Mme Menard-Dorian, pleine d'enthousiasme pour le Muséon Arlaten, ce qui point ne m'étonne, puisqu'elle l'a visité en votre compagnie. A demain donc et tout à vous.

F. MISTRAL.

Entre deux voyages à Maillane, je faisais de mon mieux pour être agréable à mon illustre maître et ami, que cela amusait de recevoir des coupures où il était parlé de lui, dans les journaux les plus imprévus, de l'*Humanité* au *Courrier Saïgonnais* et à l'*Avenir du Tonkin* !

A mon ami Jean Ajalbert,

Remerciement ému pour le très bel article publié dans l'Humanité sur ma poésie telle quelle. Je ne fus jamais mieux compris, ni plus dignement loué ! Il faut, pour tant donner, être généreux et riche !

A vous, cher Ajalbert.

F. MISTRAL.

Maillane (Provence), La Noël 1912.

Du fond du cœur, mon cher Ajalbert, je vous adresse mes plus vifs remerciements pour le délicieux article du Courrier Saïgonnais qui est mon triomphe dans l'Indo-Chine et le plus émouvant bonjour que la Noël m'apporte ! Que sainte Estelle vous donne tout le bonheur que je vous souhaite de concert avec madame Mistral.

F. MISTRAL.

Au sortir de la séance du matin, au « Muséon », on se rendait au Café Brusque, un de ces cafetons locaux

où nous introduit si joliment Paul Arène. Arrivaient ou attendaient deux ou trois messieurs du Comité du Musée avec M. Honoré Dauphin (qui a pris grande part à la fondation du « Muséon », qu'il administre aujourd'hui), mandataire en permanence, avec qui s'entretenait Mistral devant une légère pâle absinthe. Et ce n'était pas si mal, à 75 ans !

J'étais jaloux de ce quart d'heure où l'on me le prenait, comme eux étaient gênés de ma présence et de mes interventions sans apprêt. Je ne suis pas sûr qu'ils m'aient pardonné d'avoir pris voix prépondérante au chapitre, avec le succès de la négociation pour l'hôtel Laval.

N'est-ce pas, comme disait l'autre :

« M. Ajalbert ne sait rien de tous ces dessous, et il pousse, il pousse ! »

Eh ! oui, et c'est ainsi que le Palais du Félibrige a poussé...

Enfin seuls...

J'avais commandé le déjeuner (soit au « Forum », soit à « l'Hôtel des Hommes ». On alternait, ô Province, ô Politique : il ne fallait pas faire de jaloux !) et pour Mistral l'hôtelier s'était quelque peu efforcé à sortir d'un morne ordinaire. Mon glorieux invité mangeait avec appétit, buvait du blanc et du rouge d'une réserve de

la Crau, jadis entamée avec Léon Daudet. Ah ! comme c'était loin du brouhaha de Paris ! Quelle sagesse, quelle sérénité, au soir de la vie, l'œuvre accomplie.... Avec quelle verdeur, encore, il allait droit à tous les obstacles dont on obstruait ses derniers pas vers la conservation ou la restauration des fêtes, des costumes, des sites de sa Provence. La fontaine de Vaucluse, les Antiques de Saint-Rémy, le Théâtre romain d'Arles ! Tandis que, pour la beauté d'Arles, s'édifie le Palais du Félibrige, — quels massacres aux alentours !

Du Théâtre romain, dont les ruines avaient subi déjà les pires assauts, — sous prétexte de restauration, on refait le pourtour, on rejointoie d'une ignoble maçonnerie les gradins mutilés, et c'est désormais un amphithéâtre d'une laideur atrocement vulgaire, avec les blancheurs de plâtre neuf entre les pierres patinées par les âges ! C'est sur ce fond hideux que se détachent maintenant les deux colonnes monolithes, vestiges d'une lointaine splendeur, que l'on était habitué à voir se profiler de toute leur élégance par la brèche vide des degrés ! De partout, on fait appel à Mistral ! Mais que peut la voix du poète, contre les entreprises voraces de l'industrie, qui ne cesse que lorsqu'elle a gâté le paysage, masqué les monuments, empoisonné les rivières.

Vers 1909, on s'en prenait aux Alyscamps. M. Honoré Dauphin alertait Paul Mariéton, qui courait au *Figaro*, pendant que je protestais à la *Dépêche de Toulouse* (1910) au *Journal* (1913). Je me rendis à Maillane.

C'est Frédéric Mistral qui sera mon guide aux Alyscamps. Je lui ai fait connaître l'indignation soulevée à Paris par les projets de lotissement des terrains mitoyens de l'antique nécropole. D'autre part, M. le maire ému de ce mouvement d'opinion irritée, a tenu à justifier la municipalité et à rassurer le maître :

« — Nous irons voir ensemble », me propose le poète.

Nous prenons rendez-vous pour le train du matin, à Graveson, où, venant d'Avignon, je rencontre le père vénéré de « Mireille », amené par le courrier de Maillane. De la gare d'Arles, une voiture fermée, nous conduit au site fameux et dont les suprêmes vestiges seraient menacés d'un coup irréparable. Mais Frédéric Mistral a pleine confiance dans la parole du maire et les intentions du conseil municipal, dans la vigilance du « Syndicat d'initiative » et de la « Société du Vieil Arles » pour épargner à la Rome gauloise la honte d'un vandalisme, le plus criminel et le plus absurde :

« Arles, à cette heure, tu es moissonneuse et, couchée sur ton aire, tu rêves avec amour de tes gloires anciennes ; mais tu étais reine alors et mère d'un si beau peuple de rameurs que le vent mugissant ne pouvait traverser l'immense flotte de ton port. Rome t'avait vêtue à neuf de pierres blanches bien assemblées. Elle avait mis à ton front les cent vingt portes de tes grandes arènes ; tu avais ton cirque ; tu avais, princesse de l'Empire, pour distraire tes caprices les pompeux aqueducs, le théâtre et l'hippodrome. »

On comprend que, lors de son passage au ministère de l'Instruction publique, M. Maurice Faure ait songé, par quelque fondation parallèle à celle de la villa Médicis, à retenir en terre méridionale nos artistes exilés en Italie. Toute la Provence est riche de monuments et de paysages, et de littératures incomparables. Mais Arles s'illustre seule par les Alyscamps. Quelle histoire prodigieuse que celle de ce cimetière, aussi vaste que la ville, — avec une vingtaine d'églises et de chapelles — où ne se faisaient pas enterrer que les habitants de la région, mais où parvenaient de plus loin, chargés du prix de la sépulture, des cercueils livrés au cours du Rhône. De ces environs d'Arles « où les sépulcres rendaient le terrain tout montueux », au témoignage de Dante ; de ces entassements de sarcophages où l'Arioste

voyait les sépultures des preux de Charlemagne, que reste-t-il aujourd'hui, après des siècles de déprédations ?

Vers le XVI^e siècle, la faveur s'écarta de la nécropole païenne pour suivre les ossements de saint Trophime au cloître désormais célèbre. La dévastation s'organisa. Charles IX faisait des cadeaux de sarcophages illustrés d'inscriptions, de bas-reliefs admirables. On en expédiait à Lyon, Marseille, Rome. Aujourd'hui, il y en a partout, même dans le musée d'Arles. Il n'y a qu'aux Alyscamps qu'ils sont en petit nombre et les moins ornés.

Quelle détresse, dont ne sont pas responsables que nos contemporains ! Dès 1612, on condamnait des Arlésiens qui avaient brisé des tombeaux des Alyscamps. D'ailleurs, l'exemple des profanations était fourni par les religieux, les Minimes, qui, en 1615, étaient autorisés à s'établir à Saint-Honorat !

Cependant, de désastre en désastre, les Alyscamps, réduits à une courte allée de pierres antiques et d'arbres ostentatoires menant à l'église et aux chapelles en ruine, dressaient jusqu'à ces dernières années un décor où pouvait s'exalter l'imagination et se satisfaire la nostalgie des amoureux du passé. L'été, l'automne, il y a quelque trente ans, quand la petite ville morte s'enfié-

vrait d'une « *corrida de muerte* » aux arènes, par les ruelles et les placettes envahies de milliers d'aficionados, des groupes d'Arlésiennes sculpturales, avec la coiffure et le costume historiques, poussaient leur promenade jusqu'à ce champ de repos et de solitude, qu'elles peuplaient, une heure, de beauté grave et fière ! Les rideaux de feuillage, le mystère du soir tombant cachaient les laideurs du voisinage, — et puis le cortège de belles vivantes, magnifiques d'éclat et de jeunesse, et partout pareilles à des statues, dans le vêtement de l'autre siècle, retenait les regards entre ces alignements de pierres millénaires...

Ce matin souffle un vent terrible, éperdu, glacial ; nul feuillage aux arbres. Les Alyscamps ne sont qu'une médiocre allée, toute ravinée par les charrois des fermiers riverains, dont les portes s'ouvrent sur la voie sacrée. L'allée est bordée, d'un côté, par un mur que ne masque aucune végétation ; de l'autre côté, par un talus du canal. A droite et à gauche, des sarcophages qui ornent la chaussée, sont comme des mangeoires, des auges à l'abandon.

C'est derrière le mur qu'il se passe quelque chose dont s'inquiètent les fervents de ces parages visés par la spéculation. Par un tableau qui ne laisse aucun doute sur le but des propriétaires, les champs contigus

aux Alyscamps sont en vente à lotissements... La municipalité, au dernier moment, a engagé des pourparlers... Il n'est que temps, si l'on veut sauver de la catastrophe le maigre territoire où se resserre présentement le souvenir le plus lointain du passé d'Arles. Les terrains aliénés, ce sont des constructions d'usines ou d'habitations, avec servitudes de passage et de circulation par l'allée, qui s'élèveront ; c'est la mort des Alyscamps, après tant d'odieuses mutilations, d'âge en âge...

La dernière date de deux ou trois ans. Elle consista dans la coupe abominable pratiquée, pour un grossier et insignifiant intérêt de lucre, au haut des peupliers qui masquaient les proches établissements industriels consentis par les précédentes édilités.

Les Alyscamps sont à l'abandon, Ils ne sont pas entretenus. On y accède par des terrains vagues, à travers le passage à niveau du chemin de fer. Le mur aurait pu être dissimulé par des arbustes. Le talus du canal aurait pu être planté de ces cyprès qui forment de si décoratives palissades dans la campagne environnante. Rien. Aucune mesure de précaution. Mais je ne voyais que Frédéric Mistral, mince et droit, d'altière stature, dominant tous ces débris qui vivront éternellement dans son œuvre. Il ne doute pas, je l'ai dit, que la municipalité

ne mène à bien ses négociations d'achat d'une bande de terrain qui isolerait les Alyscamps des bâtisses futures. Oui, quelques soins de voirie, des rideaux de cyprès, une zone intermédiaire, cela pourrait s'arranger très bien...

Cependant, le maître, tout de même, ne reconnaissait plus les Alyscamps de ses rêves, « où le Christ avait dit la messe », ni ceux de jadis :

— Je ne retrouve plus les peupliers, me dit-il.

En effet, le poète, retenant de ses deux mains le vaste feutre et le cache-nez que tourmentait la rafale, cherchait au ciel. Hélas ! ces peupliers ne sont plus si hauts : on les a raccourcis de huit mètres, décapités. Naguère, aucune photographie ne reproduisait leurs cimes légères, faute de recul. On les a rapprochés de terre...

D'ailleurs, cela n'aurait point réussi au bénéficiaire. L'acquéreur des bois coupés les faisait débiter lorsqu'il eut le bras saisi dans l'engrenage, à la scierie. Le corps suivit. En Arles, on vous dira que le peuplier est dédié à Hercule, — et l'on ne doute pas que le héros n'ait voulu venger l'injure faite à son arbre.

Hélas ! Hercule peut ressusciter, il ne suffira pas contre les architectes !

On retournait au café ; un doigt de chartreuse, un cigare d'un sou ; quelques instructions encore à ses aides, et l'on se dirigeait vers la gare...

A ce rythme, il ne me semblait pas que Mistral pût vieillir. Je le retrouvais toujours pareil. Vieillesse est un substantif qui ne pouvait s'employer pour l'auteur de « Mireille », entré depuis sa jeunesse dans l'immortalité.

CHAPITRE IX

La vigne de Mistral. — Le tombeau de Mistral. « Pas de bêtises après ma mort. » — L'épithaphe du poète.

Jamais Frédéric Mistral ne parlait de sa santé. Les déjeuners avec Mistral ne comportaient pas d'autre régime que la mesure !

Par exemple, jamais je ne l'ai vu plus allègre et droit que l'après-midi où il nous conduisit au cimetière, à son tombeau. Vraiment il faisait un temps à parler de la mort : l'orage s'abattait en trombes apocalyptiques sur les vendanges inachevées ; le désastre s'acharnait sur la vigne...

Ce fut le début de la conversation à Maillane dans la blanche salle à manger que Paul Arène comparait à l'intérieur d'un phare. Mais ici la lampe ne s'éteint jamais, il y brûle sans cesse la flamme géniale inextinguible.

Mistral nous faisait goûter son raisin. Il avait donc des

vignes ? Non, plus de vignobles, un petit clos, pour sa bouteille personnelle. Après avoir planté, comme tout le monde, il y a une dizaine d'années, escomptant la facilité du bénéfice, il avait bientôt arraché ses vignes, reculant devant la dépense du matériel, de « la *vaisselle vinaire* ».

A ce moment la servante parle à l'oreille du maître, qui sort, rentre peu après, pose sur la table des papiers, une facture [dont il nous montre le timbre, frais acquitté.

— Je viens de verser 1.500 francs à mon entrepreneur... Vous ne vous douteriez pas pour quel travail ? Eh bien, j'ai fait faire mon tombeau... (En Annam, en Chine, souvent mes hôtes m'avaient montré leurs monuments funéraires, construits d'avance, qui font partie pour ainsi dire d'un mobilier usuel tant soit peu confortable... En France, c'est plus rare...)

Frédéric Mistral avait songé à déjouer les improvisations intempestives de la « dernière heure » : *Il ne voulait pas de bêtises après lui* ; il redoutait le bel enterrement.

Les yeux de Mme Mistral s'embrument ; l'inquiète et tendre épouse s'attriste du tour que prend la causerie ; mais cela ne saurait durer. Comme le vent chasse les noirs nuages, d'une voix joyeuse, d'un geste

dominateur, le maître refoule si loin les pensées lugubres !

Jamais Mistral ne m'était apparu aussi en verve, d'une telle fougue juvénile, si robuste, et si droit dans sa fière stature : il semble bien commander au temps ! Aussi Mme Mistral s'est rassérée, et conte à son tour des traits de la race, ce mot d'une jeune fille toujours gaie, qui disait :

« — Chez nous, c'est de famille, on meurt en riant ».

C'est dans une journée aux Baux, devant le pavillon de la Reine-Jeanne que l'idée de son tombeau a traversé son esprit.

Mais comment rendre cette parole qui a des ailes, ce geste qui fait de la lumière ! La tempête peut s'amonceler au dehors, nous sommes dans le phare où brille la radieuse clarté. Quel discours exquis sur la gloire, sur la gloire éphémère, sur la postérité chanceuse ! Nous citons Homère, Virgile. Mais l'aède du *Poème du Rhône* est sceptique :

— Qui lirait l'*Odyssee* et l'*Enéide*, si ce n'était aux programmes scolaires ?

Il n'inscrira donc pas même son nom sur la pierre funèbre, mais cette épitaphe seulement qu'il me confie inédite :

*Non nobis, domine, non nobis,
Sed nomini tuo,
Et Provinciae nostrae
Da Gloriam.*

Ce n'est pas pour lui, mais pour Dieu, et à la gloire de la Provence, que s'élèvera le monument...

— Oui, je sais bien comment cela se passera. Tenez ! je viens de l'expliquer en vers... Je vais vous les lire :

MON TOMBEAU

« Sous mes yeux je vois l'enclos — Et la coupole blanche —
Où comme les colimaçons — Je me tapirai à l'ombrette.
Suprême effort de notre orgueil, — Pour échapper au temps vorace.
Cela n'empêche pas qu'Hier ou Aujourd'hui —
Vite se change en long oubli.

« Et quand les gens demanderont à Jean des Figues, à Jean Guévré : « Qu'est-ce que ce dôme ? » ils répondront : « Ça c'est la tombe du Poète,

« Poète qui fit des chansons pour une belle Provençale qu'on appelait Mireille; elles vont, comme en Camargue les moustiques,

« Eparpillées un peu partout. Mais lu idemeurait à Mailane. Et les anciens du terroir l'ont vu fréquenter nos sentiers.

« Et puis un jour on dira : « C'est celui qu'on avait fait roi de Provence. Mais son nom ne survit plus guère que dans les chants des grillons bruns. »

« Enfin à bout d'explications. On dira : « C'est le tombeau d'un mage. Car d'une étoile à sept rayons le monument porte l'image. »

Lecture émouvante, s'il en fut, mais Mistral ne semblait pas, ne voulait pas prendre garde à notre trouble.

— Et puisque je l'ai payé, nous pouvons aller le voir.

En route pour le cimetière proche; parmi les dalles sombres et les mausolées de village, s'élève la jolie réplique du *Pavillon de la Reine-Jeanne*, si gracieux avec sa coupole légère, ses arcades élégantes, ses sveltes colonnettes.

Mistral, rêvant que le paradis devrait être la réalisation de ce que l'on a souhaité sur terre, pense qu'il sera bien sous ce kiosque charmant pour tenir une éternelle Cour d'Amour. Avec l'Etoile du Félibrige, le masque de son chien Pan-Perdut, quelques « Belles têtes » seront sculptées aux clefs de voûte : — des Arlésiennes.

— Il ne faut pas oublier celles qui nous ont inspiré, murmure le Poète.

Retournant à sa maison, il se félicite encore :

— Si je m'étais adressé à un architecte, il m'aurait fait un monument funéraire... Or, je voulais quelque chose à mon goût. Cela en vaut la peine, c'est pour longtemps. Il y a quelques branches du jardin qui me le cachent un peu, je vais les faire abattre... Je suis très heureux à la pensée que je serai bien logé pour l'éternité.

— Maître, voulez-vous m'en laisser prendre copie et m'autoriser à publier.

Il me copia la pièce lui-même et m'en fit la traduction qui parut au *Matin* sous le titre : *Le Pavillon de l'Eternité*.

CHAPITRE IX

Le cinquantenaire de Mireille 1859. — Prière d'insérer de la librairie Roumanille : l'amour et non la haine, la paix et non la guerre. 1909. — Divisions et querelles. — Autour de la statue. — L'effroyable tuile...

Dix-huit cent cinquante-neuf

Dix-neuf cent neuf

Le cinquantenaire de *Mireille* ainsi annoncé à sa naissance.

J. Roumanille, libraire-éditeur, 19, rue Saint-Agricol, Avignon.

Vient de paraître :

MIRÉIO

poème provençal
de Frédéric MISTRAL

Un beau volume in-8°. Prix : 5 francs.

Nous sommes heureux et fier de l'annoncer : l'épopée de la Provence vient d'éclorre. Sous la forme d'un récit à la fois épique et populaire, un jeune poète du Midi de

la France, M. Frédéric Mistral, vient de traduire dans sa langue maternelle son enthousiasme pour son pays et pour les mœurs homériques de nos campagnes. L'ancienne épopée chantait les guerres héroïques, les sanglantes mêlées, les longs assauts, les conquérants illustres, et attentifs, les peuples et les rois entendaient avec orgueil les chantres de leur gloire.

MAIS DE NOS JOURS LES COMBATS MEURTRIERS n'inspirent plus guère les poètes. Les rivalités de peuple à peuple tendent de plus en plus à s'éteindre, et du cœur de chaque homme, du cœur de chaque nation s'élève une aspiration ardente à la paix universelle. Les peuples comprennent enfin leur solidarité, cherchent à se connaître, car ils veulent s'aimer. Et qui, mieux que le poète, peut connaître et aimer son pays ? Voilà pourquoi Mistral a chanté la Provence, pourquoi il l'a chantée en provençal ; pourquoi il a chanté L'AMOUR ET NON LA HAINE, LA PAIX DES CHAMPS ET NON LA GUERRE, les grandes scènes de la vie rurale et non les glorieux carnages.

L'amour, éternel foyer de poésie, forme le sujet principal du poème de F. Mistral. Sous le ciel d'Arles, autour d'une belle jeune fille, de Mireille, l'action déroule en douze chants et en stances de sept vers ses nombreuses péripéties ; les laboureurs, les pâtres, les bouviers, les pêcheurs, les

matins, les vieux soldats de nos grandes guerres sont les héros du drame, et le ciel et l'enfer prennent part à l'action et s'intéressent à la passion d'un jeune couple.

Qu'on se rassure. On ne trouvera pas ici ce merveilleux invraisemblable, ces fictions allégoriques dont la froide intervention a glacé tant de poèmes. Le merveilleux employé par Mistral se retrouve tout entier dans les croyances pour lesquelles et au milieu desquelles chante le poète.

La nationalité provençale se reflète dans ce livre comme se reflètent dans les rapides flots du Rhône les splendides monuments de ses villes riveraines et les grands peupliers blancs de ses bords. Mœurs, foi, légendes, gloire, souvenirs, langue, usages, coutumes, monuments, travaux, jeux, fêtes, paysages, passions, caractères, tout ce qui attache à la patrie, tout ce qui fait parler l'exilé, tout est là, tout s'y déroule, non pas avec la monotonie du poème descriptif, mais avec l'intérêt, la chaleur, la rapidité, la noblesse du poème épique.

Cordial et grand Rouma, qui parlait comme à Locarno dans cet enthousiaste prière d'insérer!

Dix-neuf cent neuf...

Les félibres n'étaient pas gens à négliger pareille occasion de faire du bruit :

Le cinquantenaire de Mireille!
L'inauguration du Palais du Félibrige!
La statue de Mistral!

Quel programme, qui, pourtant, ne s'était pas élaboré sans tiraillements, et dont l'exécution ne manqua pas de faire apparaître des divisions fâcheuses, entre les troupes et l'état-major félibréens, sous la direction cas-sante de M. Pierre Devoluy, le Capoulié en exercice, à qui l'on reprochait d'avoir trop gardé les habitudes de son métier :

Il confond trop souvent le Consistoire avec la ca-serne et il a tort de croire qu'il peut traiter ses collègues comme ses conscrits. Alors, parce que M. Devoluy s'appelle en réalité M. Paul Gros Long, capitaine au 7^e régiment du génie et qu'il aspire à un quatrième galon, nous serons obligés de ne pas voter pour qui a nos sympathies ?

Eh bien! c'est là une situation inadmissible, et je m'é-tonne que ceux qui, en 1901, ont porté M. Devoluy au Capoulierat ne l'aient pas prévu. Je vous ai parlé tout à l'heure du but du Félibrige. Ce but n'est ni républicain, ni royaliste, ni impérialiste. Mais il est contraire à la doctrine de l'Etat césarien quelle que soit son étiquette.

Or, nous vivons depuis plus de cent ans — je pourrais dire depuis plus de deux cent cinquante ans — en plein césarisme. Comment peut-on concevoir qu'une société combattant les idées générales sur lesquelles s'appuie le gouvernement parisien, celui qui, selon la parole du maître :

Nous regis
e nous caugis

ait pour chef un homme enchaîné à ce même gouvernement par les lois de la plus stricte discipline. Qu'un fonctionnaire inamovible, jouissant ainsi de son indépendance à peu près complète, puisse être élu au Capouliérat, je n'y contredis pas. Qu'un fonctionnaire même amovible puisse faire partie du Consistoire, je l'admets volontiers. Mais que toutes les destinées de l'association soient remises entre les mains d'un homme qui n'a pas le droit de signer une ligne de son vrai nom, sans la permission de son colonel, cela je ne l'admettrai jamais. Un Capoulié doit être libre. Il faut qu'il puisse tendre la main aux ennemis du gouvernement aussi bien qu'à ses amis. Il ne faut pas que les intérêts personnels de carrière puissent être en contradiction avec ses devoirs de Capoulié.

Puis tout récemment l'on reprochait à Devoluy d'avoir choisi Saint-Gilles (pour y tenir la *Sainto Estello* de 1908 où devaient être élus quatre majoraux) par manœuvre électorale, au lieu d'Arles.

A la *Sainto Estello* de 1908, il fut question de l'assemblée de 1909. Mais, comme d'habitude, le Consistoire, qui est beaucoup trop indolent, — à mon humble avis, — laissa au bureau le soin de choisir le lieu où elle se tiendrait. Tout le monde pensait qu'Arles ou Maillane seraient désignés et je suis persuadé que si l'on n'avait pas eu cette conviction, on aurait pris une résolution ferme. Mais l'érection de la statue de Mistral n'était pas encore décidée. On savait seulement que 1909 serait le cinquantième anniversaire de l'apparition de Miréio et qu'à cette occasion une manifestation publique aurait lieu pour glorifier le maître. Que serait cette manifestation ? Se ferait-elle à Arles ? Se ferait-elle à Maillane ? Nul ne pouvait le dire. Quelques personnes se demandaient même s'il ne serait pas possible d'élever aux Baux, cette Acropole de l'ancienne Provence, un monument portant, non l'effigie de Mistral, mais celle de « Mireille » et de « Calendal. » Ce ne fut qu'à la fin de 1908, que le projet de M. Jules Charles-Roux ayant pris corps, toutes les autres idées furent abandonnées.

Quand le Conseil municipal eut autorisé l'érection de

la statue de Mistral et qu'un comité se fut formé pour organiser les fêtes du mois de mai, personne ne mit en doute que la *Sainto Estello* de 1909 se tiendrait à Arles. On fut extrêmement surpris quand on apprit par les lettres de convocation qu'elle se ferait à Saint-Gilles. M. Devoluy ne manquera pas de rejeter la responsabilité de la décision sur le bureau consistorial. Mais pour ceux qui sont au courant des choses, il n'y a pas de doute qu'elle lui incombe personnellement et exclusivement, et j'attendrai pour changer d'opinion à cet égard de savoir si MM. Arnavielle, Mouzin et Planté, ont été consultés et mis au courant de la situation vraie. Je ne parle pas de M. Roujat, qui n'a jamais eu d'autre opinion que celle de son capitaine.

Le choix de Saint-Gilles, rapproché d'une note qui a paru dans *Vivo Prouvenço !* du 7 avril 1909, a fait penser à beaucoup que M. Devoluy apporte dans la direction du *Félibrige* un exclusivisme singulier. Il considère comme fait contre lui et contre le *Félibrige*, dont il se croit l'âme éternelle et indestructible, tout ce qui est fait en dehors de lui. M. Charles Roux est un Provençal de vieille roche, un ardent et un dévoué, ce que nous appelions autrefois un bon mainteneur. Mais il n'est pas encore majoral ; surtout, il ne fait pas partie de la petite coterie qui a accaparé le *Féli-*

brige. De quel endroit vient-il se mêler de glorifier le Maître qui est la propriété personnelle de M. Devoluy ? Une telle audace mérite tous les châtimens et il fallait lui faire voir qu'on le considérait comme un trouble-fête.

Ce sont de telles compétitions et divisions des groupes et des personnes et cette politicaillerie dans le monde et les journaux du Félibrige, du *Provençal de Paris* et de *Vive Provenço* à l'*Aïoli* et à *Occitan* qui agaçaient parfois Frédéric Mistral et l'obligeaient à intervenir pour ramener le calme, du moins en surface. Mais cette fois, l'ordre ne se rétablit pas et, durant l'apothéose en Arles, — on échangeait des mots violents, voire des horions dont notre pacifiste Mariéton rapporta des traces, de Saint-Gilles : une dent cassée, d'un coup de poing du félibre charretier Laforet.

De cette statue, en vérité, Mistral n'en voulait pas. S'il redoutait *des bêtises* après lui, ce n'était pas pour les encourager de son vivant. Il était trop subtil pour ne pas apercevoir que ce projet allait, — même déferents —, lui valoir des brocards et susciter des controverses. Il avait des obligations à Charles Roux, à Mariani, à tant d'autres, dévoués, aux mains de qui le pavé de l'ours alternait avec l'encensoir.

Trop de zèle...

Tout d'abord, de Maillane, Mistral ne crut pas que l'idée pouvait prendre corps si vite à Paris, où une souscription s'enflait rapidement au *Figaro*. On ne lui avait pas réclamé nettement son avis. Il n'avait donc pu répondre, ni écrire : non ! à Charles Roux, ancien député de Marseille, président du Conseil d'administration de la Compagnie Transatlantique, qui n'avait jamais rompu les attaches avec le sol natal, et qui avait publié de somptueux ouvrages sur l'archéologie et la coutume de Provence avec, pour secrétaire, Mme de Flandrésy. A Charles Roux qui l'avait pressenti, Frédéric Mistral avait répondu :

— Je n'oserai plus me promener dans Arles ; car on dira : «Voilà le bronze qui est descendu de son piédestal.»

A mesure que la date avançait, l'inquiétude du futur statufié vivant s'accroissait et il me prit pour truchement de sa pensée exacte qu'il ne pouvait exprimer publiquement sans faire injure aux promoteurs du mouvement et aux milliers d'admirateurs qui s'inscrivaient ! C'est avec son autorisation tacite que je publiai sa lettre catégorique du 29 janvier 1909 :

Mon cher Ajalbert,

Et, maintenant, plaignez-moi : assister de mon vivant à l'érection de ma statue est la plus effroyable tuile qui pût me tomber sur la tête, et je donnerais tout ça pour un déjeuner d'amis tels que Jean Ajalbert sous les peupliers blancs du Rhône...

Mais puisqu'il faut que tout se paye, résignons-nous donc, et vive Provence.

MISTRAL.

Ce billet parut, je crois, dans le *Matin*. Il tomba comme la foudre sur le comité de souscription. Il n'y avait pas de désaveu à obtenir de Mistral ; on ne pouvait parler d'indiscrétion. Il apparaissait trop que je n'étais qu'un complice benévole. Le Poète avait voulu qu'on sût que l'on abusait un peu de sa condescendance pour le mêler à des manifestations excessives et prématurées qui répugnaient à sa prudente modestie et à son sens des réalités. On amassa le silence comme l'on put sur l'incident et l'on continua à faire sortir de la pierre la vulgaire effigie qui encombre la placette du Forum. N'est-ce pas, il y a un socle où sont gravés les noms des organisateurs et donateurs !

On imaginera facilement que le mien n'y figure pas et que rien de ce que j'ai fait en marge du félibrige m'ait valu la sympathie de la majorité des Félibres. Il m'a fallu me contenter de l'amitié de Frédéric Mistral : j'ai été impérialement payé de mes peines.

CHAPITRE XI

Encore à Maillane. — La « Marie du Poète ». — Les « Vénus d'Arles ». — Le legs Mariéton. — Histoire de brigand.

Quelle joie de savoir « où aller », quand le désir, le goût ou le besoin de « bouger » vous assaillent. On n'a pas couru le monde, toute la vie, de Marseille à Yokohama, de Java à Fez, pour n'être pas, à maintes heures, secoué de la fièvre de rembarquer.

Partir, c'est mourir un peu ?

Et rester, n'est-ce pas mourir beaucoup, s'enfoncer tout à fait ? Brouillards de la Seine, bruits de Paris ! O nostalgie de la lumière, du silence ! Mais, la curiosité s'émousse en moi, du nouveau, de l'inconnu. La grande soif de découvrir, de se perdre dans les villes, s'est éteinte. On devient sobre, il faut se mettre au régime, la fringale de tout voir s'apaise. Il y a eu tant de déceptions, d'illusions usées sur la route... On ne veut plus marcher qu'à coup sûr...

Rueil, Malmaison, Bonaparte et Joséphine ? Bonsoir, la compagnie et la rue de Valois, pour quelques jours.

La Bretagne ! C'était beau, naguère, quand la mer n'était jamais assez salée et sauvage, pour mes poumons avides du souffle du large. L'Auvergne ! Hélas, je ne l'aime vraiment que vue de haut, des sommets dont l'ascension joyeuse d'autrefois est désormais mesurée à mes forces moins nombreuses. Vous ne me ferez pas dire : fléchissantes. A chaque âge ses plaisirs : voilà qui est mieux. Alors, la Basse-Auvergne, que je négligeais à vingt ans, me prête aujourd'hui des charmes qui ne sont pas à dédaigner, et trois semaines au clair « Palace-Hôtel » de Royat ne me font pas regretter les nuits dans les sombres auberges de la haute-montagne cantalienne !

Où aller ? Vivement, en Avignon, aux printemps éclatants, à l'automne chaleureux, où, de la librairie Roumanille au mas de Maillane, m'attend l'accueil de l'amitié la plus charmante, la plus noble dont je puisse m'enorgueillir. Un ami, et un maître, le seul près de mon cœur, tous autres, disparus, de ceux à qui je pouvais me confier, d'Edmond de Goncourt à Alphonse Daudet, de François Coppée à Emile Zola. Ici, quelle certitude, dans quel rythme souple et fier d'existence indicible,

en accord avec le pays, avec le décor immuable, comme il était fixé à jamais dans l'œuvre impérissable du Poète !

Quel ordre, quelle paix à ce foyer, quelle harmonie, toutes choses en place, sous l'Esprit du Maître, autour de qui rayonnaient les incidents du jour, sans plus l'entamer que ne font vents et nuages des Alpilles dressant là-bas, à l'horizon, leurs dentelures inamovibles. La présence de Mistral conférait à sa demeure, à son entourage un caractère de stabilité ineffable. Par la simplicité rustique, régulière, il atteignait à une grandeur, toujours égale ; naturellement, il était situé au-dessus de tous. On ne pouvait peindre, photographier, on ne pourrait décrire physiquement deux Mistral. A tous, il apparut toujours le même. Il a désespéré les faiseurs d'instantanés, qui n'ont jamais pu le surprendre dans une attitude, un costume négligés, différents de l'allure où il s'était établi, une fois pour toutes. A son bureau, à sa table, dans les champs, aux corridas de Nîmes, aux réunions de la Barthelasse, même jaquette, même cravate flottante, même vaste feutre gris... Pas d'à-côté, rien qui s'interposât pour le curieux non plus que pour les amis, les familiers, entre lui et son œuvre, depuis qu'avaient disparu les compagnons de sa jeunesse...

Devant l'aimable accueil, les passants rapides, les

visiteurs émus ou observateurs n'emportaient qu'une vision sommaire, qu'un souvenir aimable de la maison dans le soleil et les fleurs, du vieillard si droit, alerte et robuste, avec, humble et douce, à ses côtés, Mme Mistral, et, allant et venant, gaillarde et sonore, à la mode d'autrefois, la servante preste, qui a son franc-parler.

C'était l'après-midi...

Mais le matin, le soir, la nuit ? quel mystère dont s'enveloppe sa personne, dans le secret où a fleuri, s'est épanoui, s'achève son génie... Voilà l'escalier qui conduit à sa chambre où pas même, je crois, le médecin ni le prêtre, n'étaient montés, avant l'heure dernière, — Mistral ayant toujours défié la maladie...

C'est par la fréquentation du Maître, d'abord si facile, dans la salle ouverte à tous, que l'on jugeait peu à peu de la profondeur de sa retraite impénétrable... Tout à tous, sans rien livrer d'humanité ordinaire... Son cœur battait au-dessus de la foule... Il y avait en lui de l'inaccessible, une hauteur d'où sa vision ne descendait pas sur la Terre commune. C'est dans une réalité épurée, qu'il forgeait son œuvre, où ses personnages, à grandeur d'épopée, rejoignent les héros et les dieux homériques...

Le Poète... Sa chanson...

Voici le centenaire...

A sa mémoire, rien que des livres sur son œuvre... « La vie romancée » n'a pas prise sur sa personne... Sa biographie se confond avec la renaissance du Félibrige... Et les brouilles que je m'amuse à ramasser ici ne peuvent constituer le recueil d'indiscrétions, comme il en foisonne autour de tous grands hommes...

A aucun moment, Frédéric Mistral ne se « vulgarisait », et je n'ai jamais connu d'hôte, — j'en ai approché d'autres illustres — qui reçût à la table de sa petite salle à manger arlésienne — avec plus de superbe et de bonne grâce enjouée. Quel service de « la Marie du Poète » — en regard de celui des maîtres d'hôtel stylés, en habit ou à livrée, de grande maison — qui, gaillardement campée, vous conseillait sur le morceau à choisir et vous livrait ses recettes si variées et délicates ! Cuisine locale, à l'huile des oliviers voisins, aux herbes de ce pays renommé pour sa fine culture de graines et de primeurs ! Des petits plats, aux assaisonnements soigneusement dosés, de cuisson surveillée, conduite à point — après les melons fondants, les olives au thym, le saucisson au poivre de la charcuterie du village. Il fallait voir le maître sucer un raisin — de sa vigne :

— Alors, vous autres, vous mangez tout ? Je viens de lire dans un journal que l'on vous enseignait à laisser la peau et à jeter les pépins ?

En effet, un quotidien de Paris expliquait gravement la manière à son million de lecteurs !

Il n'y avait de confusion que pour le vin, au dessert, où le Maître faisait déboucher quelque vieille bouteille, désignée par le nom du donateur...

— Tu me diras s'il te plaît...

Là, je me suis familiarisé avec le Tavel et le Chateau-neuf du Pape dont Mistral recevait des paniers de bonnes années... J'en commandais, m'autorisant de son nom, et je connus ainsi quelques propriétaires sérieux. La « Marie » revenait de la cave avec un lot de flacons, — ainsi l'on pourrait choisir, — sans oublier le « Mariani » — dont l'inventeur ravitaillait le Maître en cuvées spéciales, « de vin » ou « d'élixir ».

Ah ! la parole olympienne, le geste souverain, dans la conversation dépouillée de tout appareil, du poète-dieu, qui ne dissertait pas d'école, ni de littérature, du Poète, là, comme les sources, le soleil, le temps, le rêve, l'oubli...

Mais la « Marie du Poète » annonçait des touristes, — la gloire ici-bas, tant de gens qui n'avaient pas lu, mais que les voituriers d'Avignon dirigeaient

d'office sur Maillane... Comment traverser la Provence sans payer le tribut de passage au père de « Mireille » ?...

Parfois encore, le Maître me faisait part de quelque ennui, m'interrogeait sur quelques questions à propos du « Muséon », et, ainsi, je ne cessais d'être mêlé aux tribulations qui nécessitaient mon entremise. Il avait pu donner le *Palais du Félibrige* et ses collections au département, il lui en restait les responsabilités morales. Ce fut fin 1911 que l'on menaça d'emporter d'Arles le moulage de la « Vénus », remis à la lumière par une inspection de M. Jules Formigé. En réalité, Arles ne bougeait pas pour si peu, satisfaite de posséder *l'estropiate* qu'elle admirait de bonne foi depuis si longtemps. Frédéric Mistral ne comprenait pas très bien l'importance de la controverse. Il était indécis et gêné, comme d'un désaveu à l'opinion ancienne, courante, qui avait adopté comme « Vénus d'Arles », le monstre de Girardon. Je fis valoir que ce serait une curiosité de plus, pour le « Muséon » d'exposer les deux pièces, — et qu'avec l'appui de nos amis de la *Dépêche* on pourrait obtenir qu'Arles ne fût pas dépossédée de sa vraie Vénus.

Et j'écrivis dans ce sens :

La Vénus d'Arles fait beaucoup parler d'elle, encore qu'il n'y ait rien de bien nouveau à dire sur son compte.

Hélas, on ne sait que trop qu'à peine exhumée des fouilles du théâtre romain, en 1651, et envoyée à Louis XIV, en 1683, elle fut l'objet des plus artistiques outrages de la part du sculpteur Girardon.

D'ailleurs, elle ne s'en cache pas.

Au Louvre, où elle est revenue de Versailles, on peut lire sur le socle : « Arles, 1651. Marbre du mont Hymette. Rapporté, main de la statue, tête et cou, partie du manteau avec le pied gauche et partie du gros orteil droit, derrière du bas du manteau, devant et derrière du bras droit. Restauration par P. Girardon, du bout du nez, bas du cou, deux morceaux de l'oreille gauche, ce qui flotte des bandelettes, bras droit, avant-bras et main, devant du gros orteil droit, partie du manteau, tour de la plinthe ».

La Vénus d'Arles, baptisa-t-on cet enfant trouvé en morceaux, dans un puits. On l'a dénommé ainsi un peu au hasard. Si l'on n'avait pêché que le torse, on l'aurait étiqueté la « Vérité ». Mais, drapée aux hanches, l'inconnue n'était plus assez nue. On disputa cent ans pour voir en elle une Vénus guerrière, une Vénus pudique, une Diane, une femme sortant du bain. Un jésuite, le Père d'Augières, un abbé Pieche, furent des plus ardents à dissenter sur les contours des seins, qu'ils ne demandaient point que l'on

cachât. Des quatrains circulaient à la vertu des Arlésiennes :

Silence, Callisthène, et ne dispute plus !
Tes sentiments sont trop profanes ;
Dans Arles, c'est à tort que tu cherches Vénus,
On n'y trouve que des Dianes.

Visconti a supposé que l'objet sur lequel se fixait le regard de la statue « devait être un casque, probablement celui que Vulcain avait forgé pour Enée, et que l'autre main s'appuyait sur une lance, ainsi qu'on le voit dans une médaille ». Soit. « Vénus Victrix ». Or, P. Girardon lui ajusta un bras avec une pomme à la main, et, à l'autre main un miroir. C'est en ce galant attirail composite que la malheureuse s'exhibe, depuis quatre siècles, à l'admiration conventionnelle qui, de génération en génération, la salue de chef-d'œuvre, de confiance, non sans gêne, il faut le dire. Sans doute, on émettait parfois une réserve : œuvre de la décadence ; mais il ne fallait pas insister... Tout de même, c'est un coup dur pour la critique moutonnière : la Vénus d'Arles, en fait d'antiquité, ne remonte plus guère qu'au Roi-Soleil. Car P. Girardon, en veine de restauration, ne s'est pas contenté d'ajouter : il a retailé, froidement, c'est l'expression qui convient...

On n'était pas ébranlé d'enthousiasme, on ne subissait

pas le choc irrésistible, on ne restait pas sous l'emprise de la splendeur révélée, telle que l'avait chantée Aubanel :

Sies bello, o Vénus d'Arle, à faire véni fou !

.....
*Que sies bello ! Venès, pople, vénès teta,
 A si ben bessoun, l'amour et la beuta.*

Tu es belle, ô Vénus d'Arles, à faire devenir fou...

Que tu es belle ! Venez, peuples, venez téter à ces beaux seins jumeaux l'amour et la beauté.

Aujourd'hui, le doute qui paralysait le grand élan vers la divine rescapée du ciseau de Girardon s'explique : le restaurateur a fait sienne l'Aphrodite, mutilée : « Comme les seins étaient ébréchés, note M. G. Badin, il les a repris, grattés, et, pour leur conserver quelque relief, il a taillé à beau ciseau, dans le torse entier. De la draperie ample, souple, moelleuse, opulente, qui voile le bas du corps, il a fait un pauvre linge sec, élimé, misérable à faire frissonner. Et la digne sœur de la « Vénus de Milo » — qui serait, d'après un Héron de Villefosse, une œuvre grecque du IV^e siècle, — est devenue sous sa raclette une plate et ascétique figure pour temple de style jésuite. »

A preuve de ce sabotage incommensurable, la gravure de Mellan (1669) et, surtout, le moulage signalé par M. Jules

Formigé, et qui s'empoussiérait, oublié sur un palier d'escalier, au dernier étage de l'école de dessin de la « Rome des Gaules ». Car, avant d'expédier le marbre à Louis XIV, on avait pris des moulages sur le plâtre où, lit-on dans les *Antiques d'Arles* de Joseph Séguin (1687) : « L'ouvrage a si bien réussi que ces figures modernes, par la blancheur admirable de leur matière, semblent surpasser l'antique ».

Que faisaient les archéologues de Provence, depuis trois siècles, pour avoir laissé à un passant le soin d'être touché de la divination du chef-d'œuvre ? Et maintenant, quel sort va-t-on assigner à cette pierre précieuse qui, par-delà le désastre d'une restauration criminelle, évoque si véridiquement la plénitude et la grandeur de la statuaire grecque et du paganisme ruinés par la conversion de Constantin ? Pour moi, il me semblerait préférable que la ville ne se dessaisît pas du miraculeux moulage. Le « Muséon arlaten » ne serait-il pas bien qualifié pour recevoir ce rare dépôt ? Après tant de poèmes immortels, où Frédéric Mistral a versé son incomparable génie, l'illustre maître de Maillane a enrichi la contrée natale de ce musée délicieux et touchant, où de la terre à l'homme, du paysan au félibre, dans ce magnifique hôtel Laval, revit toute la Provence d'hier, familière, dans ses habits de travail et ses atours de fête, parmi l'enchantement de la nature et du

soleil. Le « *Muséon arlaten* » attire les visiteurs en foule. Le moulage ancien, repéré si heureusement par M. Jules Formigé, remplacerait les épreuves modernes reproduisant l'effigie orthopédique du Louvre, Là, elle devrait trôner, la *Vénus d'Arles*, dans ce « *Palais du Félibrige* », où elle règne seulement par les vers chaleureux d'Aubanel.

C'est à travers cette brûlante et claire poésie que l'on voyait le chef-d'œuvre antique. Et c'est bien évidemment quelqu'un des moulages du temps (l'auteur des *Filles d'Avignon* n'ayant pas connu le « *Muséon arlaten* » — ni probablement celui d'Arles), plus que le marbre émacié du Louvre, qui a inspiré ces strophes éclatantes :

« Oh, senson la beuté, se que sarié lou mounda ?

.....
 (Oh, sans la beauté, que deviendrait le monde ?)

« Luise ce qui est beau : que tout ce qui est laid se cache !
 Montre-nous tes bras nus, ton sein nu, tes flancs nus ;
 montre-toi toute nue, ô divine *Vénus* ! La beauté te revêt
 mieux que ta robe blanche ; laisse à tes pieds tomber la
 robe qui à tes hanches s'enroule, voilant tout ce que tu as
 de plus beau ; abandonne ton ventre aux baisers du soleil.
 Comme le lierre s'enlace à l'écorce d'un arbre, laisse-moi,
 dans mes embrassements, étreindre en plein ton marbre ;
 laisse ma bouche ardente et mes doigts frémissants courir

amoureux partout sur la blancheur de ton corps, ô douce Vénus d'Arles ! ô fée de jeunesse ! Ta beauté qui rayonne sur toute la Provence fait belles nos filles et sains nos garçons : sous cette chair brunie, ô Vénus, il y a ton sang, toujours vif, toujours chaud. Et nos jeunes filles alertes, voilà pourquoi elles s'en vont la poitrine découverte ; et nos gais jeunes hommes, voilà pourquoi ils sont forts aux luttes des taureaux, de l'amour et de la mort. Et voilà pourquoi je t'aime, et ta beauté m'ensorcelle, et pourquoi, moi, chrétien, je te chante, ô grande païenne !

Qu'est-il advenu de la « Vénus » sèche et reboutée de Girardon — et de celle aux beaux seins jumeaux de qui Théodore Aubanel invitait l'univers à téter l'amour et la beauté ? Les deux moulages voisinent maintenant au *Musée lapidaire*.

Des soucis plus urgents exigeaient l'intervention de Frédéric Mistral.

Par une générosité posthume, Paul Mariéton accablait la vieillesse de Mistral de tracas cocasses. Heureusement, comme naguère, par Aristide Briand, j'avais pu faciliter l'acquisition de l'*Hôtel Laval* et la fondation du *Palais du Félibrige*, aujourd'hui avec l'appui décisif

du ministre de l'Intérieur, M. Steeg, nous pouvions éviter au « Muséon arlaten » une « tuile » qui l'eût écrasé désastreusement. En campagne donc, et me voici place Beauveau, puis étayant mes démarches d'articles à la *Dépêche* de Toulouse, au *Journal* de Paris, à l'*Avenir du Tonkin*, dont la puissance devait être limitée sur l'opinion métropolitaine. Mais *fen du brut* ! Ces articles, Mistral les faisait reproduire, utilement, dans la presse régionale où ils alertaient le public intéressé. D'être agréable, voire utile, à Frédéric Mistral, de collaborer ainsi avec lui dans ces petites batailles où il lui fallait s'engager, que de joie, et, oui, d'orgueil de sa confiance, dont il me remerciait si largement...

Voici, comme il m'écrivait, après mes articles, sur le « legs Mariéton » :

Merci et grand merci, mon cher Ajalbert, pour l'excellent article de la Dépêche et l'article cinglant du Tonkin ; le premier sera reproduit dans l'Art Provençal d'Avignon, par les soins de Formentin — et je le ferai distribuer aux Conseillers généraux des Bouches-du-Rhône et aux municipaux d'Arles. Je tâcherai de caser l'Avenir du Tonkin quelque autre part.

A vous, cher ami, en vous embrassant.

Une carte postale — qui ne manque pas de couleur méridionale. Elle représente la « Maison Carrée » à Nîmes, sous cette légende imprimée :

« *Environs de la Station hydrominérale des Fumades (Gard)* » (où Mistral était allé soigner un rhumatisme, le seul malaise de sa vie, je crois). La « Maison Carrée » annexée comme « *environs des Fumades* », pas moins.

A la *Dépêche de Toulouse*, j'exposais les faits :

LE LEGS MARIÉTON

Le Midi bouge — et Marseille, par l'intervention du Conseil général des Bouches-du-Rhône, était appelé l'autre semaine à départager les belligérants, Avignon et Arles. La querelle est autour d'un legs in extremis de Paul Mariéton. Le charmant homme, qui était comme le secrétaire perpétuel du Félibrige, devait beaucoup à la Provence où il avait élargi ses origines froidement lyonnaises. Il a payé les joies de sa naturalisation méridionale par le plus incessant enthousiasme pour sa patrie adoptive. Elle l'a pris jusqu'à sa dernière heure, prématurée. A moins de cinquante ans, la maladie implacable a terrassé cette force heureuse, en plein épanouissement de vivre, à Avignon, où de longs mois, il fallut attendre quelque amélioration pour le transporter sur la Côte d'Azur ; il y mourut en arrivant. Paul Mariéton, sur qui rayonnait la glorieuse

et chaude amitié de Mistral, était devenu par cette grande investiture l'ambassadeur de Maillane à Paris. D'ailleurs, si d'incertains essais littéraires ne pouvaient lui acquérir un rang de poète et d'écrivain, il s'était édifié une renommée composite d'un indiscutable mérite. Il avait conquis la « personnalité parisienne ». Paris lui devait une découverte incomparable : le « Mur d'Orange », le « Théâtre d'Orange », d'inoubliables représentations, des soirées triomphales dont il se pourrait bien qu'il eût emporté le secret dans la terre.

Le théâtre d'Orange, sa chose... Un milliardaire américain lui demandait :

— Combien ? pour avoir ce monument ?

— Trois mille ans, Monsieur...

Il apparaissait comme le moins pratique et le plus brouillon des êtres ; il ne s'est pas produit qu'il fût exact à un rendez-vous : il tombait à dîner où il était invité à déjeuner ; il affolait ses connaissances par mille distractions. Pourtant il leur était indispensable ; il apportait un « liant » merveilleux, de la chaleur, de la vie. Et ce charmant compagnon, effroyablement dispersé qui se raillait lui-même, se dénommant à cause d'une couronne de cheveux fins frisottant autour de son crâne lisse « le chauve échevelé », ce bourdonnant et loyal camarade, qui eut des moqueurs, mais pas un ennemi, fut un extraordinaire organisateur ;

c'est par lui que les félibres connurent tant de merveilleuses randonnées ; c'est par lui que le figuier d'Orange entendit des révélations prodigieuses de la tragédie antique ou des poètes nouveaux ; de là sont sortis tous nos « théâtres de la nature ».

Paul Mariéton, aux derniers jours de la cruelle maladie, ne songeait qu'à marquer sa tendresse à la Provence et à Mistral. Il leur légua sa bibliothèque, trente mille volumes. Ce don était fait au « Muséon arlaten », avec une somme de quarante mille francs pour l'installation. Au cas où le legs ne conviendrait pas à cette première désignation, il devait aller au « Musée Calvet », d'Avignon. Malgré la souffrance et l'ombre qui approchaient, Paul Mariéton avait donc pris les dispositions les plus claires et les plus simples. Tout se serait accompli à souhait, si la politique n'était intervenue. Mais oui !

Dès que l'on voulut exécuter les volontés suprêmes du défunt, la difficulté qu'il avait prévue surgit. Le « Muséon arlaten » n'est pas aménagé ou installé pour recevoir des livres et des archives. Il a d'autres destinations ethnographiques, historiques, artistiques. C'est un musée régional, familial et traditionnel, un musée de choses. Dans ce magnifique monument de l'hôtel de Laval, acquis par Mistral avec les fonds du prix Nobel, grâce à l'intervention énergique de M. Briand, alors ministre de l'Instruction pu-

blique et des Beaux-Arts, il faudrait mettre les maçons, démolir et reconstruire, pour hospitaliser le legs inutile et encombrant. En effet, vous ne voudriez pas que Paul Mariéton eût rassemblé une collection ordonnée et précise. Il aimait et connaissait les livres. Il les achetait pour eux-mêmes, avec goût, au gré de sa fantaisie. Il y a de tout, mais rien qui intéresse particulièrement Arles. Les ouvrages que Mariéton possède sur le Félibrige, le « Muséon Arlaten » en est pourvu, Frédéric Mistral y ayant déposé sa propre bibliothèque, composée de tout ce qui existe ou peut se trouver sur la matière. Donc, aucun enrichissement à attendre du geste du testateur. Son héritier, qui est son père, ses exécuteurs testamentaires, les premiers, firent des objections. M. Mariéton, père, constata que c'étaient cent cinquante ou deux cent mille francs qui seraient nécessaires pour accommoder l'étage et les salles — où nul ne monterait jamais consulter un volume. Frédéric Mistral et le comité du « Muséon arlaten » jugèrent donc préférable de se conformer aux décisions éventuelles du donateur, en faveur d'Avignon, qui guettait cette libéralité. Avignon, Arles, c'était tout un, pour Mistral, comme pour Mariéton — et vous et nous. En Avignon, cela marchait tout seul. Le « Musée Calvet » est doté d'une rare bibliothèque, organisée, qui ne demande qu'à s'agrandir, et à qui la somme inscrite suffirait. Enfin, tandis qu'à Avignon la

bibliothèque est fréquentée d'un public régulier qui bénéficierait de l'accroissement projeté, les rayons logés au « Muséon arlaten » ne pourraient attirer que de hasardeux travailleurs.

Donc, le père de Mariéton, ses exécuteurs testamentaires, Frédéric Mistral et le Comité du « Muséon arlaten », le Comité du « Musée Calvet », tous étaient d'accord avec les vœux de Paul Mariéton. Alors, tout allait bien ? Non, rien ne va plus. Ça ira, grâce à la sagesse phocéenne qui s'est exprimée au Conseil général des Bouches-du-Rhône. En attendant, c'est burlesque, un peu triste et ce serait assez blessant pour tout autre que l'impavide et fier Frédéric Mistral.

Tout d'un coup, un appel a retenti dans la presse locale, dénonçant l'accord criminel : Frédéric Mistral et les autres s'entendaient pour spolier Arles de la fortune qui lui était advenue en dormant, une bibliothèque de cent cinquante mille francs et quarante mille francs en espèces. Telle était l'aubaine dont, par une inqualifiable aberration, Arles serait frustrée, au bénéfice de l'éternelle rivale, de l'insolente Avignon ! Les Bouches-du-Rhône toléreraient-elles cet affront de Vaucluse ?

Voilà le thème local, départemental et politique sur quoi la guerre était déclarée. Et l'on accusait le Préfet d'intervenir pour donner sur les doigts qui ont écrit Mireille

et réalisé le « *Museon arlaten* » — de Frédéric Mistral.

Que pouvait faire un Préfet dans cette galère ? Le musée créé et payé par Mistral, qui y a versé sa fortune d'écrivain, le prix Nobel, ses collections et sa bibliothèque, n'est-il pas à Mistral ? Non, il ne lui appartient plus. Le Poète fait ce somptueux cadeau à son département natal, aux Bouches-du-Rhône. On voit bien là l'indice des mauvais sentiments du Maître ! Ainsi un conseiller général, dont l'excuse est dans l'ignorance de ce que contiennent les caisses de librairie de Mariéton, peut se dresser pour faire appel à la puissance électorale contre la décision du Comité du « *Muséon arlaten* » et son accord avec Avignon. Seul, le département aurait qualité pour décider.

On devine le peu de succès que devait recueillir cette thèse audacieuse d'une main-mise électorale sur l'œuvre de Frédéric Mistral. Ce musée, il l'a conçu dans un sens déterminé. Depuis vingt ans, d'un labeur quotidien, de recherches incessantes, par des milliers de lettres et de démarches qui ont provoqué des dons innombrables, il a réuni un trésor inappréciable.

Ces cadres, ces bijoux, ces étoffes, ces objets de toutes sortes, il les a lui-même apportés, disposés de ses mains, avec l'aide de quelques amis zélés, comme les Dauphin et les Eyssette — et, brutalement, on viendrait lui signifier qu'il doit se limiter « à son domaine olympien », mais que

dans la gestion pratique du musée, Pierre, Jacques ou Michel auront seuls qualité pour juger de la valeur du legs Mariéton ! Le sublime vieillard dont le génie de quatre-vingts ans éclate encore dans les Olivades publiées en ce moment, se verra pourvu d'un conseil judiciaire moral par l'entreprise bruyante et sournoise de quelques personnes qui n'ont pas aperçu, évidemment, ce qu'il y avait d'odieux, et de ridicule à dire : la maison est à nous, c'est à vous d'en sortir. D'autant plus que ces farouches et imprévus sauveurs de la fortune d'Arles ne s'étaient pas montrés si émus à tant d'occasions où ils auraient pu intervenir, n'eût-ce été que pour empêcher d'abattre les arbres des Alys-camps et de ruiner cette parure vivante de l'antique cimetière : quand Paul Mariéton protesta contre cette abomination municipale, sa voix ne provoqua guère d'écho parmi ceux qui se réclament aujourd'hui de ses volontés dernières ou avant-dernières, puisque Avignon, après Arles, est désignée par lui...

Heureusement, le ministre de l'Intérieur n'a pas laissé son Préfet, violemment sollicité par les intérêts locaux, s'engager dans cette aventure. M. Steeg, avec sa haute culture, son sens droit et la reconnaissance de ce que la France doit au génie immense du poète et à la générosité du citoyen, ne pouvait accepter qu'un agent du pouvoir central fût tenté de s'immiscer dans un débat que dominant

les plus délicates convenances. La question a été portée devant les représentants élus de toute la Provence. Là, des voix éloqu岸tes se sont élevées contre l'étrange prétention de quelques-uns de supprimer les avis du fondateur du « Muséon arlaten » et des exécuteurs testamentaires de Mariéton et l'esprit même de ces dispositions, bien nettes pour Avignon au cas où Arles renoncerait... Or, les promoteurs de cette campagne absurde et déplaisante réclament trente mille volumes, dont ils ne savent pas un seul titre et qu'ils veulent être des livres passionnants pour la cité d'Arles. Mistral, le père de Mariéton et ses amis sont peut-être mieux instruits là-dessus. Aussi, les professionnels ont pu estimer que ce n'est pas avec 40.000 francs dont le fisc a déjà pris 6.000 francs, que l'on installerait ce lot formidable, et à charge de publier divers manuscrits! Et qui paiera les trois ou quatre mille francs annuels d'un bibliothécaire?

Le Conseil général, en divers ordres du jour, a su affirmer sa profonde sympathie à Frédéric Mistral. Puis, il a décidé de surseoir à statuer, jusqu'à ce que l'administration lui ait communiqué l'inventaire du legs Mariéton.

Pour dresser un tel catalogue, il ne faut pas moins de deux ou trois ans. Qui fera les frais de l'opération? En renvoyant l'affaire sine die, le Conseil général a manifesté son désir de ne point livrer à la discussion le différend

juridique qui divise le département et le « Muséon arlaten ». Il a laissé la voie libre aux arrangements. Il a marqué qu'il lui répugnait de traiter en conflit de chefs-lieux une affaire qui n'est pas exclusivement du ressort d'un préfet épisodique et d'un conseiller général temporaire. Les meneurs de cette fâcheuse entreprise sauront-ils s'en tirer avec élégance ? C'est-à-dire, en renonçant à leurs prétentions d'apprendre à Frédéric Mistral et à ses collaborateurs ce qu'ils doivent à Arles et au Muséon arlaten, au Félibrige, à la Provence — et à Paul Mariéton ! Depuis quinze ans, le maître s'applique à lui-même le régime qu'il propose pour son disciple. Il réserve pour le « Muséon arlaten » les publications spéciales, — et il adresse au « Musée Calvet », plus éclectique, toutes les autres. Quel'on en use de même pour le legs Mariéton. Et s'il s'y rencontre, ce qui est douteux, quelques douzaines d'ouvrages touchant Arles et le Félibrige, le « Muséon arlaten » ne refusera pas de leur fournir le logement. Soleil d'Arles ou soleil d'Avignon, les livres aimés de Paul Mariéton sont assurés d'un joli destin sur la terre provençale, dans l'une ou dans l'autre des capitales de l'Empire du Soleil qui se les disputent.

Le débat se prolongeait — comme souterrain — et c'est de Russie, où je voyageais, en été 1912 (pour la

commémoration franco-russe du centenaire de Borodino) que je faisais connaître à Mistral les assurances que le conflit se réglerait à son désir. Il les accueillait avec un visible soulagement :

Cher ami, je reçois ce matin les deux lettres que vous me communiquez, via Saint-Pétersbourg. J'en ai, à mon tour, confidentiellement, donné copie à Dauphin.

Nous espérons donc, d'après ces confidences, que nous serons enfin délivrés de ce legs onéreux. D'ailleurs, ni à Maillane, ni à Arles, rien n'est arrivé de la Préfecture ; les messages de Paris doivent faire réfléchir à Marseille.

Et re-merci, de plus en plus.

Nos espérances ne tardaient pas à se préciser :

Cher Ajalbert, on est toujours heureux à Maillane de recevoir les bons amis. Donc, il est non seulement possible, mais désirable et désiré, de déjeuner ensemble chez le Poète maillanais. Vous n'avez qu'à annoncer votre venue pour le jour choisi par vous. — Le Préfet, averti par téléphone ministériel, a remis au Conseil général des Bouches-du-Rhône le jugement du cas (Legs Mariéton) et ça va se

discuter ces jours prochains. J'ai chargé M. Chanot, maire et député de Marseille, de la défense du Muséon autonome...

Cependant, je m'efforçais, en tous lieux où je pouvais faire rebondir le procès, de tenir les esprits en éveil, — et Mistral de faire reprendre échos et chroniques dans les journaux amis :

Très chic l'article « Mariéton » du Ruy-Blas :

Enfin, voilà la discussion au Conseil général renvoyée à la session d'avril : autour du Préfet, on doit être embarrassé.

A ce même propos, le père du testateur m'écrit : « Pour moi, je suis très décidé à ne céder que devant la force armée et j'userai de mes droits dans toute l'étendue de mes pouvoirs.

« Ça serait amusant, le siège.

« A vous et merci. »

Le « père du testateur », vieillard fougueux, avec qui aucune transaction ne pouvait se conclure.

Et je « remettais ça » dans le *Journal*, que j'avais pu gagner à notre cause :

HISTOIRE DE BRIGAND

Le brigand, c'est Frédéric Mistral.

Vous avez bien lu : Frédéric Mistral, le père de « Mi-reille », le promoteur du « Félibrige », le créateur du « Museon arlaten ». Après quatre-vingts ans d'une vie de droiture et de génie, le sublime poète a failli sombrer dans le crime. O honte ! ô désespoir ! Il s'agissait du détournement le plus imprévu. Heureusement l'« Homme de Bronze », notre vaillant et perspicace confrère des bords du Rhône, veillait. Aussi, le détournement, un détournement d'héritage, une hideuse spoliation ont pu être évités ; mais quelle affaire ! Frédéric Mistral soupçonné de délaisser Arles pour Avignon, les deux belles se sont prises aux cheveux et Marseille n'arrive pas à les séparer.

Paul Mariéton, le camarade exquis à qui l'on doit les grandes soirées d'Orange et dont la vie courait, en farandole embrouillée, de la griserie de Paris aux « brindes » méridionales, Mariéton a légué sa bibliothèque, plus 40.000 francs pour l'installer, au « Musée d'Arles » ; ou au « Musée Calvet », d'Avignon, si la première affectation rencontrait quelque difficulté.

Or, Mistral et le Comité du « Museon arlaten » refusent la libéralité, dont Avignon ne demande qu'à bénéficier.

De là, les imprécations terribles de quelques citoyens sonores autant que mal informés, pour empêcher qu'Arles ne soit dépouillée en faveur de cette gueuse d'Avignon — les Bouches-du-Rhône pour Vaucluse ; voyez percer l'oreille des rivalités locales. Mais l'aventure déborde les frontières départementales ! Par la manière épaisse dont on en use avec la gloire et la générosité d'un Mistral, il est aisé d'imaginer le sans-gêne pratiqué dans le cas d'un donateur ordinaire.

Que vient faire Mistral ici ? Pourquoi le « *Museon arlaten* » refuse-t-il ce qu'Avignon s'empresse d'accepter ? En quoi l'intervention d'un conseiller général et l'ingérence administrative sont-elles déplacées ?

Frédéric Mistral est le créateur du « *Muséon arlaten* ». Il en a eu l'idée, charmante et forte, qu'il a réalisée de ses deniers et de ses mains. Aujourd'hui, ce « *Palais du Félibrige* » occupe l'ancien hôtel Laval, magnifique monument qui servait de collège, pour quelques rares élèves exposés à la pluie, au vent et à la chute des pierres, et que M. Briand, alors ministre de l'Instruction publique, sauva de la ruine en le libérant de la servitude scolaire ; la demeure, splendide et délabrée, fut vendue au Maître, à qui l'aubaine du prix Nobel apportait les deux cent mille francs nécessaires à l'acquisition et à la restauration... Là est réuni tout ce qui peut évoquer le passé historique,

traditionnel et familier du pays et de la race. Ces milliers d'objets, touchants ou précieux, qui composent le plus merveilleux ensemble, Mistral les a recueillis, obtenus, un à un, à force de recherches et de sollicitations, depuis vingt ans. De ces salles vivantes, où frissonne l'âme de la petite patrie parmi les outils du paysan, les vieux bijoux, les étoffes anciennes, les meubles d'autrefois, les tarasques, les tambourins, les armes — et la cimaise des écrivains de langue d'oc, se dégage le plus haut enseignement. C'est le musée du terroir, comme chaque province devrait posséder le sien.

A ce musée, où ne se rencontre nul arbitraire, unique en son genre, le seul, peut-être, dont l'ordonnance offre une signification aussi précise, Paul Mariéton proposa trente mille volumes — et quarante mille francs. Ça doit bien faire deux cent mille francs, estiment les augures de l'hôtel du Forum. Quelle fortune pour la ville. Et voici qu'ils apprennent que le « Muséon arlaten » préfère passer la main!

De ce Mistral, c'est une galéjade, bien sûr? La nouvelle se confirme. Ah! mais non! Après tout, Mistral, c'est Mistral, bien sûr. Mais, il n'est pas le musée à lui tout seul. Qu'il fasse son olympien, ça le regarde. Mais les défenseurs de la cité sauront faire leur devoir. En route pour la Préfecture.

Car, en effet, Mistral n'est pas tout, il n'est même plus rien, au musée : il l'a donné au département, et le Préfet écoute la rumeur électorale : « Deux cent mille francs, tombés sous mon administration... Certes, il ne faut pas laisser échapper le trésor... Que Mistral plane dans le rêve... Le devoir nous commande d'être plus réalistes... Comment ce qui est bon pour Avignon ne serait-il pas bon pour Arles! »

De ce conflit, nous parlons, à Maillane, dans la blanche salle à manger :

« — Pourquoi nous refusons? Mais le « Museon arlaten » est un musée, et non pas une bibliothèque. Nous ne voulons pas changer sa destination. Matériellement, il faudrait démolir, reconstruire, pour loger un fonds aussi considérable. Ce pauvre Paul l'avait bien pressenti, puisqu'il a désigné également Avignon dans son testament. Le père de Mariéton est venu, et s'est écrié : « Mais c'est deux cent mille francs qu'il faudrait ». Et le père de Mariéton, et ses exécuteurs testamentaires, tout de suite ont opté pour Avignon. Parmi les trente mille volumes, il n'y en a peut-être pas trois cents qui intéressent Arles directement. Tout ce que possédait Mariéton sur le Félibrige, je l'avais aussi, je pense, et je l'ai donné à Arles! Il y aurait donc double emploi. Enfin, qui viendrait travailler à la bibliothèque du « Museon arlaten »? Qui paiera un bibliothé-

caire? En quoi cela constituerait-il un enrichissement d'avoir ces trente mille volumes qui ne s'ouvriraient jamais? D'ailleurs, nous suivons le vœu de notre ami, qui savait bien qu'Avignon serait enchanté... A Avignon, la situation est différente. Le « Musée Calvet », pourvu d'une riche dotation, renferme une bibliothèque, nombreuse, avec le personnel nécessaire, — et un public assidu. Pour le « Musée Calvet », le fonds Mariéton lui procure un accroissement inespéré, et les quarante mille francs lui suffisent largement...

Ainsi, Mistral et le comité du « Muséon arlaten », M. Mariéton père, héritier de son fils, les exécuteurs testamentaires de Paul Mariéton, d'accord avec ses volontés dernières, et le « Musée Calvet », d'Avignon, se sont entendus du premier coup : mais la politique et l'administration préfectorale n'entendent pas qu'Arles et les Bouches-du-Rhône soient déshéritées de cette bibliothèque de 30.000 volumes — dont elles ne connaissent pas un seul titre, — et qui les enrichiraient à la façon d'un tas de cailloux enfermés dans des caisses à perpétuité.

Mais dans sa noble sérénité, Frédéric Mistral n'avait jamais douté de l'intelligence des représentants des Bouches-du-Rhône, ni de la bonne volonté supérieure de M. Steeg, pour rétorquer l'erreur de la politique, et redresser l'ingé-

rence administrative... Il n'avait pas tort. Au dessert, arrivent les journaux. Le Conseil général n'a pas suivi les partisans arlésiens. Il a manifesté que le département, investi de la propriété d'un musée incomparable par la générosité du maître, n'entendait pas se substituer à lui pour en assurer les directions. Il s'est donc refusé à délibérer tant que l'administration, qui aura reçu là une petite leçon, n'aurait pas fourni l'inventaire de la bibliothèque et l'estimation de ce que coûterait l'installation. Catalogue et devis engloutiraient vite les 40.000 francs, déjà réduits à 34.000 francs, avec le fisc. Et le dépouillement des trente mille volumes empilés dans des caisses ne peut être accompli que par des professionnels, à qui des mois, voire des années seraient nécessaires... Sans doute, on a voulu donner le temps aux esprits de s'apaiser, et à « l'Homme de Bronze » de s'amollir...

Honneur à la sagesse phocéenne, grâce à quoi sauront se réconcilier les sœurs ennemies, et par quoi Frédéric Mistral demeurera prophète entre ses deux admirables, mais trop jalouses payses...

C'en était fini de ces stupides manœuvres de politique locale, dont le bon sens avait fini par triompher, et le maître libéré de ces misérables tracasseries pouvait

enfin se prêter à d'autres exercices moins déplaisants. En mai 1913, sous la présidence des anciennes reines du Félibrige, pour la Sainte-Estelle, il y avait eu Cour d'Amour à Aix — et pour l'automne se préparait un cinquantenaire de *Mireille*, — de « la Mireille » de Gounod, à laquelle m'invitait F. Mistral.

« *Remerciement. Une jolie fête (Cinquantenaire de la « Mireille » de Gounod) aura lieu à Saint-Rémy le 7 septembre* »...

Mais quand je pouvais avoir Mistral pour moi seul, je me dispensais de me mêler à la foule...

Mireille. — Saint-Rémy...

Aussi, la patrie de Roumanille, sa maison natale, où j'accompagnais parfois Tèreise Boissière.

Roumanille, dont Mistral, ne me parlait jamais, non plus que d'Aubanel, ni d'aucun autre... Rivalité? Que non ! Il était tellement au-dessus de tous. Hélas, comme le note Albert Thibaudet dans son solide monument de « l'Empire du Soleil », il n'y avait pas qu'amitié et fraternité dans le Félibrige. Et la sagesse souveraine, la politique impériale de Frédéric Mistral était de se taire, quand il ne pouvait ignorer...

Et voici que le carton est vide, où je glissais le courrire

de Maillane... La dernière carte de Mistral... Au printemps de 1914, je fus au Maroc, en avril, mai, puis, en juin-juillet, à Copenhague, à Stockholm, à Christiania et j'allais continuer vers le pôle Nord, quand...

1914...

La mort de Mistral...

CHAPITRE XII

1914. *La mort de Mistral. — Le crucifix « in extremis ». — Pas de « politique ». — Frédéric Mistral et Balaguer. — Banquets du Centenaire. — L'offense à Mistral. — De M. Gabriel Boissy à M. Pierre Devoluy. — Statues et statues.*

Je ne pensais point qu'elle pût survenir, même quand il me menait à son tombeau, notre promenade, souvent, avant déjeuner, — même quand il songeait à parer sa chambre, pour l'ultime visiteuse...

Naguère, en Avignon, il rencontra Térése Boissière qui s'offrit à porter un petit paquet que le Maître avait à la main.

— Non, ce n'est pas lourd.

— Mais, cher Maître...

— Non, non, curieuse ; tu voudrais bien savoir ce qu'il y a dans ce papier... Eh bien, devine...

— Maître...

— Tu ne peux pas trouver... Je vais te le dire. Il n'y avait pas de crucifix dans ma chambre de Maillane... Je remettais toujours pour en acheter un... Eh bien, voilà ce que j'emporte... Tu comprends, je me suis dit

que Mistral ne pouvait pas mourir et se présenter devant le Bon Dieu sans crucifix...

J'ai voulu revoir Maillane, où Mme Frédéric Mistral, et la « Marie du Poète » conservent pieusement la mémoire du Maître. Rien de changé. J'y ai reçu l'accueil de toujours. Le jardin continue de fleurir — sous le soleil dont l'ombre s'inscrit au même cadran inusable. J'ai poussé jusqu'au cimetière, où Il me conduisait si gaiement...

Mais voici que la Provence se décolore, et que je n'y ai plus aucun goût...

Des Cévennes à la Méditerranée, sous tous ces cyprès poudreux, ce n'est plus qu'un immense cimetière avec trop de morts...

Le Félibrige !

Sans Frédéric Mistral, sans Joseph Roumanille, et ceux de Font-Ségugne !...

C'est « la politique », dont ne voulait pas le Maître de Maillane, qui achèvera le démembrement du Félibrige.

Pas de politique de clocher ! Pas de politique électorale.

Mais la politique d'un homme d'Etat, d'un génie clairvoyant, sensible aux expériences de l'histoire qui avaient abondé sous ses regards, de 1848 à 1871. Evolution, révolution, ce n'était pas pour lui lettres mortes, depuis le 20 janvier 1867, où, dans la « *Vie harmonieuse de Mistral* », par Marius André, on peut lire :

« Deux conspirateurs partis d'Avignon arrivent à Paris. L'un est le poète catalan Victor Balaguer, qui vient retrouver les autres libéraux espagnols, ses complices ; l'autre est Frédéric Mistral qui, après avoir publié son grand et ardent poème de « *Calendal* », veut aussi passer à l'action et travailler, de concert avec les hommes politiques de l'opposition républicaine, à la chute de Napoléon III. Son dessein est le même que celui du Catalan : instaurer en France le fédéralisme mais avec la République, car il ne croit pas à la possibilité d'un retour de la monarchie légitimiste ou orléaniste.

Il faut lire le clair commentaire de Marcel Coulon à ce sujet, dans son livre : « *Dans l'univers de Mistral* » :

Le biographe qui tout récemment, muni de la corres-

pondance des deux poètes, nous révéla les accointances politiques de Mistral et de Balaguer (épisode ignoré jusqu'à lui) nous renseigne sur les conditions dans lesquelles le Maillanais guérit de sa fièvre, mais non sur les prodromes de ce mal et ses manifestations révélatrices. Peut-on savoir ce que les événements exigeront, décideront ? Comme tous les conspirateurs, celui-ci est prêt à modifier son plan dans le sens dicté par les circonstances. En mettant la France en départements, la Révolution, que le poète sur le chapitre des Droits de l'Homme ne renie pas, a aboli les privilèges provençaux. Il s'agit de remettre la France en provinces, et la Provence en tout cas : voilà ce qui conduit Mistral à Paris. Ce rêve, après quelques semaines de fréquentation des chefs de l'opposition à l'Empire, républicains comme Mistral, mais jacobins, alors qu'il est girondin, partisans de la France une et indivisible, ce rêve aura perdu son exaltation. Refroidi par la façon dont menace de tourner la révolution espagnole, glacé par la Guerre et la Commune, quelques années de gouvernement républicain dissiperont tout à fait ce dangereux rêve.

Il disparaîtra moins encore sous la leçon des événements que sous les rayons du « soleil de bon sens » que Mistral mérite d'être appelé.

Si patriote provençal qu'il demeure, le poète comprendra que l'unité française importe davantage que l'indépendance

politique provençale, ou même méridionale ; qu'il n'y a plus à revenir que comme thème lyrique sur la guerre des Albigeois ; que la renaissance de l'esprit méridional, étouffé (à son avis) par la croisade de Simon de Montfort, exige la résurrection de la langue d'oc et qu'elle en découle nécessairement : que cette résurrection dépend du bon vouloir du peuple méridional. Il a compris que l'unité française ne gênait nullement ce bon vouloir, mais qu'il fallait l'obtenir, ce bon vouloir, par la persuasion et dans la paix politique : le peuple méridional ét ant, comme le peuple français tout entier, opposé au fédéralisme. Il a compris que la résurrection de la langue méridionale a besoin non pas d'une partie du peuple méridional mais du peuple tout entier, et que, pour y conduire ce peuple, il fallait écarter absolument toute politique autre qu'une politique spirituelle. Et c'est vers cette politique, étrangère « à la politique », c'est vers cette politique implicitement prônée par « Miréio » qu'il ne cessera de conduire le Félibrige. Le Félibrige, instrument \de concorde, avant tout, de concorde \entre \les différents éléments du peuple provençal, de concorde entre les divers éléments du peuple méridional, de concorde entre les Français du Nord et ceux du Midi. Instrument de concorde nationale et, subsidiairement — car le pacifisme des lâches et des dupes n'entrera jamais dans la cervelle de ce

sage — *subsidiairement, mais loyalement, de concorde internationale.*

La « politique », qui n'a pas manqué (comme à toute manifestation où Frédéric Mistral n'est plus là pour commander), de s'inscrire scandaleusement à divers moments du « Centenaire ».

Voici des faits, tels que les rapporte M. Gabriel Boissy, dans *Comœdia*, du 11 septembre 1930 :

Nous avons trouvé Avignon en proie aux divisions : deux, trois, quatre comités organisant ou prétendant à organiser. A côté de ces querelles de groupes, la présence sournoise de soi-disant fidèles de Mistral — et même de ses parents! — qui ne visent qu'à envenimer les choses. En sorte qu'en cette occasion, comme en période électorale, ce bel Avignon, qui conserve si fâcheusement les mœurs factieuses des petites républiques italiennes héritées du temps des Papes, ce bel Avignon s'abandonnait aux plus sottes querelles à propos de poésie!

Ce n'était rien et le banquet de Maillane devait nous apporter pis et presque une bagarre. La présence des représentants du Gouvernement faisait un devoir aux personnalités officielles de parler non en provençal, mais en français. Seul le Capoulié, c'est-à-dire le chef du Félibrige, le

sage et noble professeur Marius Jouveau, annonçait en dialecte d'oc les orateurs. Cela ne suffit pas à un petit groupe de mauvais félibres qui hachèrent d'interruptions si déplacées ces discours, et notamment les belles paroles de M. Mario Roustan, que le Capoulié dut intervenir, imposer par deux fois silence aux perturbateurs et qu'il fallut l'autorité souriante et indignée de M. Eugène Lautier, dont le discours magistral remit à leur place médiocre les interrupteurs pour rétablir la dignité de cette réunion. Même si des erreurs avaient été commises, cela valait-il pareille offense publique ?

Cet incident doit être signalé et non — comme l'ont fait la plupart des journaux — dissimulé. Il faut écraser dans l'œuf un mouvement séparatiste qui s'essaie dans le Félibrige mené par une très mince minorité brouillonne, d'esprit minable et de méchante doctrine. Ces trublions, dont le principal porte-parole ou plus exactement porte-tumulte (car il s'est montré incapable d'autre chose) au banquet de Maillane fut, hélas ! un « majoral », M. Fontan, chef de l'école félibréenne de Toulon, ces trublions sont secrètement encouragés par d'autres félibres qui se croient d'Action française. Charles Maurras et Léon Daudet, venus précisément lundi à Maillane, seront les premiers à condamner et désavouer de pareilles menées — où diverses opinions politiques ont partie liée — contre l'unité française

et contre la doctrine de Mistral, lequel prêcha toujours l'union et l'hommage à la France souveraine. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas dans le règlement du Consistoire félibréen une sanction contre de pareilles incartades surtout lorsqu'elles se produisent devant des délégations étrangères et ce jour-là devant la délégation d'Alsace, conduite par l'éminent M. Stoskopf et notre ami Camille Schneider. Les justes paroles prononcées avec autant d'opportunité que de mesure par le Capoulié Jouveau, approuvées par tous les « majoraux », suffiront-elles à diluer ce venin ?

Je n'avais pu laisser passer, sans protester, l'érection d'un buste à Frédéric Mistral dans son jardin même de Maillane — N'avait-il pas fait construire son tombeau, rédigé l'inscription funéraire, — considérant comme « une tuile » sa statue à Arles ? MM. Gabriel Boissy, dans *Comœdia*, Eugène Marsan, dans le *Figaro* s'indignaient. Je devais me joindre à eux, dans une chronique, « l'Offense à Mistral » (*la Rumeur*, mai 1928) où, notamment, je disais :

Ce ne sont pas des ennemis, mais des amis, qui s'attaquent à cette gloire unique. C'est le pavé, le marbre de l'ours. On projette de lui élever un buste à Maillane.

Comme si le « navet », qui défigure la placette d'Arles ne suffisait pas!...

Pour esquiver tous ces aléas grossiers de la popularité, Mistral croyait avoir pris ses précautions. Il redoutait à l'égard des zèles électoraux, — n'était-il pas conseiller municipal depuis 1848? — les initiatives félibréennes. Il souhaitait mourir en beauté : c'est-à-dire en grandeur, en simplicité comme il avait vécu. Aussi, ne voulut-il laisser à personne le soin de régler ses funérailles. Aussi, avait-il fait édifier, à son goût, sa demeure dernière.

J'ai fait naguère ailleurs le récit de la visite à Mistral où il me confiait le texte manuscrit de son épitaphe inédite.

— Il faut tout prévoir... Vous comprenez, je ne veux pas qu'on fasse des bêtises derrière moi...

J'entends que mon témoignage prenne la valeur décisive que lui confèrent vingt ans d'une sorte d'intimité qui m'a fait l'un des rares hôtes mêlés aux derniers vœux de F. Mistral.

Et c'est pour cela que nous ne devons pas nous résigner, tous ceux qui savent, de Léon Daudet et de Ch. Maurras à Jean Carrère!

Il faut que la protestation éclate, se prolonge et tienne. Paix à Maillane, et que l'on respecte le vœu suprême de

l'Aède, qui n'inscrivit même pas son nom sur la pierre funèbre.

Quand le Poète rêvait ainsi d'une légende future, d'une gloire anonyme, idéale, on ne va pas lui infliger la condamnation du buste terrestre à perpétuité.

L'hommage à F. Mistral ce serait de déboulonner la statue d'Arles.

Cependant, Mme Frédéric Mistral avait répondu à Comœdia :

Maillane, 15 mai 1928.

Monsieur le Directeur des Tablettes d'Avignon,

Vous voulez bien m'inviter à répondre dans votre excellente revue, aux attaques virulentes qui viennent de paraître dans le journal Comœdia, contre le monument de mon illustre mari.

Ainsi qu'il l'exprime dans sa réponse à M. Gabriel Boissy, le sculpteur Achard avait reçu du vivant du Maître toute son approbation suivie de son consentement pour l'exécution de cette statue.

Il m'est douloureux, soyez-en certain, de voir jeter un discrédit volontaire et calculé, sur l'œuvre d'un artiste qui a fait ses preuves et donné à plusieurs reprises de véritables morceaux de sculpture.

Contrairement à ce que pourrait croire un public mal informé par les critiques de *Comœdia*, je dois et c'est un devoir pour moi de vous renseigner sur les admirables symboles que représente ce monument : le Chantre de la Provence est debout appuyé sur un fût de colonne antique, c'est-à-dire sur le passé et sur la force de la tradition ; son attitude est à la fois familière et noble, et la branche de micocoulier qui abrite son chef reçoit les petits oiseaux qui s'y élèvent lentement ; poétique allusion à cette strophe de Mireille contenue dans son invocation au Christ :

Iéu la vese aquelo branqueto
 E sa frescour me fai langueto !
 Iéu vese, i ventoulet, boulega din lou céu
 Sa ramo e sa frucho immourtalo...
 Béu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
 De nosto lengo prouvençalo.
 Fai que posque avera la branco dis aucéu ! (1)

Il y a loin de là, n'est-ce pas, à l'accusation inconcevable de : « Manière pendule », digne d'être moulée en por-

(1) Moi, je la vois cette branchette
 Et sa fraîcheur me fait languette (me tire la langue pour me tenter)
 Moi, je vois, au vent léger bouger dans le ciel
 Son rameau et son fruit immortels...
 Beau Dieu, Dieu aimé, sur les ailes
 De notre langue provençale
 Fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux !

celaine ou en sucre de pomme et d'un Mistral (pourtant si beau d'inspiration) à « l'effigie d'un joueur de tutu-pan-pan », sûrement les petits oiseaux n'y sont pas en sucre et les frondaisons en saindoux... Tout l'ensemble est sculpté en marbre de Carrare et prendra vie sous la main de l'artiste. Les commentaires qui suivent la réponse si digne du sculpteur Achard dans le deuxième article de Comœdia seront bien vite réfutés par le bon sens de vos lecteurs. Car comment tenir compte du sentiment de Mistral et lui nier un sens plastique alors que ses chefs-d'œuvre sont parés de la plus belle forme de l'art, du sentiment esthétique le plus parfait ?

Non, ce serait offenser son propre génie et diminuer sa grande mémoire.

Je vous laisse, Monsieur, sur ces appréciations qui sont aussi les vôtres, je l'espère, et qui deviendront certainement celles du public.

Veillez agréer mes salutations, et mes remerciements pour l'insertion de cette lettre et l'envoi de votre excellente revue.

Marie-Frédéric MISTRAL.

Peu après, l'ancien « Capoulié », M. Pierre Devoluy, tranchait, dans l'*Eclaireur de Nice* :

L'AFFAIRE DE LA STATUE DE MAILLANE.

Dans Comœdia, notre ami Gabriel Boissy a levé, comme on dit, un beau lièvre, — et qui court, guilleret, les guérets de la presse, — en appelant l'indignation publique sur le monument qu' « on » se propose d'ériger à Maillane, au pied du micocoulier que Mistral y planta jadis de ses mains.

Ce monument, dit notre bon confrère, est « indigne du poète » : il « s'imposerait à tous les pèlerins de Maillane comme une profanation » ; et « il est inadmissible que pareille pièce montée reçoive la mission de passer à la postérité l'image de celui qui inventa tant de strophes d'un marbre aussi ferme, d'un airain aussi nerveux... »

C'est une opinion ; je me garderai bien de la discuter, estimant que c'est inutile, en l'espèce, comme on dit au Palais ; et que la question se pose autrement.

A la suite de ce premier article, G. Boissy en a donné un second, publiant une lettre du sculpteur Achard, qui, naturellement défend son œuvre ; puis divers journaux ont marqué le coup, proclamé, eux aussi, leur indignation :

« C'est à Maillane, s'est écrié, M. E. Marsan, dans le Figaro que l' « on » (qui ça : on ?) rêve d'édifier ce motif de carte postale, pour honorer le centenaire du poète... »

Et M. Jean Ajalbert, saisi tout à coup d'une fureur sacrée, dénonce au monde, dans la Rumeur, l' « offense » qu' « on » veut faire à Mistral :

« Ce ne sont pas des ennemis, écrit-il, mais des amis qui s'attaquent à cette gloire unique. C'est le pavé, le marbre de l'ours. « On » (toujours) projette de lui élever un buste à Maillane. »

Ainsi la statue « digne d'être moulée en porcelaine ou en sucre de pomme » de Gabriel Boissy devient un simple buste pour Jean Ajalbert qui, sans doute, n'en a point vu la photo. Il ne s'en indigne pas moins de confiance contre ces « félibres en délire qui veulent poursuivre jusqu'à Maillane la mémoire sacrée ».

Il cite une lettre de Mistral, nous apprend que le poète l'avait nommé son « ambassadeur » à Paris (ce qui, avec notre regretté et cher Mariéton, lui faisait deux ambassadeurs, et n'était pas trop, d'ailleurs, pour un tel monarque).

C'est sans doute à ce titre d'ancien ambassadeur de Mistral que Jean Ajalbert vient pourfendre aujourd'hui avec tant de brio les chimériques amis-ennemis qui voudraient, dit-il, l' « offenser ».

Ah! qu'il est beau d'ainsi charger les moulins à vent! Mais que de bruit pour rien, Seigneur Dieu! Quels sont donc, je vous le demande, ces « félibres en délire », ce « on » mystérieux que dénoncent à l'envi les démolisseurs de la statue de Jean Achar?

Ils n'ont pas cherché à le savoir, ont préféré partir au petit bonheur. C'est beaucoup moins fatigant, j'en conviens, mais c'est dommage, aussi, car ils eussent appris, sans retard, en s'informant tant soit peu, que la statue incriminée a été acceptée, avant la guerre, par le Maître lui-même qui en avait indiqué l'emplacement. Aujourd'hui, Mme Mistral veut accomplir le vœu du poète et se propose, avec le Comité qu'elle a constitué, d'ériger la statue cette année même (et non en 1930, date du centenaire).

Tout simplement.

En sorte que « on » c'est Mme Mistral obéissant au désir de Mistral.

Où voyez-vous qu'il s'agisse là d'« ours », d'« amis » et de « félibres en délire » selon les fortes expressions de Jean Ajalbert, ou encore, de « Centenaire » comme l'a écrit par erreur E. Marsan?

Quant à déclarer, « urbi et orbi », qu'avec tout son génie Mistral n'entendait rien aux Beaux-Arts, ceci, comme on dit, est une autre affaire. Pour moi quand Mme Mistral

m'a fait l'honneur de me demander d'être du Comité, il m'eût semblé, en tout cas, manquer de respect à la mémoire immédiate du Maître, en discutant, au préalable, la statue qu'il avait choisie ; sachant qu'il avait eu certainement ses raisons pour la choisir, et que ces raisons pouvaient m'échapper.

D'ailleurs, — faut-il l'avouer, à ma honte ? — je ne pense pas qu'une statue, quelle qu'elle soit, puisse être en « offense » à une telle mémoire. Le saint tolère tout hommage et n'est point offensé même du carton-pâte, sachant bien qu'il faut des icones pour le peuple et non point seulement pour les amateurs éclairés des Beaux-Arts, que nous sommes tous, de naissance, dans les journaux.

Pourquoi mêler deux ordres de notions absolument distinctes : la valeur d'une statue et la mémoire de Mistral ?

L'image du poète du « Rhône » et des « Olivades » est, à mon regard, tellement au-dessus des représentations figurées qu'on en peut faire, qu'à moins d'y rêver Michel-Ange pour sculpteur, peu importe le plus ou le moins. Ce sera toujours, sinon inférieur, du moins étranger à l'idéal que je caresse : le plus rustique des santons suffirait à ma dévotion, si elle avait besoin d'une image taillée ; mais elle n'en a pas besoin.

On remarquera la fin assez vague de l'article de

M. Pierre Devoluy — qui n'a pas oublié sa carence à l'inauguration de la statue à Arles, d'où il avait détourné les félibres, en fixant aux mêmes jours, à Saint-Gilles, la Sainte-Estelle de 1909.

L'*Action Française*, enfin, insérait cette lettre de M. Gabriel Boissy, rédacteur en chef de *Comœdia* :

1^{er} juin 1928.

Monsieur et cher confrère,

Je ne puis laisser dire par Mme Mistral, et surtout par elle, qu'en demandant pour Mistral une statue digne de son génie, je l'aurais « offensé ». Sauf nos maîtres Charles Maurras et Léon Daudet nul n'a porté plus haut, par le livre que je lui ai voué, le patriarche de Maillane. A la lettre de Mme Mistral aux Tablettes d'Avignon que vous reproduisez j'ai répondu par une autre lettre que l'on s'est gardé, naturellement, de vous communiquer. Après avoir protesté du respect et même de la vénération que nous devons à la veuve du grand poète, je réservais toutes les libertés de ses disciples sur le sens et la glorification de son œuvre. Les choses du cœur ni celles de famille, disais-je, ne sont pas du même ordre et il s'agit aujourd'hui d'un monument qui ne doit pas témoigner seulement pour la famille mais devant la postérité. Quel regret que

Mme Mistral ne veuille pas le comprendre et croire en notre jugement comme nous nous inclinons devant elle.

Dire que l'incident est clos, permettez-moi de trouver là un des signes écartés de cette veulerie à la manière des libéraux que vous condamnez d'ordinaire. De défaites en défaites, de bonnes raisons en relâchements on en arrive à tolérer des statues, des « actes » qui sont des calomnies ou, un jour, le deviennent quand seul survivra ce marbre...

Tel est aujourd'hui le cas et mon sentiment a fait souche. Des mistraliens tels que Joseph d'Arbaud, Jules Véran, Eugène Marsan, Pierre Devoluy, Léo Lelée, Jules Belendy, F.-Jean Desthieux, d'autres que j'oublie approuvent et s'élèvent contre ce marbre calamiteux que la revue *Oc* a traité de « navet ». Et que n'a pas dit Pierre Tuc, aujourd'hui si pacifique... Ai-je besoin de demander à sa courtoisie la publication de cette lettre ?

Mes biens confraternels et distingués sentiments.

Gabriel BOISSY.

Nous aurions préféré laisser tomber l'incident, non par « veulerie » ou « pacifisme », mais parce que, tout en pensant

que, sur le fond, notre confrère Boissy a raison, nous estimions qu'il était meilleur de s'incliner devant la préférence de Mme Mistral que de continuer une polémique probablement vaine.

Mme Mistral nous avait demandé l'insertion de sa lettre : Boissy nous a demandé l'insertion de la sienne.

Pour nous, l'incident sera clos.

Pierre Tuc.

Nombre d'autres articles ont paru, qui ne font que répéter ceux que nous citons et qui suffisent à faire entendre les différents sons de cloche.

Pourtant, il faut relever quelques phrases de M. F. Jean Desthieux (de l'Académie méditerranéenne) : qui défend la statue — tout en ne l'aimant pas, mais en la préférant d'avance à toute autre que j'aurais pu aimer — parce que je suis le compatriote et l'ami de Denys Puech !

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire par hasard dans la Rumeur un article de M. Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt, où il est dit que statufier Mistral, c'est l'offenser. A l'appui de cette

affirmation, l'éminent administrateur des Manufactures de Beauvais cite des lettres de Mistral.

Cela prouve que Mistral, ce grand poète, plus grand que Victor Hugo, était un homme comme les autres. Il ne disait pas la même chose à tous ses amis ou correspondants. La vérité a cent visages, comme Paul Adam le répétait sans cesse. C'en est une autre de dire que la statue choisie pour commémorer dans son jardin la mémoire du poète n'a été, hélas ! choisie que « par lui », en même temps que son emplacement. Et c'est pourquoi Mme Mistral et le Maire de Maillane souhaitent de voir réaliser ce vœu de Frédéric Mistral contre lequel s'élève Jean Ajalbert.

Le choix de l'œuvre, je puis bien vous dire que je ne l'approuve pas plus que mon ami Gabriel Boissy. Mais peut-être n'aurais-je pas davantage approuvé un choix fait par M. Jean Ajalbert lui-même, car je me souviens que celui-ci admire beaucoup notre compatriote Puech, et ça, c'est très grave.

Alors, réalisons le vœu de Mistral et de sa veuve sans chercher dans sa correspondance inédite des témoignages contradictoires. Ayons pitié des grands poètes... capables, comme les autres, de changer de conviction. Il s'agit d'honorer la mémoire de Mistral.

Je n'aurais pas l'audace de vous affirmer que la statue a été voulue par Mistral lui-même, si je n'avais pas l'hon-

neur de faire partie du Comité qui s'apprête à l'ériger... quitte à la remplacer plus tard par une œuvre d'un goût plus artistique. Mais il ne faut pas laisser croire à vos lecteurs que nous sommes des sacrilèges, quand nous sommes, au contraire, en la circonstance, exagérément respectueux d'une dernière volonté.

F.-Jean DESTHIEUX.

de l'Académie Méditerranéenne.

Il est un peu vif de prêter un tel visage à Mistral ! Non, *il n'était pas un homme comme les autres...*

Et la lettre que j'ai versée aux débats n'était pas inédite. Elle avait été publiée avec son consentement, et il lui avait fallu un rare courage pour désavouer ainsi un Comité d'admirateurs et de vieux amis, qui n'était pas moins brillamment composé que celui de M. Achard.

Hélas ! le sculpteur est sans pitié.

.....

Tout de même, puisque statues il y a, il ne faut pas les mettre toutes sur le même socle. Réjouissons-nous avec M. Gabriel Boissy, célébrant, dans son compte rendu des fêtes d'Avignon :

... le premier beau monument dédié à Mistral. Après avoir protesté contre tant d'autres ce fut, lorsque Mme Mistral eut fait glisser le voile aux couleurs rouge et orange (le drapeau de la Provence) qui couvrait le buste, ce fut une joie d'admirer le buste magistral du sculpteur Jean-Pierre Gras qui a su exprimer la calme fierté, le noble maintien de cette tête et délivrer d'un chapeau en pierre le front gæthien. Ce buste est posé sur un socle polygonal et une simple colonne cannelée et il en résulte un ensemble d'une simplicité classique. L'architecte, M. Valentin, a su présenter le buste de Jean-Pierre Gras et établir enfin un monument mistralien.

CHAPITRE XIII

Frédéric Mistral et la République. — Frédéric Mistral l'Européen. — De M. Eugène Lautier à M. André Rousseaux. — La politique de Gigognan.

« La politique » refoulée sous la dictature constructive et stratégique de Frédéric Mistral, déborde le Félibrige, désarmé, — et le grand courant rhodanien manque de direction qui le canalise, va se diviser et se perdra en ruisselets infimes...

La politique félibréenne, il ne devait y en avoir qu'une, celle du Poète, dont l'habileté fut de n'en pas avoir d'autre que celle de la France — c'est-à-dire, pour plus d'un demi-siècle de la République, — comme je l'ai indiqué sommairement dans un article de *Paris-Soir* du 9 septembre 1930.

FRÉDÉRIC MISTRAL ET LA RÉPUBLIQUE

J'ai failli intituler cet article : Frédéric Mistral républicain.

Cela aurait pu étonner, comme une gageure facile, et

détonner, en ces heures amicales du Centenaire, où il s'agit de communier dans une admiration nationale, et non d'étiqueter, selon l'arbitraire des confessions politiques, une mémoire française, universelle qui doit demeurer indivise. Et c'eût été marquer une lourde incompréhension du génie, de l'intelligence, du caractère du Poète, qui s'est si vite, si habilement élevé, cantonné, isolé au-dessus des partis, dès qu'il a eu fondé et organisé l'Empire du Félibrige...

(Ce fut un rude coup de dictature, que d'imposer la loi nouvelle de Font-Ségugne, la langue unique, redressée, châtiée, savante, à tous ces groupes de la Provence, dont chacun se contentait de l'orthographe accidentelle du parler local, vulgaire et déchu).

Frédéric Mistral se trouvait en face de toutes les opinions. Le moyen de gouverner, c'était de les négliger, de les respecter — toutes ! Je ne dirai donc pas : Frédéric Mistral, républicain, encore qu'il ait manifesté dans ce sens, à une époque, plus qu'il ne l'a fait jamais dans aucun autre. Sans doute, il ne sortait que de ses dix-huit ans, quand, en 1848, il dansait la Carmagnole en chantant le couplet révolutionnaire de la Montagne :

Plantons le thym, plantons le thym,
 Républicains, il reprendra !
 Faisons, faisons la Farandole,
 Et la Montagne reflourira !

en regard de Joseph Roumanille, menant le « bon combat » — catholique — sous l'approbation de Louis Veuillot, qui saluait : « Nous sommes de même souche ; donne ta main, frère Roumanille, cette main qui fait le signe de la croix ». Ce n'était pas Mistral, le blanc. Et il demeura teinté de rouge, quoique, plus tard, dans la Coupo Santo, où le Capoulié trempe ses lèvres aux grands anniversaires de la Sainte-Estelle, il ait mis quelque peu d'eau — de l'eau de la fontaine de Vaucluse ! Non de l'eau bénite ! (ou seulement de l'eau bénite de cour — d'amour... me souffle l'esprit de Paul Mariéton, qui en faisait bien d'autres !) L'eau bénite ! Il n'y songeait guère, n'allant plus à l'église, sauf à l'occasion, pour les mariages et les enterrements, depuis un demi-siècle.

Pas plus royaliste, ou bonapartiste, que séparatiste, comme l'auraient voulu certains échauffés. Le Félibrige des Sept de Font-Ségugne en rêvant une reprise vigoureuse de la race, n'envisageait pas un recommencement du passé. N'est-ce pas contre cette pauvre hypothèse de séparatisme que protestait le parti jeune Félibrige, avec MM. Frédéric Amouretti, Charles Maurras et Auguste Marin dans leur appel de 1892 :

Nous en avons assez de nous taire sur ces intentions fédéralistes, quand les centralisateurs parisiens en pro-

fitent pour nous jeter leur méchante accusation de séparatisme. Enfantillage et ignorance... Nous sommes autonomistes, nous réclamons la liberté de nos communes, nous sommes fédéralistes. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie parcourue, nous répondrons que c'est le cas ; et nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner.

Frédéric Mistral n'avait-il pas proclamé :

Sion di lo grando Franço e ni court ni coustié.

(Nous sommes *(les Provençaux)* de la grande France, et ni en deçà ni à côté.)

Quand le rouge Félix Gras chantait :

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province ;
J'aime la France plus que tout...

Félix Gras qui, lui aussi, devait être Capoulié...

Du café Voltaire, où s'assemblaient tous les Félibres de Paris, sous la présidence de Maurice Faure, avec Lintilhac et Henry Fouquier, au restaurant de « La Barthelasse » où déjeunaient ceux du Rhône, la question politique ne fut jamais posée. La République ! Le Félibrige lui fai-

sait les yeux doux. En 1877, la reconnaissance d'utilité publique avait été accordée à l'Association du Félibrige « dont les travaux ont pour but la culture et la conservation de la langue provençale ». Ainsi, depuis l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), où François I^{er} défendit d'employer une autre langue que le français dans la rédaction des actes publics, ce document était le premier dans lequel le gouvernement français relevait la langue d'oc de sa déconsidération, en lui reconnaissant le droit de se reconstituer...

Comment Frédéric Mistral n'eût-il pas convenu de la bienveillance libérale de la République, qu'il avait pu apprécier par ailleurs : conseiller municipal de 1850 à sa mort — sans doute le doyen des conseillers municipaux de France.

D'ailleurs, je peux en témoigner, que Frédéric Mistral ne marquait aucune répugnance pour ce qui venait de gauche. La « chose électorale » ne pouvait le passionner. Et à la creuse songerie d'impossible ou de dangereuse restauration, sa haute expérience n'aurait certes pas sacrifié la République où le Félibrige s'était développé si librement. L'interdiction des courses de taureaux avec mise à mort — qui se couraient sous l'astreuse d'une amende de seize francs, et auxquelles il présidait, — suivant là ses troupes, comme il arrive à tant de chefs — ne lui semblait pas un attentat à la civilisation méditerranéenne, qui exigeât le

renversement du gouvernement de M. Fallières. Car, des Méridionaux, à la présidence de la République, n'auraient su manquer de sympathie au Félibrige ! Les campagnes de l'Humanité de Jaurès et de la Dépêche des Sarraut, étaient loin de lui déplaire, qui apportaient quelque appui à son œuvre. Et il n'oublia jamais ce qu'il devait, par mon entremise, à Briand, ministre de l'Instruction publique en 1906, à Steeg, ministre de l'Intérieur, plus tard.. Et que ce fût au cinquantenaire de Mireille, pour sa promotion au grade de commandeur, ensuite, pour la visite du Président Poincaré, jamais je ne le trouvai indifférent à tant de gestes profitables à sa renommée.

Pourtant, çà et là, à travers des fêtes dispersées du Centenaire, on semble murmurer : le Gouvernement ne prendrait pas une part assez directe à la commémoration mistralienne, par abstention, défiance politique. Hélas ! c'est l'anarchie dans le Félibrige, et comme l'indique Albert Thibaudet, c'est dès la mort de Roumanille que se déclenchèrent les guerres civiles félibréennes. Chaque maintenance tire de son côté. A qui entendre ! Enfin, « un groupe pour le Centenaire de Mistral » (allez donc détacher Mistral de la République) par la voix de Mario Roustan, et par la voie de la presse, a interpellé les « Beaux-Arts », et le sous-secrétariat d'Etat a répondu, de Marienbad :

« Je viens de lire que j'étais chargé de représenter le Gouvernement aux fêtes du Centenaire de Mistral. J'espère que ce n'est qu'un commencement ».

M. Mario Roustan a immédiatement répondu à M. Eugène Lautier afin... que ce commencement ait une suite.

Avec M. Eugène Lautier, les « parlementaires mistraliens » peuvent être assurés. Il n'a pas attendu 1930 pour s'avérer mistralien ! Il l'est de toujours. C'est le mistralien intégral ; il sait le Poète par cœur, dans le texte, et avec l'accent. Il ne lui sera pas besoin de précautions oratoires pour parler de la République à propos du fondateur du Félibrige, — qui dansait la Carmagnole, en 1848, et ne s'apercevait qu'à quatre-vingts ans que sa chambre n'était pas décorée d'un crucifix, — Frédéric Mistral qui fait graver sur son tombeau une épitaphe profane :

« Un jour, on dira : C'est la tombe du Poète... Celui qu'on avait fait roi de Provence... »

Et quand son souvenir sera plus lointain encore :

« C'est le tombeau d'un mage, car d'une étoile à sept rayons, le monument porte l'image... »

Oh ! je ne veux pas faire de Frédéric Mistral un maçon, ni un libre penseur...

Mais, au bout de cette chronique, je me dis qu'en somme, il n'eût pas été si choquant de lui donner pour titre : Frédéric Mistral républicain, sous cette réserve qu'il ne voulut rien être — pas même académicien — rien que le Poète de Maillane, inventeur de la renaissance félibréenne, roi de Provence, empereur du Soleil... Ce qui le dispensait évidemment de toutes professions de foi législatives, et de se faire inscrire à aucun groupe, — même mistralien.

Pourtant, quelques-uns, comme *Figaro*, semblent surpris que M. Lautier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, dans son discours officiel, ait voulu découvrir « l'Européen », dans le fondateur du Félibrige — et le Poète — universel : il n'est que de se rappeler « l'annonce » de *Mireio* par Roumanille, opposant cette œuvre de paix aux épopées guerrières du passé.

« De chaque nation s'élève une aspiration ardente à la paix universelle. Les peuples comprennent enfin leur solidarité. »

Ainsi s'exprime M. Eugène Lautier, qui peut réciter, chanter Mistral par cœur.

« ... L'Académie française, fidèle à la mission que lui a confiée Richelieu, ferme gardienne de la langue d'oil,

ne s'est jamais trompée sur les desseins de Frédéric Mistral et sur la portée de son œuvre.

« Elle l'a couronné en 1861, pour Mireille ; en 1884, pour Nerto ; en 1897, pour le Rhône. Au nom de l'illustre Compagnie, Villemain désignait ainsi Mistral : « Un bon Français dont la France a le « droit d'être fière ».

« Un bon Français, et je dis un Français utile.

« L'unité de la France — à laquelle nous sommes si vivement attachés, tous — n'a rien à gagner de l'uniformité, de la monotonie, de la torpeur.

« ... Ainsi le terme de « régionalisme », qui était la traduction mesurée — par conséquent française — la traduction réfléchie et voulue de sa pensée, fut une trouvaille. Aux critiques dénués de largeur et de bienveillance, Frédéric Mistral avait beau jeu pour répondre. Il lui suffisait de les inviter à lire l'un de ses plus beaux poèmes des Iles d'or sur le tambour d'Arcole.

« ... Hommes de France, du nord, du centre, du midi, exaltons Frédéric Mistral sans crainte d'être contredits. Nous ne sommes pas seuls. Toute la famille latine d'Europe et d'Amérique proclame en un pareil jour l'orgueil légitime de la race et des services rendus à la civilisation. Mais je tiens, en ce discours, à saluer les peuples non latins qui ont reconnu dans Frédéric Mistral l'un des aèdes de l'humanité.

« Frédéric Mistral, poète de l'homme et de la nature, donc, est universel. Son génie dépasse non seulement notre province, mais toutes les frontières. Il va rejoindre Virgile, Dante, Shakespeare et Goethe. Il réside dans cet empyrée que le plus grand poète français, Victor Hugo, appelait « la région des égaux ».

« Un jour a surgi dans sa conscience prophétique une idée que les leçons de l'histoire, les méditations et le coup d'aile du génie font apparaître dès 1867. C'est l'idée de l'« amphictyonie européenne ». Il ne pouvait pas ne point la concevoir, l'auteur du poème du Rhône, où l'on voit l'artificielle frontière, heureusement abolie, entre « l'empire » et le « royaume ».

« A côté de la Provence, à côté de la France — je me garderais bien de dire au-dessus, car je ne le pense pas — il y aurait donc une Europe qui pourrait constituer un jour une amphictyonie ? Mot grec, idée hellène ».

Et voici, de l'autre côté de la balustrade, que riposte M. André Rousseaux, dans son *Epilogue du Centenaire*, — à Figaro. Il est bien exact que le Gouvernement a hésité, — comme sont embarrassés et surpris tous les ministères devant ces commémorations, qui ne ressortissent pas directement à sa politique immédiate. Que d'occasions on laisse se perdre, de jeter les passerelles

sur le passé qui sépare trop souvent la politique et la littérature et la science ! On s'est abstenu aux fêtes de Lamartine, à propos de quoi Albert Thibaudet remarque si justement dans la *Nouvelle Revue française* :

La seule fête littéraire du centenaire romantique fut en effet la célébration du centenaire des Harmonies par la ville de Mâcon, où d'ailleurs le gouvernement ne fut pas représenté, et qui se passa de manière tout académique. Or Lamartine n'est pas seulement le poète des Harmonies et de la Marseillaise de la Paix. Il est aussi le ministre des Affaires Etrangères du gouvernement provisoire. La politique lamartinienne, comme la poésie lamartinienne, sont nourries par une mystique de la fraternité des peuples et de la paix. Le nom de Lamartine ne brille jamais de plus d'éclat que lorsque cette mystique est à l'ordre du jour et que cette étoile monte sur l'horizon. Il y a deux ans, au Congrès des Unions Intellectuelles dont la dernière journée se passait à Francfort, Ludwig Curtius, qui présidait, eut l'heureuse inspiration de se démettre de ses fonctions, et, dans la ville de Gæthe, d'inviter l'assemblée internationale à se placer sous la présidence invisible du grand Européen. Durant toute la séance, Gæthe fut appelé le Président. Ce septembre, on eût rêvé pour Lamartine une pareille dignité.

L'Académie de Mâcon, qui organisa les fêtes avait installé le banquet officiel sous une vaste tente pour laquelle on avait choisi l'emplacement approximatif de la tente encore plus vaste où Lamartine prononça en 1847 le célèbre discours dit du banquet des Girondins. On avait demandé à un acteur de la Comédie-Française de lire des passages de ce discours, qui fut radiodiffusé, et qui, malgré des coupures politiques, produisit sur le public moyen une impression prodigieuse. Sauf du côté des Intérêts Economiques, on entendait chacun faire la même réflexion : « On dirait que c'est écrit d'aujourd'hui, que c'est fait pour la politique d'aujourd'hui ». Cette apologie pour la mystique, cette revendication des droits de l'idéalisme, ce rappel des intérêts matériels à l'ordre spirituel, cela, pour venir exactement à nous, et à notre temps, traversait la durée avec la même facilité et la même nécessité que les ondes sonores, entendues à des milliers de kilomètres, traversaient l'espace.

Sept ans auparavant, dans le discours prophétique du Retour des Cendres, Lamartine avait demandé qu'on inscrivît sur le monument de l'empereur : A Napoléon seul ! Après cette lecture, et malgré une heure et demie de toasts, ou plutôt à cause d'eux, il était bien évident que la parole avait été prise par Lamartine seul. Peut-être cependant, dans un rayon de deux cents kilomètres autour de Mâcon,

quelqu'un, seul aussi, était-il capable, et par ses fonctions, et par son talent, de lui répondre. C'était son successeur au ministère des Affaires étrangères, M. Briand, alors à Genève.

Donc, « l'opposition » l'a belle, pour marquer un point, et crier victoire, — toute dressée contre la nombreuse carence gouvernementale. Que de justes constatations, d'ailleurs, on doit l'avouer ! Après la critique nuancée d'Albert Thibaudet, qui eût certainement convaincu notre ministre des Affaires étrangères s'il avait pu l'approcher, pour Lamartine — écoutons, pour Mistral, la note plus vive de M. André Rousseaux :

Or, voici ce que nous avons vu. D'une part, les délégations étrangères rivalisaient d'empressement et d'intelligence généreuse pour offrir à Mistral un hommage digne de lui. Italie et Grèce, Roumanie et Catalogne avaient envoyé les plus éminents représentants de leur élite intellectuelle. Les discours d'un Farinelli, d'un Marinetti, d'un Crainic — que l'on nous excuse d'omettre bien d'autres noms qu'il faudrait citer ici — manifestaient une compréhension profonde de Mistral, et de tout ce que ses livres apportent au service de la civilisation latine et méditerranéenne. En regard, hélas, si attentivement que nous ayons dirigé nos

yeux sur les tribunes et sur les tables d'honneur des banquets, nous n'avons guère vu, du côté du monde officiel de chez nous, que les produits variés de petits ou grands comices électoraux, conseillers d'arrondissement, conseillers généraux, députés, sénateurs, dont l'équipe était couronnée, le jour de Maillane, par un habile sous-secrétaire d'Etat. C'était, tour à tour, le café du Commerce chez la Pléiade, ou la buvette de la Chambre au banquet des Muses. Du moins, les mandats dont ces messieurs étaient pourvus allaient-ils les mettre en état de bien parler de Mistral? Hélas, encore. On ne trouvait même pas dans leurs paroles l'accent simple mais juste qu'il y avait dans les gestes de leurs électeurs, les gens des mas et des barques de pêche.

Ils tentaient d'adapter au commentaire mistralien ce jargon qui sert aujourd'hui à parler de la même façon, au conseil municipal de Cucugnan ou à la tribune du Sénat, de la mévente des vins ou des Etats-Unis d'Europe. Par-dessus tout, ils semblaient éviter comme le feu l'essentiel de l'œuvre mistralienne. Chacun disait, à qui mieux mieux : « Je mistralise, tu mistralises... nous mistralisons ». Mais, de Mistral lui-même, on se gardait bien de rien tirer, si ce n'est des interprétations aussi tendancieuses que fantaisistes. Et c'est à des « opposants » de marque, comme M. Charles Maurras ou M. Léon Daudet, qu'il fut

réservé, à Maillane et à Lourmarin, de tenir les propos les plus justes et les plus importants.

Pouvait-il en être autrement ? Mistral est un poète politique, et sa politique s'oppose de tous points à celle que représentaient la plupart des écharpes et des baromètres qui s'agitaient sous le soleil en l'honneur de Mireille et de Calendal. Poète politique, nous l'entendons au sens où le fut aussi Virgile : c'est-à-dire un écrivain qui a voulu retrouver dans les réalités d'une terre et d'un peuple les éléments d'un ordre social. Comme Virgile, Mistral a chanté les troupeaux et les paysans. Quand il dit qu'il a écrit pour les gens des mas, il faut voir toute la portée de cette intention : il a écrit moins pour être lu d'eux que pour les servir, pour contribuer, par ses leçons, à leur bonheur. S'il a chanté les travaux rustiques et ceux des gens de mer, la cueillette du mûrier, la ferrade des taureaux, la pêche du thon et de l'anchois, il a aussi enseigné le sage gouvernement des familles, et au-dessus des familles les hiérarchies conformes à la nature de l'homme et au bon rendement de ses travaux. Sans oublier les autorités spirituelles, qui sont à l'édifice politique une sorte de couronnement moral. Cependant, au banquet de Maillane, tandis que tous les élus des Bouches-du-Rhône s'alignaient à la table d'honneur, on avait mis deux évêques au second rang. C'était d'abord inconvenant, puis plein de sens. Sur tout

ce que Mistral suscite de sage et de bienfaisant, dans l'ordre politique, le régime électif jetait le réseau de ses mailles avec, dans chaque maille, une de ses créatures. Mistral a parlé de pères de famille, de pasteurs — à tous les sens du mot — de maîtres de domaines, de maîtres de corporations, brefs, de chefs naturels, à tous les étages de la société. Il lui a été répondu, le jour de la fête officielle : élu, élu, élu, suffrage universel et bulletin de vote individuel. Après cela, on pouvait échanger des toasts et crier gloire à Mistral toute la journée. Le tour était joué ; le mistralisme escamoté.

La politique, la diplomatie, de Frédéric Mistral... Cela n'avait rien de très machiavélique ! Il était de son temps, et comme il a vécu longtemps... Il ne pouvait créer un parti à lui, dans les partis félibréens. Il planait. Fédéralisme, Séparatisme ! Comme le note Albert Thibaudet :

A vingt et un ans, Mistral n'a pas encore réfléchi sur ces questions, Le fédéralisme lui est indifférent. Ce sera, plus tard, à Aix une doctrine de blanc et Mistral est sinon rouge, du moins tricolore. Notez d'ailleurs que Lamartine, le père spirituel de Mistral en politique avant de l'être en poésie, a professé dans ses discours le centralisme le plus intransigeant.

Frédéric Mistral qui chantait :

Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids :
La liberté va rajeunir le monde !
Guerre éternelle entre nous et les rois !

Mais Mistral n'a-t-il pas symbolisé toute cette politique, dans « l'homme populaire », ce maire de Gignan...

... resté maire un demi-siècle malgré onze changements de régime, joyeux et intelligent compère, qui reçut le poète entre un déjeuner succulent et un tendron suggestif, puis, au cours d'une promenade dans le village, lui révéla le secret de sa durée. Pour chacun un mot aimable, un encouragement, une espérance ; comme il dit, il joue du galoubet : « Je joue du galoubet, et mon troupeau me suit ».

— *Tu joues du galoubet, c'est bon à dire... Mais, enfin, dans ta commune, tu as des blancs, tu as des rouges, tu as des têtus et tu as des drôles, comme partout ! allons, et quand viennent les élections, pour un député, comment fais-tu ?*

— *Eh ! je laisse faire ! Car, de dire aux blancs : Votez pour la République serait perdre sa peine et son latin, comme de dire aux rouges : Votez pour Henri V, autant vaudrait cracher contre le mur.*

— *Mais les indécis, ceux qui n'ont pas d'opinion, les*

pauvres innocents, toutes les bonnes gens qui louvoient où le vent les pousse ?

— *Ah ! ceux-là, quand parfois dans la boutique du barbier ils me demandent mon avis :*

« *Tenez, leur dis-je, Bassaquin ne vaut pas mieux que Bassacan. Si vous votez pour Bassaquin, cet été vous aurez des puces, et si vous votez pour Bassacan, vous aurez des puces cet été. Pour Gigognan, voyez-vous, mieux vaut une bonne pluie que toutes les promesses que font les candidats. Ah ! ce serait différent si vous nommiez des paysans ! Tant que, pour députés, vous ne nommerez pas des paysans, comme cela se fait en Suède et en Danemark, vous ne serez pas représentés. Les avocats, les médecins, les journalistes, les petits bourgeois de toute espèce que vous envoyez là-haut ne demandent qu'une chose : rester à Paris autant que possible pour traire la vache et tirer au ratelier. Ils se fichent pas mal de notre Gigognan ! Mais si, comme je le dis, vous déléguez des paysans, ils penseraient à l'épargne, ils diminueraient les gros traitements, ils ne feraient jamais la guerre, ils creuseraient des canaux, ils aboliraient les Droits Réunis et se hâteraient de régler les affaires pour s'en revenir avant la moisson. »*

De la galéjade, évidemment, et Mistral ne voyait pas plus que vous et moi un Parlement qui fût un conseil municipal de Maillane à trois cents têtes ! Entendons ce langage

de poète. Le galoubet du chef joue sur deux notes. Une note négative : laisser les gens tranquilles dans leurs opinions, qui sont toutes bonnes, parce qu'il faut de tout pour faire un monde, même du diable qui porte pierre, boire un coup de rouge avec les rouges, un coup de blanc avec les blancs. Une note positive : être pour la terre, la terre dans son sens le plus large, ici la terre de Provence, depuis Arles jusqu'à Vence, le galoubet du maire de Gigognan ne faisant, comme les pipeaux du satyre, qu'un prélude à la lyre, à la grande lyre, celle de « Calendal » (1).

Toute la politique mistralienne consiste dans l'esprit de Gigognan, le programme de Gigognan. Qui s'écarte de Gigognan s'écarte de la raison, et, comme le juste lui-même pêche sept fois par jour, peut-être verrons-nous Mistral parfois s'en écarter, mais jamais sans un prompt retour aux principes. Le Félibrige, la Sainte-Estelle, le salon de Maillane où défilent les visiteurs, la République du Soleil quand il la parcourt comme un roi pacifique, voilà le Gigognan de Mistral, le royaume où il joue du galoubet et où le troupeau le suit, ou devrait le suivre.

Mais, là, c'était la *politique intérieure*.

(1) *La République du Soleil*, par Albert Thibaudet.

CHAPITRE XIV

Interviews de Frédéric Mistral. — Dans le Félibrige, chacun est libre. — La politique autour de Mistral.

— Pas de politique...

Ce fut le mot d'ordre de Frédéric Mistral... Je l'écrivais, il y a plus de vingt-cinq ans, en deux articles à *l'Humanité*, — de Jaurès et de Briand :

LE CINQUANTENAIRE DU FÉLIBRIGE (Avignon, 21 mai 1904)

Quand nous entrons chez Mistral, le poète de Mireio et de Calendau est déjà sous presse, aux prises avec M. Mario Fenouil, du Gaulois, très versé dans les choses du Félibrige. Le cinquantenaire de Montsegugne, d'où partit le mouvement, n'a lieu que dans trois jours, et je n'arrive pas premier pour interroger le maître.

C'est qu'il s'agit moins de littérature que de politique : de la tentative littéraire de décentralisation et de la renais-

sance traditionnaliste du Midi ; les partis ont voulu s'en parer, de Limoges à Nice, et à Pau, de Toulouse à Avignon. Les mots énormes de : « régionalisme, fédéralisme, séparatisme » ont été prononcés.

Mistral n'a-t-il pas écrit :

« — Quau ten la bugo, ten la la clau » (qui tient la langue, tient la clef).

Quand nous entrons dans la petite demeure de Maillane, toute lumineuse et fleurie de génie depuis plus d'un demi-siècle, c'est de tout cela qu'il est question.

— Eh ! voilà l'Auvergne ! fait joyeusement Mistral.

— Mais je viens aussi vous interviewer après M. Fenouil.

— Mais non, mais non, nous allons continuer. On va s'interviewer les uns les autres.

— Oh ! plus qu'un mot, sur la politique de M. Combes, demande mon confrère du Gaulois.

— Oh ! pas de politique ! pas de politique !

— Cependant... mais...

Mistral ne veut rien savoir.

— Pas de politique ! nous n'en avons jamais fait.

Je me permets d'intervenir dans cette interview en partie double et contradictoire.

— Vous n'en avez pas fait, mais on en fait pour vous.

La présence du Gaulois et de l'Humanité, ici, n'est que la preuve de cette préoccupation de l'opinion.

— Pas de politique : dans le Félibrige, chacun est libre. *Il y a des blancs, il y a des rouges. Nous avons des socialistes ; nous sommes tous d'accord ; qu'on nous laisse notre langue, voilà tout. Moi je suis monarchiste, par exemple ; mais je suis du peuple ; j'ai été élevé à l'école primaire, à l'école laïque, insiste le maître, avec une belle ironie. De mon temps, il n'y avait pas encore de congréganistes, d'école libre. Je suis monarchiste, mais cela ne m'a pas empêché d'être conseiller municipal depuis cinquante ans. Alors, on nomme des commissions, et je suis le premier de la commission. Pas de politique ! tout de même.*

Mistral est amené à exposer les revendications de la « Cause », pour sa part.

J'avais vu Mistral il y a une dizaine d'années, à Champrosay, chez Alphonse Daudet. Il a changé sans vieillir. A soixante-quatorze ans, l'âge ne l'a pas touché extraordinairement. Droit, solide, très beau, avec des yeux d'une intense jeunesse dans ce vaste et rieur visage à moustache et impériale blanches, le haut et large front couronné de vigoureuse chevelure, comme tonsurée par les années, au sommet, en arrière. Ce qu'il y avait de théâtral, de mousquetaire dans l'aspect du Capoulié, s'est atténué. Il est, ainsi que l'avait noté Goncourt, comme un beau et solide

paysan qui aurait quitté la blouse. A Paris, je l'avais vu un peu méridional ; ici, Mistral est naturel, d'accord avec le pays, et avec son génie, simple, familier et grandiose.

« — Pas de politique ! »

Et je crois bien que Mistral, personnellement se résume sincèrement en quelques vers de son œuvre dans « ses armes » : une cigale surmontée d'un soleil ; dans sa devise : « Lou souleu mi fa canta » (le soleil me fait chanter) ; « Siau de la grando Franco, e ni court, ni coustié » (Nous sommes de la grande France, franchement et loyalement).

— On proscriit notre langue ; nous voulons qu'on nous laisse parler notre langue. De mon temps, je n'étais qu'un illettré ; nous étions plus savants qu'aujourd'hui. Un petit enfant savait, en provençal, les noms de tous les oiseaux, de tous les poissons, de pas mal d'étoiles. Aujourd'hui, il n'a pu apprendre les noms scientifiques, il a oublié les autres. Vous l'interrogez, il vous répond : « Cet oiseau, c'est un oiseau... un... z'oiseau... » On lui défend de parler provençal à l'école. Evidemment, il est là pour y apprendre le français, et la tâche de l'instituteur est assez ingrate. Eh ! on me laissait parler provençal, et ça ne m'empêchait pas d'apprendre le français.

Sans doute. Mais tout le monde n'est pas Mistral, pensais-je.

— Pourquoi proscrire le provençal, la langue de notre

terre, de la famille? Elle aide d'ailleurs l'enfant à mieux apprendre le français par comparaison, par rapprochement. C'est son latin naturel. Parfaitement. Cela lui sert comme le latin, sans avoir eu à l'apprendre. Et on le proscriit, on le chasse. Nous voulons le maintenir, c'est bien juste, comme les Bretons, le breton.

— Oui, mais ils en font usage contre la République, contre le progrès. Ce qu'on prêche en breton, ce n'est pas que l'amour de la petite patrie, mais la haine! Les Félibres ne sont-ils pas allés jusqu'à rêver, eux, l'exclusion de l'enseignement du français, remplacé par le provençal? C'est bien là du séparatisme.

— Mais, chez lui, dans la famille, partout, notre langue est bien libre. Ah! les parents! mais ils veulent faire de leur fils un « moussu », un fonctionnaire, et ils ne veulent plus parler que français, comme les employés.

— Mais alors, pour l'avenir (je vous demande pardon, en plein triomphe, de vous poser une pareille question) : s'il ne revient pas à la race un autre Mistral pour maintenir et donner de l'avant?

— Je vais vous répondre franchement : l'enseignement du français peut tuer notre langue, comme peuvent s'en aller nos costumes ; mais la France n'a aucun intérêt à ce que tous les Français se ressemblent. Mais nous lutterons sans être séparatistes. Nous prenez-vous pour des imbéciles,

de croire que nous pouvons songer à cela? Fédéralistes, régionalistes! Allons, pas de politique... Les franchises municipales! Je n'en veux pas. Nous sommes bien heureux qu'il y ait, à Paris, un pouvoir supérieur. Qu'est-ce que cela serait...

Tenez, près d'ici, nous avons eu un maire qui avait fait construire un mur au milieu de la rue, pour empêcher son prédécesseur de passer en voiture! Sans le Conseil d'Etat, le mur y serait encore! Non, pas de franchises municipales. Qu'on nous laisse notre langue.

Je suis monarchiste, mais le gouvernement, ça m'est égal, en somme.

— Vous faites la part du feu! insinue mon confrère du Gaulois.

— La part du feu! Je vous ai dit que nous ne faisons pas de politique. Je n'en fais pas. Mais pour la langue, nous la garderons. On la proscriit de nos écoles, et l'on fonde des chaires romanes dans les Facultés. En Amérique, le Félibrige est à l'ordre du jour. En Allemagne, des éditions de Mireille, dans le texte provençal, sans traduction, s'enlèvent. Les étudiants doivent travailler avec notre dictionnaire provençal! Jamais le mouvement n'a été pareil. N'est-ce pas, Plaute?

Le docteur Plaute, maire d'Orthez, arrive à l'instant, appuie les dires du maître. Le Béarn, le Bigorre, les Landes

s'entraînent à qui mieux mieux. Les assemblées de Pau ont laissé à Mistral d'inoubliables souvenirs, et, là, il n'y a pas de conflits. On apprend le français, sans persécuter la langue natale.

L'après-midi s'achève. Les visiteurs se dispersent. Mme Mistral nous montre le jardin touffu, où mille fleurs diverses poussent et embaument, dominées par un rosier immense, comme les mille patois revenant sous la langue de Mistral. Le maître nous reconduit sur la petite place de Maillane, rappelant ses débuts salués glorieusement par Lamartine. « Il y a une vertu, dans le soleil ».

Nous reparlerons de l'Académie.

— Oui, il en fut question ; mais ce n'était pas possible. Laisser ma maison, abandonner mon chien, y pensez-vous ?

— 29 mai. Pas de politique... proteste Mistral !

N'empêche qu'en toutes occasions l'on n'ait essayé de faire de la renaissance méridionale un mouvement politique, rétrograde, et tenter de dériver le Rhône des félibres vers la mare aux grenouilles qui demandent un Sabre...

Certes, il a fallu au glorieux poète de Maillane une extrême clairvoyance pour se tenir au-dessus, ou demeurer en marge de toutes les intrigues séparatistes, fédéralistes, régionalistes !...

Dans la chanson du Cinquantenaire, Mistral rappelle la naissance du Félibrige :

« Il ne se faisait pas de tri — du moindre ou du davantage ; — de petite patrie — il ne se parlait jamais. Nous étions des patriotes — provençaux avant tout... »

« Au grand flambeau — allumant nos audaces, — nous fondions dans l'espace — l'Empire du Soleil... »

— Pas de politique... disait hier Mistral...

Le lendemain, un bouquet et une cigale au chapeau, et une cigale, un bouquet à la boutonnière, Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, rayonne sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à Avignon — populaire et sympathique ici, comme il est sympathique et populaire à Paris. On l'a fait lever à l'aube. Il n'est pas dix heures du matin, et il a déjà présidé une fête, le Conservatoire de Mimi Pinson, la cigale provençale, à l'instar de la mésange parisienne !

— J'attends Marchand... il devait partir avec moi... Mais il ne peut arriver qu'aujourd'hui...

— Le colonel Marchand ?

— Oui, voilà longtemps qu'il veut connaître Mistral... Ah ! à l'Humanité, on m'a représenté paradant, à l'Opéra-Comique, avec Marchand, dans une loge... C'est mon ami... C'est... mon ami... Nous avons bien le droit d'aller au théâtre... Ça n'est pas une manifestation... Vous, vous n'avez rien contre Marchand ?

— *Pas de politique, proclame Mistral. Pas de politique, défendent les statuts. Et Mariéton, tout de bonne foi, soutiendra que ce n'est pas de la politique...*

Cependant, le Gaulois, la Libre Parole, d'autres, s'apprêtent à célébrer l'entrevue du poète de Maillane et de Marchand! Et, cette année, faute d'avoir pu enrôler Mistral dans le séparatisme, le régionalisme, le fédéralisme suspects des tentatives anciennes, on veut faire du superbe labeur des Roumanille, des Aubanel, des Félix Gras, des Arnavielle, des Anselme Mathieu, des Jasmin, des Vermenouze, des Batisto Bonnet, des Camelat, des Estieu, une œuvre aristocratique! Il paraît qu'il se trouve des « de », pour s'être intéressés au mouvement. C'est vrai. Mais leurs particules sont rarement sur la couverture d'un chef-d'œuvre. Et « dans les nobles » il y a aussi des L.-X. de Ricard, qui ont écrit : « Nous avons voulu affirmer... la tradition libertaire et républicaine du Midi, sa vraie tradition nationale, selon nous, contre l'embauchage du Félibrige par les partis clérico-monarchiques, qui, au contraire, furent pour le Languedoc dans le passé, et ont encore failli être, dans le présent, des fauteurs et des artisans de ruines, de servitudes et de misères! » Le Félibrige aristocratique! C'est un point de vue vraiment original, pour ce renouveau du terroir, dû au plus humble de ses fils!

— *Nous attendons Marchand...*

Déjà, le Consistoire félibréen est commandé par un militaire, le Capoulié Devoluy, capitaine du génie, « homme d'action surtout, « dépeint la Libre Parole, qui « se fit de la prose provençale une arme de combat... C'est « parce qu'elle est écrite au point de vue provençal, diffé- « rent naturellement du point de vue français et national « que son Histoire de la Provence n'a pas encore vu le « jour : on crierait trop... »

— Pas de politique, conseille Mistral, et les félibres s'inclinent, pendant que le sabre de Marchand est suspendu sur leurs têtes...

Dimanche, un déjeuner réunit les dignitaires du Consistoire félibréen, dans un bosquet de canisses, à l'île de la Barthelasse. D'une table voisine, j'assiste à la réunion, une vingtaine de majoraux, qui discutent, cordialement, de leurs affaires... Pas de promeneurs, aujourd'hui, tout le monde aux courses... En dehors de notre indiscretion, personne... Le Rhône roule rapide, sous les remparts orangés d'Avignon, dans l'air léger, sous le ciel pur... Mais il faut détourner les yeux du Rhône, des remparts de la ville adorable, en escalade dans le ciel... Par-dessus tout, au bout de l'église des Dômes, une vierge dorée dresse une hideur sans pareille... Ça n'est pas la République qui l'a hissée là-haut, pour offenser tous les regards de ce bloc

informe, rutilant d'une laideur qui hante tout l'espace... De tous ces amoureux du passé, conservateurs du cher parler de la race, ne se lèvera-t-il pas quelque défenseur de la beauté de la ville, du fleuve et du ciel pour protester ?

— « *Nous ne sommes plus que des esclaves (a écrit le terrible Lieutuud, dans une ode à Notre-Dame-du-Roc), — des esclaves, des domestiques, — que mènent, à grands coups de bâton et de trique, — les maîtres de Paris... « Ils nous ont tous ruinés. — Ils persécutent nos usages et « nos coutumes. — Ils nous coupent les ailes... »*

Mais je ne crois pas que Paris soit pour rien, dans l'édification de cette monstruosité, absurde et provocante...

Le Consistoire délibérait toujours, chacun dans son dialecte, de Toulouse, de Pau, de Limoges, d'Auvergne ou de Provence, quand, sur quelque point, le débat se fit plus ardent ; alors, on lâcha les idiomes des provinces ; l'unité se fit, soudain ; c'est en français qu'on s'em... poignait...

— *Et Marchand ?*

Tout ce dimanche soir, et le lundi matin, on espérait, quand Mariéton se tournait vers la gare ou le télégraphe — surtout le lundi — quand une automobile emmenait

d'élégantes invitées vers Font-Ségugne, où se tenait la fête du Cinquantenaire...

— Pas de politique...

Il y a eu contre-ordre ; Marchand ne vient pas...

Cela est resté tout intime, entre fervents de la Coupo Santo ! Une centaine de félibres, un millier de promeneurs, déjeunant en pique-nique, dans le parc à jamais consacré par la rencontre des Sept, le 21 mai 1854... Et c'est très émouvant, quand, droit comme le chêne sous lequel il est debout, dans ses soixante-quatorze ans qui ne lui pèsent rien, le poète de Calendau entonne sa chanson de circonstance :

« Les Sept de Font-Ségugne — en chantant notre langue — nous étions comme des dieux...

« Les beaux diseurs sont morts — mais les voix ont porté ; — sont morts les bâtisseurs, mais le temple est bâti... »

Mistral chante, dans un tel silence de la foule, qu'un paon, qui s'est perché sur un arbre voisin, ne bouge pas, laissant ruisseler comme un flot de pierreries dans les branches...

— Le temple est bâti...

Pour longtemps, le grand-prêtre est encore là... Mais après ?...

Il n'y avait guère de nouveaux, au jubilé du Félibrige...

Certes, le peuple garde encore sa langue... Mais les modes, les usages disparaissent rapidement.

— Vous ferez farandole ? invite un jeune homme.

— Oh ! non, je ne ferai pas farandole, se récuse la jeune fille ! Ça me décroche le bras !

Pas de farandole — et il n'y a qu'une femme, en costume du pays, sur l'estrade : c'est la bonne de Mistral.

Pourtant, j'ai vu une Arlésienne, un peu plus tard, jolie comme un matin de printemps, avec le fichu traditionnel d'où se dégageait le cou gracile, avec le diadème de ses cheveux relevés dans la dentelle, cernés du ruban de couleur — une ravissante jeune fille, au bras du Poète qui la promenait fièrement à travers la foule...

Au passage, en prouvençau, Mistral m'apostropha :

— Tu en as vu, dans ta Chine et ton Japon, de ces belles filles-là ?

Et, le front lumineux, le rire sonore, il continua sa promenade, sous les arbres de Font-Ségugne, au milieu de son peuple, avec la jeune fille à son bras, simple et glorieux, magnifique, inoubliable, comme s'il avait à ses côtés Mireille retrouvée, et toute la Provence, et toute sa jeunesse et tout son génie.

CHAPITRE XV

La politique étrangère à la politique. — Au-dessus, en dehors de tous les partis. — Vive Provence, Vive la France. — Politique extérieure. Comme Dante, Mistral a cru à la possibilité d'une Société des Nations. — Un conseil des amphictyons. — Voyons venir. — Le Félibrige sans Mistral.

La politique, étrangère à la « politique ».

Tel fut le programme constant de Frédéric Mistral, — réduit par les félibres aux disputes de Nord et Midi, avec les Franchimans — aux revendications simplistes du provençal à l'école.

Enfin, il n'est pas douteux que la correspondance, encore inédite, de Frédéric Mistral, fera justice d'interprétations tendancieuses trop hâtives, des groupes, qui, du Coq de 1848, à l'Action Française, ont voulu le situer à leur tête ou dans leurs rangs — comme représentant ou suivant leurs doctrines. Dans le Temps du 10 septembre, un article de M. Charles Terrier : *La Politique de Mistral d'après sa correspondance inédite*, nous fournit des indications précieuses. C'est mal dire que de parler « des variations » politiques de Frédéric Mistral. Il n'a

pas été cet « homme absurde qui ne change jamais ». Les variations en politique — consistant à chercher d'où va souffler le vent profitable, ce ne fut pas son fait. Il ne dévia jamais de sa ligne d'idéal : « *J'ai une folie, écrivait-il à Bonaparte Wyse, en 1866 ; c'est la Provence. Je la vois nation, je la vois empire ; je la vois littérature ; je la vois terre promise en microcosme* ». Si nous prenons date de ce que, né en 1830, il ne manifesta pas, jusqu'à 18 ans, d'autres opinions que celles gardées au foyer par son père, soldat de l'Empire, et que, soudain, on le vit portant la *taiole* rouge, plantant des arbres de la liberté et donnant au *Coq* d'Avignon, des vers à la gloire de la République qu'il n'a jamais reniés, ce n'est pas pour conduire à quelque contradiction, à des variations.

On ne va pas exiger qu'à douze ou dix-sept ans, il se soit voué au blanc ou au rouge à jamais ! Quand sa mémoire retourne vers cette époque, n'écrit-il pas, en 1901, à F. Favier que, s'il en avait eu l'âge, en 1848, il aurait été « *le candidat républicain d'Arles, tellement les républicains étaient alors rares dans le pays. Mais, alors, abêti par la politique, je n'aurais eu ni l'idée ni le temps de chanter « Mireio » et je serais à présent une vieille barbe de 1848 !* »

Aurait-il désavoué ses élans républicains, parce qu'il répudie « *la haine, l'envie, toutes les basses choses de la*

multitude... » et déclare, en 1900 : « *La vue du désordre m'horripile, étant philharmonique par nature...* » ? Et, se tournant de la gauche sur la droite, ne reprochait-il pas à Roumanille ses préférences politiques :

« — *Roumanille a la fibre profondément populaire ; mais le légitimisme stupide lui fait oublier que la Provence a été une nation et que nos principales cités ont été des républiques* ».

Ce n'était pas varier, que de définir son programme à l'Aïoli :

« — *Nous serons au-dessus de tous les partis, et en dehors d'eux tous* ».

Ce n'était pas juger indigne de soi la politique, comme *artiste et écrivain qui ne votent pas*. F. Mistral, politique, créait sa politique, et la pratiquait *en militant...* A quelle autre se serait-il rallié ! Il avait souffert des excès révolutionnaires, des journées de juin, de la Commune, comme de ceux des carlistes.

L'inertie du comte de Chambord n'était pas pour encourager ses velléités royalistes. Aussi, quand ses partisans lui offrirent une circonscription électorale, sut-il n'être pas dupe des aristocrates :

« — *qui ne s'intéressaient à lui qu'en désespoir de cause, et pour monnayer sa réputation* ».

En 1872, il ne sera pas plus tendre pour l'Empire :

« — *Au point de vue félibréen, nous ne devons aucune gratitude à Napoléon III ; il a toujours paru complètement indifférent à ce qui se passait dans sa Provence* ».

Politique, Frédéric Mistral l'a été de l'âge d'homme, jusqu'à la fin, et ce n'est pas lui, en somme, qui a varié mais le régime autour de lui, à travers lequel il poursuivait, *par une haute politique, philosophique, désintéressée*, le but de son rêve historique : *le principe fédératif*. En 1913, quand des exaltés célébraient le « centenaire de la bataille de Muret », F. Mistral les désavouait rudement :

« — *Autant vaudrait célébrer les défaites de Poitiers et d'Azincourt ! Mieux vaut, en définitive, faire partie de la France que du royaume d'Aragon .* »

La Politique de Frédéric Mistral, c'était, en 1871 : « la Confédération latine ». Avec quel accent il la préconisait, pour la France meurtrie, champion de la civilisation latine qui, « *aujourd'hui comme toujours soutient le principal effort de tous les combats* »...

Quelle serait-elle aujourd'hui, et que ne clamerait-il pas à la gloire de la République, s'il lui avait été donné d'assister à la victoire :

— *Vive Provence*, mandait-il à J. Loubet, *cela veut dire : vive la France*.

— *Vive la France...*

Cela ne voudrait-il pas dire aujourd'hui :
— *Vive la République.*

D'aucuns, comme Jean Desthieux n'ont pas attendu le discours du « Centenaire » pour montrer la Politique mistralienne extérieure de plus en plus élargie, par toute l'Europe où se propageait son action féconde :

Lorsque la Roumanie vint ranger son armée dans le consortium des forces alliées, en un article du Correspondant, M. Charles Brun a pu rappeler quels avaient été les rapports du Félibrige avec les intellectuels roumains. Mistral fut en correspondance avec la reine Carmen Sylva. Le poète Alexandri se déclara son disciple et tenta dans son pays un effort analogue au sien.

En Italie, Mistral avait des admirateurs enthousiastes, Marcel Provence a rappelé, à la mort du poète, que lorsque le Conseil Municipal de Gênes fut reçu en corps par la ville de Marseille, les édiles génois ne voulurent pas quitter la France sans aller porter à Mistral, dans son village même, le salut de leur grande cité. En 1874, les Italiens qui vinrent en Avignon pour le cinquième centenaire de Pétrarque, célébrèrent en même temps leur poète et le nôtre. Et demandez à Jean Carrère, ce Romain de France, si Mistral, son maître, ne jouit pas, de Gênes à Naples, d'une popularité

égale à celle qu'on lui fait chez nous ? « Ainsi donc, chantant la Roumanie renaissante, la Catalogne révoltée, la Provence éveillée à sa voix, il devait naturellement rêver d'une fraternité latine ». Et qui sait, si, au concours que l'Italie et la Roumanie offrirent à la France, l'effort de Mistral n'a pas beaucoup contribué ?

Pour les Grecs, Mistral était un poète aussi grand que Byron et Shelley. Mais la Méditerranée n'a pas seule porté sur ses flots les échos des chants provençaux. Dans les Universités allemandes, longtemps avant la guerre, Mistral était étudié, commenté, par des professeurs qui avaient fait, des années durant, de son œuvre, l'unique objet de leur cours. Ses poèmes ont été traduits en langue allemande et les éditions successives, accompagnées de glossaires, en ont connu, près des étudiants et des lettrés, un succès chez nous ignoré. Les Tchèques, dit encore Marcel Provence, et la chose est notoire, les Croates, les Suédois, les Danois, les Finlandais, les Frisons, les Flamands, les Irlandais, ont célébré Mistral. Le parlement hongrois, en 1914, vota à Mme Mistral une adresse de condoléance, — ce que le parlement français n'a pas fait. C'est de Suède que vint au poète le prix Nobel. Et je pourrais citer bien d'autres noms de peuples, d'hommes, de gloires, venus à Mistral pour lui porter les hommages dus aux héros, s'il était encore besoin de prouver que l'influence

de ce grand poète ne fut pas que littéraire, qu'elle n'est pas limitée par les frontières de la nation provençale, comme on le croit encore à Paris, mais qu'elle justifie pleinement l'appellation de grand Européen que j'entends décerner à l'auteur de *Calendal*.

* * *

Dès lors, il n'est pas étonnant qu'on ait pu découvrir sans peine, dans les lettres, les écrits et les discours de Mistral, quantité de passages fort édifiants sur sa conception politique de l'Europe.

Avant moi, Charles Brun avait montré que s'il y a en France quelques hommes décidés à faire la paix, c'est par Mistral aussi bien que par Proudhon qu'ils ont été conduits au fédéralisme. Depuis, Jules Vérant a fait de même. Et je tiens son livre : *De Dante à Mistral, pour l'un des meilleurs ouvrages consacrés à l'étude des « répercussions mistraliennes »*. « COMME DANTE, écrit-il, MISTRAL A CRU A LA POSSIBILITÉ D'UNE SOCIÉTÉ DES NATIONS », et ce n'est pas, pour ma part, sans un regret étonné que j'ai constaté, sur ce point, l'ignorance de l'un des propagandistes les mieux avertis en France de l'idée de Société des Nations : « Comme Dante, Mistral a cru à la possibilité d'une Société des Nations qui garantirait la paix à l'humanité

en faisant respecter les droits et la liberté de chacun. Pour Mistral, la vraie patrie, c'est la patrie naturelle... Tous les peuples qui rêvaient d'indépendance ou d'autonomie, Polonais, Finlandais, Ukrainiens, Catalans, Irlandais, s'adressaient à lui, lui envoyaient des délégués ; il correspondait avec eux, et à tous il conseillait de maintenir leur langue comme le suprême palladium de leur patrie...

Et c'est ici la place de citer les beaux vers de Jean Carrère invoquant Mistral, dans ses Buccins d'Or :

Pasteur et souverain des peuples de Provence,
 Toi par qui s'élargit l'horizon de la France,
 Et qui conquiers le monde avec ton seul laurier,
 Donne-nous, pour marcher vers la cité nouvelle,
 Les magiques vertus de ton œuvre, où se mêle
 L'âme de l'univers au souffle du foyer.

Il n'y a pas à solliciter les textes, pour découvrir un Mistral politique « qu'aucun parti politique ne pourra revendiquer comme sien », écrira justement M. Albert Milhaud, faisant allusion à des déclarations comme celles-ci :

— *Il est des avenir et des idéals supérieurs à ceux rêvés par le comte d'Haussonville (1).*

(1) Correspondance 1893.

— Je ne puis sacrifier aux inanités d'un parti usé jusqu'à la corde. Maintenant que tout est perdu, irrémédiablement, pour les candidats conservateurs dans l'arrondissement d'Arles, qu'on est forcé de reconnaître la popularité de Mistral au-dessus de tous les partis, on voudrait me faire servir de cheval de renfort. Eh bien, non, je ne veux pas de ce rôle. J'ai mieux à faire que d'aller perdre la fin de ma vie de poète pur dans les basses intrigues d'un corps législatif quelconque (1).

— Et si jamais se montre la griffe sombre d'un tyran, toutes les races bondiront pour courir sus à la bête de proie (2).

Les troubadours, et personne depuis, ne les a dépassés, à la barbe des clercs, à l'oreille des rois, haussant le verbe populaire, chantaient avec amour, chantaient librement l'avènement d'un monde nouveau, et le mépris des effrois passés (3).

Et que l'on ne vienne pas objecter que ce sont là simples vaticinations de poète lyrique... Frédéric Mis-

(1) Correspondance, 1893.

(2) Ode aux Catalans, 1859.

(3) Ode aux Catalans.

tral observait son temps — avec des vues d'avenir... Il ne cessait de regarder au delà du régionalisme, du fédéralisme provençal, puis de l'union méditerranéenne à l'association européenne.

— Si, au Conseil des amphictyons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le Midi, qui forme le tiers ou le quart de ces 30 unités, aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. Et voilà tout... (1).

« Comment imaginer, demande M. Albert Milhaud, que Mistral soit demeuré étranger à la pensée de Proudhon préconisant la compénétration libre et universelle des races sous la foi unique du contrat ? Il reprend lui aussi, l'expression amphictyonique qu'affectionnaient les Saints Simoniens.

Encore, écrivait-il, en 1865 :

— Non pas que j'aie l'idée niaise de rêver une séparation d'avec la France. Les temps futurs sont à l'union, et non à la séparation. Mais aussi et surtout, ils sont à la liberté, à la liberté des races, des cités, des individus, dans l'harmonie. N'est-il pas évident que l'Europe — même en

(1) Correspondance.

conservant ses rois et ducs et empereurs, — COURT A
L'UNION RÉPUBLICAINE.

Politique...

C'est Frédéric Mistral, le neveu, qui, préfaçant
l'Heure de Mistral, de Jean Blavet, s'écriera :

— ... « *A Maillane, il faut chercher autre chose que
des variations sur l'éclat d'une œuvre ou la beauté
d'une langue. Jeux d'esthètes ou de ministres, cela ne
compte pas pour nous.* »

L'Heure de Mistral...

Voyons venir, disait-il :

VEGUEN VENI

S'acò's pas vuei, sara deman :
Duro jamai, quand plou o névo ;
Per touti lou soulèu se lèvo,
E grum d'eigagno en se fourmant
Autant luis coume diamant.

VOYONS VENIR

Si ce n'est aujourd'hui ce sera pour demain : — cela ne
dure pas, lorsqu'il pleut ou qu'il neige — le soleil se lève
pour tous, — Et la goutte de rosée qui se forme — luit aussi
bien que le diamant (1).

(1) Lis Oulivado.

Et M. Jean Blavet de préciser la question qui, dorénavant, déborde l'œuvre félibréenne :

« Si nous sommes d'accord avec ceux qu'anime la juste préoccupation de l'universel, pour tenter d'élever la pensée du Maillanais sur le plan de l'esprit humain, nous croyons que le point d'appui le plus durable de cette élévation doit être recherché dans le sentiment de la race. »

Mais cette réserve passée, M. Jean Blavet continue :

On ne détermine pas une conviction en l'encombrant de citations. Une seule suffit à évoquer le monde d'idées familier à Mistral.

C'est une lettre que le Maillanais écrivait à Jules Boissière le 14 septembre 1885.

Les initiés la savent par cœur sans l'avoir apprise.

Pris d'inquiétude, l'invincible optimisme s'arrête soudain au seuil des années prochaines... Sollicitation entièrement nouvelle de l'esprit mistralien. Elle ne saurait nous surprendre cependant. Car elle ne marque aucunement l'hésitation d'une doctrine, qui ne s'écarta jamais de la ligne adoptée, une fois pour toutes, au début. Elle exprime seulement tout le sens qu'avait des réalités le plus clairvoyant des opportunistes en humanité.

La page débute par un acte de foi dans l'idéal félibréen. Mais aussitôt, de cette terre qui le garda « physiquement »

jusqu'à la minute suprême, le troubadour des horizons provençaux s'échappe « spirituellement » et rejoint par-dessus les préoccupations universelles les hommes de tous les temps et de tous les pays.

Près de trente années avant la tuerie, Mistral recherche une règle mondiale d'organisation, prélude de la paix, qui s'impose, et se bornant à cette approche théorique, il remet à une époque moins chargée de menaces, à des hommes mieux fortifiés dans leur désir d'entr'aide, le soin de parfaire l'œuvre qu'il n'ébauche qu'à grands traits.

On croirait un bréviaire pour l'après-guerre :

* * *

« — L'essentiel est d'avoir la foi. C'est de croire en l'étoile qui a si bien guidé notre barque jusqu'ici.

« Ma conviction, déjà partagée par quelques hommes de pensée, est que Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale nous devons sans relâche désirer le système fédéral. Fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.

« Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable

guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France chevalier de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille. N'allons donc pas, par des imprudences vaines, faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race et compromettre aux yeux des ignorants et des mécréants les résultats conquis.

« Tenons-nous-en pour le moment à la question des langues et luttons ardemment sans cesse, et de toute façon, pour remettre en honneur dans les familles provençales, le parler de la terre de Provence, et rappelons-nous que, la langue sauvée, toutes les libertés en jailliront à leur moment. »

Gaston Paris l'a bien compris, qui résumait :

— « Il a voulu éterniser ce qui unit et non ce qui divise. »

Mais que va devenir le Félibrige, sans Frédéric Mistral ?

Le Feu, la revue d'Aix-en-Provence, a posé la question...

A quoi Joséphin Péladan répondit :

« *Mistral + Mistral = Félibrige*
Félibrige — Mistral = zéro. »

Oh ! si le Félibrige savait écarter « la politique »,
pour s'incliner aux leçons de Frédéric Mistral...

SORBETS (Gers)

Septembre 1931.

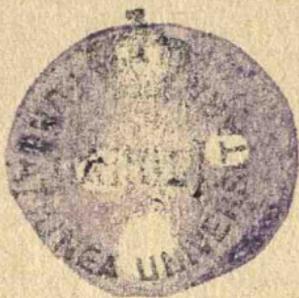


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.....	9
Première rencontre avec Frédéric Mistral. — A Champrosay, chez Alphonse Daudet, avec Edmond de Goncourt. — D'Aurillac en Avignon. — Le Mas de Fourques. — Promenades et lec- tures provençales. — De <i>Mireille</i> à la <i>Grenade</i> <i>entr'ouverte</i> . D'Aigues-Mortes aux Baux.	
CHAPITRE II.....	21
Le Midi bouge : Corrida de muerte. — Prési- dence de Frédéric Mistral et harangues de Jean Carrère. A la préfecture. — Chez les Boers. — Les ongles, rue de la Paix. — La Tripolitaine; Jean Carrère, citoyen de Rome.	
CHAPITRE III.....	39
Les Arlésiennes. Les « Folies Arlésiennes ». — Le cinquantenaire de Font-Ségugne (1904). — Les Sept gais félibres. — Du « Tavel » de la Comète. Les chaires de langue romane. — Le demi-prix Nobel.	

CHAPITRE IV.....	53
Les statuts du Félibrige. — Les Félibres de Paris. — Séparatistes, fédéralistes, autonomistes.	
CHAPITRE V.....	63
Roumanille, maître de Mistral. — L'Armana Prouvençau. — La librairie de la rue Saint-Agricol. Une reine du Félibrige.	
CHAPITRE VI.....	73
Térèse à la Barthelasse. — Le palais du Félibrige. — Frédéric Mistral préférait Arles. — Tribulations administratives. — Une lettre d'Aristide Briand. « Ça ne va pas tout seul ». — Correspondance avec Frédéric Mistral. — Vive Provence.	
CHAPITRE VII.....	91
A Maillane. — La maison du Génie et du Sage. — Les objets du culte. — La salle à manger; la chambre à coucher. — Portrait par Lamartine. — La journée de Mistral.	
CHAPITRE VIII.....	105
Notre protocole, de Maillane à Arles. — Les dons au « Muséon ». — Pas de catalogue. — De « l'Humanité » à « l'Avenir du Tonkin ». — Au café Brusqué. — D'un hôtel à l'autre. — La mort des Alysamps.	

CHAPITRE IX.....	125
La vigne de Mistral. — Le tombeau de Mistral. « Pas de bêtises après ma mort. » — L'épi- trophe du poète.	
CHAPITRE X.....	131
Le cinquantenaire de <i>Mireille</i> 1859. — Prière d'insérer de la librairie Roumanille : l'amour et non la haine, la paix et non la guerre. 1909. — Divisions et querelles. — Autour de la statue. — L'effroyable tuile...	
CHAPITRE XI.....	143
Encore à Maillane. — La « Marie du Poète ». — Les « Vénus d'Arles ». — Le legs Mariéton. — Histoire de brigand.	
CHAPITRE XII.....	177
1914. La mort de Mistral. — Le crucifix « in extremis ». — Pas de « politique ». — Frédéric Mistral et Balaguer. — Banquets du Centenaire. — L'offense à Mistral. — De M. Gabriel Boissy à M. Pierre Devoluy. — Statues et statues.	
CHAPITRE XIII.....	199
Frédéric Mistral et la République. — Frédéric Mistral l'Européen. — De M. Eugène Lautier à M. André Rousseaux. — La politique de Gigognan.	
CHAPITRE XIV.....	219
Interviews de Frédéric Mistral. — Dans le Félibrige, <i>chacun est libre</i> . — La politique autour de Mistral.	

CHAPITRE XV.....	233
La <i>politique</i> étrangère à la <i>politique</i> . — Au-dessus, en dehors de tous les partis. — Vive Provence, Vive la France. — Politique extérieure. Comme Dante, Mistral a cru à la possibilité d'une Société des Nations. — Un conseil des amphictyons. — Voyons venir. — Le Félibrige sans Mistral.	

1931. — Fontenay-aux-Roses. — Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. 44.105.

